

295/299.
BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

ŒUVRES DE MARGUERITE DE NAVARRE

COMÉDIES

LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST. — L'ADORATION DES TROIS ROYS. — LES INNOCENTS. — COMÉDIE DU DÉSERT. — COMÉDIE SUR LE TRESPAS DU ROY. — COMÉDIE JOUÉE AU MONT DE MARSAN.

STRASBOURG
J. H. ED. HEITZ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Paris: A. Perche, 45 rue Jacob
Bologna: Società Generale delle Messaggerie Italiane
Lugano: Sperling & Kupfer
New-York: G. E. Stechert & Co / Lemcke & Buechner
Stockholm: Sandbergs Bokhandel

BIBLIOTHECA ROMANICA

DIRECTION : | F.r ED. SCHNEEGANS, Strasbourg
| PAUL HEITZ, Strasbourg

Prix: 1 fr. 50 par numéro. Relié 2 à 3 frs.

No. **Bibliothèque française.**

81|83 **Balzac,** Eugénie Grandet. — Introduction par H. Gillot.
96|98 — Le Cabinet des Antiques. — Intr. par H. Gillot.
23|24 **Beaumarchais,** Le Barbier de Séville. — Intr. Grœber.
117|118 **Bernardin de Saint-Pierre,** Paul et Virginie. — Intr. par A. Paris.
84 **Boileau,** Art poétique. — Intr. par E. Hœpffner.
101 — Le Lutrin. — Intr. par E. Hœpffner.
190|192 **Chansons populaires des XVème et XVIème siècles avec leurs mélodies.** — Intr. Gerold.
64|65 **Chateaubriand,** Atala. — Intr. par F. Ed. Schnéegans.
161 — René. — Intr. par F. Ed. Schnéegans.
237|238 **Choix de poésies politiques et satiriques du temps de la Fronde.** — Intr. par M. Lœpelmann.
3 **Corneille,** Le Cid. — Intr. par G. Grœber.
29 — Horace. — Intr. par C. This.
50 — Cinna. — Intr. par C. This.
80 — Polyeucte. — Intr. par C. This.
92 — Le Menteur. — Intr. par C. This.
270|271 — L'illusion comique. — Intr. F. Ed. Schnéegans.
262|263 **Dancourt** et **Saint-Yon,** Le chevalier à la mode. — Intr. par J. J. Olivier.
4 **Descartes,** Discours de la méthode. — Intr. par G. Grœber.
179|182 **Diderot,** Le Paradoxe sur le Comédien. — Le Neveu de Rameau. — Intr. par F. Luitz.
286|287 **Florian,** Les Arlequinades. — Intr. par J. J. Olivier.
132|136 **Guérin, Maurice de,** Journal, Lettres Poèmes et Fragments. — Intr. par F. Ed. Schnéegans.
102|107 **La Bruyère,** Caractères. — Intr. par F. Ed. Schnéegans
205 **La petite Bovrgeoize,** Poème satirique de l'an 1610 — Intr. par M. Lœpelmann.
274|275 **Marie de France,** Les Lais. I—IV. — Intr. par E Hœpffner.
277|778 — — Les Lais, V—XII. (Avec Glossaire)
252|254 **Marot, Clément,** Psaumes avec les mélodies. Intr. Gerold.
1 **Molière,** Le Misanthrope. — Intr. par G. Grœber.
2 — Les Femmes savantes. — Intr. par G. Grœber
46 — L'Avare. — Intr. par C. This.
119 — Tartuffe. — Intr. par G. Grœber.



295|299.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

ŒUVRES
DE
MARGUERITE DE NAVARRE

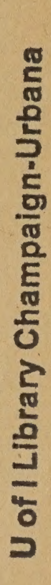
COMÉDIES

LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST. — L'ADORATION DES TROIS ROYS. — LES INNOCENTS. — COMÉDIE DU DÉSERT. — COMÉDIE SUR LE TRESPAS DU ROY. — COMÉDIE JOUÉE AU MONT DE MARSAN.

STRASBOURG

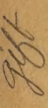
J. H. ED. HEITZ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Paris: A. Perche, 45 rue Jacob
Bologna: Società Generale delle Messaggerie Italiane
Lugano: Sperling & Kupfer
New-York: G. E. Stechert & Co / Lemcke & Buechner
Stockholm: Sandbergs Bokhandel



5T05

MARGUERITE DE NAVARRE



COMÉDIES.

LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST. — L'ADORATION DES TROIS ROYS. — LES INNOCENTS. — COMÉDIES DU DÉSERT. — COMÉDIE SUR LE TRESPAS DU ROY. — COMÉDIE JOUÉE AU MONT DE MARSAN.

IN MEMORIAM

MARC SCHNEEGANS

1909 – 1922

NOTICE

Marguerite de Valois [1], *fille de Charles, dernier comte d'Angoulême et de Louise de Savoie, arrière petite fille de Louis d'Orléans et de Valentine de Milan, est née à Angoulême «l'an 1492, le onzième jour d'avril à deux heures du matin», lisons-nous dans le Journal de Louise de Savoie; elle était de deux ans plus âgée que son frère François. Louise ayant perdu son mari très jeune, confia sa fille aux soins de Madame de Châtillon et la fit élever à Romorantin, puis à Amboise. Robert Hurault, son précepteur, lui enseigna l'italien, l'espagnol, le latin, le grec et plus tard elle a acquis quelques connaissances de l'hébreu avec Paul Paradis, professeur au Collège royal. Elle a pu lire des romans de chevalerie provenant de la «librairie» de son père et cite plus tard la* Belle Dame sans merci, *le poème célèbre d'Alain Chartier, le Roman de la Rose, buvant à la source antique, sans mépriser la tradition nationale; nous retrouvons cette attitude*

---

[1] *voy. Charles de Sainte-Marthe, Oraison funèbre de Marguerite de Navarre 1550. — Mary James Darmesteter, La Reine de Navarre, Paris 1900 (traduit de l'anglais). — E. Lavisse, Histoire de France, Paris. Hachette, 1904, T. V, 1 p. 197 s. 305 s. 345–348. — G. Lanson, Manuel bibliographique de la litt. fr. Paris 2e éd. 1921. I, p. 68–70 et Suppl. 1914.*

intermédiaire entre le passé et les nouveautés du siècle naissant dans les poésies et dans les idées religieuses de la Reine. Dans ces années se formèrent les liens d'une intimité indissoluble qui unirent en une «trinité» Louise de Savoie et ses deux enfants. François étant devenu par la mort de Charles VIII l'héritier présomptif du trône, on songea à marier Marguerite avec le prince de Galles, puis avec Charles d'Espagne; en 1509 elle épousa Charles, duc d'Alençon. Elle passa alors quelques années dans le château d'Alençon entre un mari insignifiant et morose et une belle mère rigide. Avec son amie Madame de Châtillon Marguerite fait des lectures bibliques, étudie le «Commentaire sur les épîtres de Saint-Paul» de Lefèvre d'Etaples et s'initie aux idées de la Réforme naissante, dont elle tentera toute sa vie de répandre les principes, sans rompre avec l'Eglise. Son sens politique et sa bienveillance se manifestent dans les soins qu'elle prend des intérêts de ses sujets Alençonnois, remettant «en pristine vertu» leur Parlement et rétablissant «la liberté qu'ils avaient perdue». Lorsque François devint roi de France (1515), sa sœur mit toute son énergie, son expérience au service de son frère qui lui apparaissait comme un parangon de toutes les vertus chevaleresques et royales et qu'elle «deschargeoit beaucoup par l'industrie de son gentil esprit et par sa doulceur» (Brantôme). Dorénavant Marguerite mène une existence très agitée, tantôt suivant la cour dans ses déplacements fréquents, tantôt résidant dans ses terres. En 1521 elle entre en rapport avec l'évêque de Meaux, Guillaume Briçonnet, qui, gagné aux idées de Lefèvre d'Etaples, avait fait de la ville de Meaux le centre vivant du mouvement réformiste en France, appelant auprès de lui outre Lefèvre, Gérard Roussel, Michel d'Arance, Guillaume Farel. Enthousiaste et mystique, Marguerite, ainsi que la brebis errante, «liève natu-

rellement la teste pour prandre l'air qui vient du lieu où le grand berger par ses ministres lui a accoustumé donner doulce nourriture» et prie Briçonnet d'«exercer par lettres son effet commencé par parolles.» Elle partage avec Briçonnet l'espoir d'une réforme de l'Eglise par un retour à la doctrine pure de l'Evangile, et échange avec l'évêque des lettres (1521—24) d'un style bizarre et obscur, hérissées d'allégories et de métaphores compliquées. En 1525, à la suite du désastre de Pavie, de la captivité du roi et de son emprisonnement à Madrid, Marguerite se rend en Espagne et prend une part active aux longues et laborieuses négociations de paix. Elle se dévoue à son frère «jusques à mettre au vent la cendre de mes ous»; rien ne lui est «ni estrange ny difficile ny penible, mais consolation, repous et honneur.» «Et à cette heure, Monseigneur, écrit elle au roi en route vers Madrid, je sens bien quelle force a l'amour que Nostre Seigneur par nature et par connaissance a mise en nous trois; car ce que je pensois impossible, en ne regardant que moy, m'est aysé en la memoire de vous, qui me contraint desirer pour vostre bien ce que pour mourir n'eusse voulu pour mon repous[1].» A Madrid elle partage les angoisses et les souffrances morales et physiques du roi vaincu et malade. Le 15 décembre elle rentre en France après un voyage périlleux, échappant grâce à son énergie aux embûches de Charles Quint qui espérait la retenir en Espagne comme ôtage.

Charles d'Alençon étant mort en 1526, Marguerite épousa en 1527 Henri d'Albret, roi de Navarre. Son temps et ses forces sont dorénavant partagés entre le service du roi, les affaires publiques et religieuses du royaume et sa petite cour installée tantôt à Pau tan-

[1] F. Génin, Lettres de Marguerite de Navarre.

tôt à Nérac, dont les châteaux sont transformés par des architectes italiens et ornés de jardins magnifiques. Elle continue à voyager beaucoup, dictant inlassablement dans sa litière des poèmes et plus tard les contes de l'Heptaméron.

Fidèle à ses convictions religieuses, Marguerite prit sous sa protection les victimes du fanatisme de la Sorbonne. Pendant la captivité du roi, elle avait obtenu que les persécutions cessassent momentanément et sauvé une première fois (1526) Louis Berquin, accusé d'être luthérien, et qui entra au service de la reine; mais le malheureux fut arrêté de nouveau, condamné en 1529 et brûlé le jour même. Entre temps Marguerite avait négocié avec le comte de Hohenlohe, doyen du Chapitre de la Cathédrale de Strasbourg, en vue d'une entente pour l'introduction de la Réforme en France et reçu de ce prélat des envois d'ouvrages de Luther traduits en français. Mais les négociations avaient échoué et à son grand regret Marguerite avait dû écrire à Hohenlohe que le roi ne le «verroit pas volontiers». Elle demandait au prélat strasbourgeois de la soutenir dans la foi[1]*. L'attitude hésitante du roi et de sa mère encourageait les ennemis de la Réforme. Ses sympathies réformées rendirent Marguerite suspecte à la Sorbonne et l'une de ses œuvres «le Miroir de l'âme pécheresse» (2e édition 1533) fut condamnée por la Sorbonne. Le supérieur des Franciscains d'Issoudun en Berry poussa l'audace jusqu'à déclarer en chaire que l'on devrait noyer la reine dans un sac. Grâce à l'intervention de Marguerite auprès du roi l'audacieux prédicateur échappa au supplice et fut envoyé sur les galères du roi. En 1533, pendant le carême, Marguerite et son mari avaient fait prêcher Gérard Roussel au Louvre. Noel*

---

[1] *Cette correspondance a été publiée par Génin.*

Béda, le syndic de la faculté de théologie de Paris, ayant attaqué violemment le roi et la reine de Navarre, François I fit exiler le fougueux théologien à vingt lieues de Paris. En octobre les écoliers du Collège de Navarre de Paris jouèrent une moralité satirique qui représentait, en une allégorie transparente, une femme échangeant son fuseau contre un Evangile en français que lui offrait une Furie. Encore une fois le roi intervint, fit arrêter les écoliers et l'Université dut déclarer «le Miroir» exempt d'hérésie. Mais les événements se précipitaient. La fatale affaire des Placards (nuit du 18 octobre 1534), la mutilation d'une statue de la Vierge, rue des Rosiers à Paris, provoquèrent un nouveau déchaînement des passions religieuses. Une grande procession expiatoire, dans laquelle défilèrent le roi et deux cents gentilhommes, fut suivie de l'exécution de six luthériens, Marguerite elle-même fut dénoncée au roi par le connétable de Montmorency comme une fautrice de l'hérésie; mais le roi tint bon, déclarant que sa sœur l'aimait trop «pour penser autrement que luy». Marguerite, restée fidèle à la cause de la tolérance, intercèda en 1537 avec les députés de Bâle, Berne et Strasbourg auprès du roi en faveur des protestants persécutés. Puis elle se retira dans ses terres où elle passa les dernières années de sa vie, assombries par les soucis et les chagrins qui blessaient son cœur de mère: de son mariage avec Henri d'Albret elle avait une fille, Jeanne d'Albret, que François I faisait élever loin de ses parents à Plessis-lez-Tours, pour empêcher qu'un mariage de cette princesse avec l'Infant d'Espagne Philippe ne rattachât le royaume de Navarre à l'Espagne. En 1540 François I maria Jeanne, alors âgée de douze ans, au duc de Clèves et le mariage fut célébré, malgré les protestations des parents et de l'indomptable petite princesse, en 1542. Ce mariage, imposé pour des raisons politiques fut, du reste,

annulé en 1544 à la suite de l'attitude du duc de Clèves qui, battu par Charles Quint, s'était soumis à l'empereur, et Jeanne fut enfin rendue à ses parents.

Marguerite suivait avec un intérêt très vif le mouvement de réveil intellectuel et scientifique inséparable de la Réforme religieuse à ses débuts. Elle prit avec l'humaniste Budé une part active à la fondation du Collège Royal, réorganisa l'Université de Bourges, fondée par Louis XI, et en fit un centre important d'études juridiques et classiques. Encouragés par la reine, des humanistes et des poètes de son entourage traduisirent les œuvres de Platon, dont elle propageait autour d'elle les théories idéalistes[1]*. Son mysticisme ardent trouvait, en effet, dans l'amour platonique un aliment. A mesure que sa pensée religieuse s'affranchissait des formes et des dogmes de la tradition et des Réformateurs et qu'elle ne voyait plus dans la religion que l'union toujours plus intime de l'âme avec Dieu, le problème de l'amour «plus forte que la mort» occupa sa pensée; elle confondait volontairement l'amour humain et l'amour divin, et, sous la forme sublime de l'amour platonique, résumait toutes les aspirations de son cœur aimant; son «âme emprisonnée» se sentant l'«aele bien empanée*[2]*» désirait trouver «en un plus cler séjour» le bien suprême; l'amour platonique deve-*

---

[1] *v. A. Lefranc, Grands Ecrivains de la Renaissance, Paris 1914 (p. 63—137 Le Platonisme et la littérature en France à l'époque de la Renaissance et p. 139—249, études parues dans la R. d'h. litt. de la France 1896 et dans la Bibl. de l'Ec. des Chartes, 1897 et 1898) et du même: Les dernières Poésies de M. de N. Introduction. — voy. aussi les entretiens sur l'amour à la suite des Contes de l'Heptaméron.*

[2] *Du Bellay, L'Olive Sonnet CXIII.*

nait ainsi une forme plus accessible de l'amour divin, se prêtant à des rêveries subtiles et poétiques.

Marguerite a fait de sa petite cour un centre de vie artistique et littéraire et le refuge des victimes du fanatisme. Simple dans ses dépenses personnelles, toujours vêtue d'un manteau de velours noir, d'une «cotte noire assez à hault collet, fourrée de marthes, attachées d'espingles par devant, sa cornette assez basse sur la teste», telle elle nous apparaît dans un beau crayon des Collections de Chantilly et dans son poème La Coche[1]; *telle nous nous la représentons causant avec ses amis ou discutant sur des textes bibliques avec les théologiens de son entourage ou avec des étrangers qu'elle émerveillait par son savoir. Avec son mari elle administrait ses domaines, améliorait l'agriculture, fondait des fabriques de drap, des teintureries, réorganisant les hôpitaux à Paris, à Pau, à Nérac, à Alençon etc., s'occupant des orphelins, multipliant les aumônes, malgré de constantes difficultés pécuniaires. Le registre du contrôleur général des finances de Marguerite, Jehan de Frotté*[2], *nous fait connaître l'état de la cour de Nérac et l'inépuisable charité de la reine, qui considérait que les princes ne devaient pas être «les maistres et seigneurs des pauvres, ains seulement leurs ministres*[3]». *Parmi ses protégés nous trouvons à côté des théologiens, des poètes, Clément Marot, Bonaventure Despériers, Jean de la Haye, Nicolas Denisot, Victor Brodeau, Charles de Sainte-Marthe, des artistes qu'elle*

---

[1] *Ms. de la Bibl. Nat. f. fr. suppl, 2286, cité par Génin, Lettres de M. de N. p. 117 ss.*

[2] *La Ferrière, Marguerite d'Angoulême, son livre de dépenses. Paris 1862.*

[3] *Ch. de Sainte Marthe, Oraison funèbre de M. de N. p. 51.*

pensionnait ou qu'elle occupait, l'architecte Sebastiano Serlio de Bologne, les peintres Corneille de Lyon et un des Clouets.

Marguerite faisait des séjours fréquents aux bains de Cauterets, à Mont-de-Marsan, dans les résidences royales de François I. qu'elle a visitées avec le roi, remis d'une grave maladie. Le 31 mars 1547 le roi mourut à Rambouillet. Marguerite avait passé un hiver rigoureux à Pau, très inquiète de la santé de son frère et prête, disait-elle, «à baiser et accoler comme le plus propre gentilhomme de France» le messager harassé et couvert de poussière qui lui annoncerait la guérison du roi. A Pâques 1547 elle faisait une retraite au couvent de Tusson, dans l'Angoumois. Dans les premiers jours d'avril, une nuit, le roi lui apparut en rêve et l'appela d'une voix angoissée: «Ma sœur, ma sœur!» Elle envoya aussitôt des messagers à Rochefort où elle supposait que le roi se trouvait. Une nouvelle vision la bouleversa. Elle questionna son entourage qui lui cachait la nouvelle fatale et l'apprit de la bouche d'une vieille religieuse tombée en enfance et sanglotant sur le seuil du cloître. Marguerite lui ayant demandé la cause de ses larmes: «Hélas! Madame, lui dit la religieuse, c'est votre fortune que je déplore!» «Vous me celiez la mort du roi, dit la reine, mais l'Esprit de Dieu la m'a révélée par ceste folle.» «Sans faire aucun acte de femme,» Marguerite se retira dans sa chambre et alla remercier Dieu «de tout les biens qu'Il luy plaisoit luy faire.» Dans la solitude du couvent, anéantie de douleur, elle écrivit une partie des poèmes réunis dans le recueil des Dernières Poésies, *et fit représenter la Comédie pastorale sur «le trespas du Roy». Elle ne s'est plus relevée du coup que lui avait porté la mort de son frère. «Elle en fist, dit Brantôme, des lamentations si grandes, des*

regrets si cuisans, qu'oncques puis ne s'en remist et ne fist jamais plus son profit.»

Le 20 octobre 1548 Jeanne d'Albret épousa Antoine de Bourbon et ce mariage conclu contre la volonté de la reine fut pour elle une source nouvelle de chagrins et de discussions avec le roi de Navarre qui avait fini par céder au désir de Henri II. Séparée de sa fille, Marguerite lui écrivit et en reçut plusieurs épîtres en vers[1]*; elle eut la joie de la revoir en 1549 aux bains de Cauterets. Après des séjours à Fontainebleau, à Pau où elle célébra les fêtes de Noël (1548), de fréquents déplacements, Marguerite se rendit à Mont-de-Marsan et fit une dernière retraite à Tusson. Sa santé s'affaiblissait, la tristesse envahissait son âme. Séparée de son frère par la mort, de son mari, dé sa fille, elle se retira dans le château d'Odos en Bigorre, près de Tarbes. Un songe où elle vit une très belle femme lui offrir des fleurs, lui apparut comme une annonce des joies éternelles. Un soir de novembre, comme elle contemplait au ciel une comète, le froid la saisit et «soudain la bouche lui vint un peu de travers». La fin approchait. Trois jours avant sa mort elle perdit l'usage de la parole qu'elle retrouva un instant avant de mourir en s'écriant trois fois: «Jésus!», le 21 décembre 1549. Elle fut enterrée dans la cathédrale de Lescar, lieu de sépulture des rois de Navarre.*

* * *

Charles de Sainte-Marthe nous a laissé un portrait touchant de la reine dans son Oraison funèbre (1550). Si de son vivant les poètes et les humanistes avaient célébré à l'envi les qualités et les vertus de celle que

---

[1] *v. Félix Frank, Le dernier voyage de Marguerite de Navarre aux bains de Cauterets en 1549 (1897).*

Marot nomme «la princesse à l'esprit inspiré, au cueur esleu[1]*», dont Erasme vante «la prudence digne d'un philosophe, la chasteté, la modération, la piété, la force d'âme invincible, le merveilleux mépris de toutes les vanités de ce monde*[2]*», sa mort fut un deuil qui inspira aux poètes du temps des vers émus, réunis en un «Tombeau de Marguerite de Valois»*[3]*. On y lit cent distiques latins «Annae, Margaritae, Joanae (Seymour) sororum virginum heroïdum Anglarum», des vers de Ronsard, d'Antoine de Baïf, de Dorat et d'autres poètes. Songeant à sa tendresse envers les pauvres et les opprimés, son panégyriste Sainte-Marthe s'écriait: «Marguerite de Valois, sœur unique du roy François, estoit le soubstien et appuy des bonnes lettres et la defense, refuge et reconfort de toutes personnes desolées.» Et Ronsard disait:*

«Tu fus la perle et l'honneur
Des princesses de nostre age,
Soit en splendeur de lignage,
Soit en bien soit en bonheur.»

* * *

Marguerite nous étonne par certains côtés de son œuvre; pour la comprendre et la juger équitablement, il faut la replacer dans son milieu, dans son temps, dans ces années de trouble, où il était difficile à ceux

---

1 *Clément Marot, L'Enfer v. 418 s.*

2 *Lettre latine d'Erasme à Marguerite de Navarre (1525) trad. par Génin (Lettres de M. de N. p. 184).*

3 *Le Tombeau de Marguerite de Valois . . . faict premierement en disticques latins par les trois sœurs princesses en Angleterre, depuis traduictz en grec italien et françois . . . Paris 1551.*

qui restaient dans le siècle de résister au courant de sensualisme païen, à la soif de jouissance, au bouleversement produit dans les idées religieuses et morales par l'invasion de la Réforme d'une part, l'étude de l'antiquité d'autre part. Elle a tenté l'entreprise irréalisable de réformer l'Eglise, sans en rompre les cadres, espérant que la foi. en triomphant, ferait «triumpher sainte Eglise», tandis que dans les élans d'un mysticisme téméraire elle dépassait de bien loin les limites et du dogme catholique et de la doctrine protestante. Mais ces préoccupations religieuses n'étouffent pas en elle la joie de vivre qui s'étale avec un naturel déconcertant dans bien des Contes de l'Heptaméron. En lui dédiant le tiers livre des «faictz joyeux du bon Pantagruel», Rabelais montre qu'il connaissait la double nature de la Reine et savait que cet esprit «abstraict, ravy et ecstatic» avait ses heures de détente et délaissait parfois son «manoir divin, perpetuel». Nature tendre et aimante, Marguerite a su agir avec une énergie admirable, supporter toutes les fatigues lorsqu'elle était soutenue par l'amitié pour son frère qu'elle adorait. Mais la fermeté et la constance qu'exigeaient ces temps durs, où les convictions s'affirmaient avec violence, manquèrent à son âme tendre, à son esprit délié et prompt aux enthousiasmes. Elle a souffert cruellement. en butte aux attaques des deux partis. Admirant la tolérance, la douceur, les sentiments noblement humains de Marguerite, Bayle a écrit ces paroles clairvoyantes: «Je ne saurois concevoir par quelles routes cette reine de Navarre s'éleva à un si haut point d'équité et de bon sens; ce ne fut point par l'indifférence de religion, puis qu'il est certain qu'elle eut beaucoup de piété et qu'elle étudioit la sainte Ecriture avec application singulière. Il fallut donc que la beauté de son génie et la grandeur

de son âme lui découvrissent un chemin que presque personne ne connaît.» [1]

* * *

Le grand public ne connaît guère de la reine de Navarre que les contes de l'Heptaméron qui unissent des récits tendres ou tragiques, des anecdotes plaisantes ou grossières à de doctes discussions sur des problèmes subtils de casuistique amoureuse, de morale ou même de théologie. On connaît moins les poésies lyriques, morales et religieuses de Marguerite et son théâtre est plus oublié encore [2]. *Et pourtant ces petits drames sont doublement intéressants au point de vue de l'étude des idées religieuses de la reine et par leur composition* [3].

Les quatre drames religieux forment une tétralogie biblique, composée dans l'esprit et dans la tradition des mystères, mais de proportions très réduites. L'action suit l'ordre chronologique des faits qui se déroulent devant le décor traditionnel aux «mansions» *multiples, comme nous apparaîtraient les bas-reliefs d'un portail de cathédrale gothique, dont les personnages*

---

[1] *Bayle, Dictionnaire historique et critique s. v. Navarre.*

[2] *Petit de Julleville analyse les quatre comédies dans Les Mystères Paris 1880. T. II, p 620—626.*

[3] *Marguerite s'est servi dans ses comédies de vers de 10 syllabes entremêlés de strophes lyriques, héritées de la poésie du XVe siècle (voy. H. Châtelain, Recherches sur le vers français au XVe s. Paris 1907); dans la* comédie du Trépas du Roy *et dans la* comédie jouée au Mont de Marsan *le vers de 8 syllabes domine; Marguerite n'emploie plus les poèmes à formes fixes, ballades, rondeaux, si fréquents dans le théâtre du moyen-âge.*

seraient doués de vie et de parole. Marguerite a pu connaître un de ces petits drames de Noël comme on a dû en jouer dans les couvents de son temps[1]*; mais ces petites pièces où la grâce naïve de la «bergerie», le dialogue d'allure vive et toute populaire alternent avec les dialogues mystiques de Dieu et des Anges, avec de savantes allégories, ne semblent avoir emprunté au théâtre du moyen-âge que l'idée générale de mettre le récit biblique en action et en dialogue et quelques jeux de scène*[2] *que Marguerite a pu voir aussi dans les peintures et les sculptures du moyen-âge, les gravures et les miniatures des livres d'heures, si fortement influencées par le théâtre. En suivant les indications du texte et la marche de l'action, nous diviserons chacun de ces petits drames en sept tableaux dont voici l'ordre et le sujet :*

Comédie de la Nativité*: I. v. 1—203: Bethléem: Joseph et Marie s'entretiennent* en allant *de l'édit de César l'Empereur, lu* en la place *par Cyreneus et décident de se rendre à Bethléem ;* or sommes en ce lieu, *dit Joseph qui frappe en vain à la porte de la maison du riche* au mylieu *de la place,* où je voy du feu, *à celle de l'orgueilleux, à celle du voluptueux et, repoussé par les trois* hostes, *s'installe avec Marie en* un lieu qui sert de povre estable. Joseph en allant à la ville *laisse Marie seule dans l'étable, située à proximité immédiate du décor représentant Bethléem. Sommeil de Marie.*

II. v 204—294: Le Paradis. représenté au-dessus de la terre (v. 235 «allez à bas»). Dieu le père an-

---

[1] *voy. G. Cohen, Mystères et Miracles du ms. 617 de Chantilly, Paris 1920.*

[2] *voy. les Notes à la fin du volume.*

nonce aux cinq anges la naissance prochaine du Christ. Chœur d'Anges.

III. v. 195–439 : Marie et l'Enfant : Les cinq anges saluent la venue du Christ.

IV. v. 440–524: Joseph retourne à l'étable, voit la lumière et Marie en extase devant l'enfant. Il hésite à entrer, puis se met à genoux et baise *le pied de l'enfant. Marie et Joseph emmaillottent l'enfant. Joseph allume une* meche, va estoupper ceste bresche dans le mur, *et l'enfant est déposé dans la crèche*

V. v. 525–972: Annonciation aux bergers: Les bergers et les bergères s'en vont chantans *un* Noel *et cherchent l'enfant à Bethléem. Le berger Elpison désigne une* maison peinte *un* triomphant palais *(voy. le premier tableau), Philetine un* rocher estrange, *le lieu* où l'on met les bestes du marché Quand on les meine en ceste cité vendre. *Elpison découvre l'enfant* par le trou de cest huys. *Le décor devait représenter l'étable telle que nous la voyons dans les tableaux du XVe siècle; les bergers appellent Joseph* pour nous ouvrir *et entrent dans l'étable. Adoration des bergers.* Les bergers chantent. Fin de Marie et Joseph.

VI. v. 973–1224: Les champs (même décor que pour le début de V). Sathan commence. *Chant d'allégresse des pasteurs, accompagné de réflexions de Sathan qui essaye en vain de séduire les bergers.*

VII. v. 1225–1292: Le Paradis. Dieu. Chant des cinq anges. Chœur final des anges.

Comédie de l'adoration des troys roys: *I v. 1–165. Le Paradis: Dieu envoie Philosophie avec* des Prophetes le livre *à Balthasar, Tribulation pour* martyrer *et tenter Melchior, Inspiration à Gaspard, à tous trois Intelligence divine avec les Ecritures. Chant des trois Anges et* les Anges chantans sur le chant des Bouffons.

II. v. 166—850: Lieu indéterminé: Philosophie et Balthasar, Tribulation et Melchior. Inspiration et Gaspard; ils s'en vont tous et voyent l'estoille *accompagnés de Philosophie, Tribulation, Inspiration, chacun allant avec sa compagne. Rencontre des trois rois qui se disent l'un à l'autre qu'ils vont trouver l'Intelligence. Intelligence leur explique la signification de l'étoile et les prophéties de l'Ancien Testament. Elle leur ordonne d'apporter des présents à l'enfant et de suivre l'étoile. Choix des présents.*

III. v. 851—1045: Palais d'Hérode: Un serviteur annonce à Hérode l'arrivée des trois rois qui demandent où est le roy.

Hôtellerie des trois rois: Le serviteur d'Herodes parlant aux trois roys *les mande devant Hérode. Palais d'Hérode: Hérode et les trois rois. Hérode consulte les deux docteurs. Sur leur conseil il engage les trois rois à chercher l'enfant à Bethléem, puis à venir retrouver le roi.*

IV. v. 1046—1402: Les trois rois suivent l'Etoile qui un moment s'est cachée, quand ils s'approchèrent d'Hérode. Ils en concluent qu'ils ne doivent pas retourner au mauvais roy. *Les trois rois à Bethléem au* lieu ouvert à tous vents. Le premier roy voyant l'enfant de loin, *les rois frappent à la porte. Marie et Joséph dans l'étable. Adoration des Mages.*

V. v. 1403—1420: Le Paradis: Dieu envoie aux trois rois ses anges.

VI. v. 1421—1450: Hôtellerie des Trois Rois: Le premier ange ordonne aux trois rois endormis de fuir Hérode.

VII. v. 1451—1463: Le Paradis: Dieu. Les Anges chantans *Amen.*

Comédie des Innocents: *I. v. 1—94:* Le Paradis: *Dieu et les Anges.*

II. v. 95—210: L'étable. L'Ange ordonne à Joseph de fuir devant Hérode au désert. Lieu desert et sauvage: *La fuite.*

III v. 211—332: Palais d'Hérode: Hérode et les docteurs. Hérode donne l'ordre au Capitaine de massacrer les enfants innocents.

IV. v. 333-470: Bethléem: Le lieu, le territoire Où fault faire execution: *Trois femmes. La nourrice du fils d'Hérode. Le capitaine et quatre* tyrants. *Le massacre, Mort du fils d'Hérode.*

V. v. 471—650: Palais d'Hérode: Le capitaine arrivant devant Herodes *rend compte du massacre. Hérode et la nourrice de son fils.*

VI. v. 651—892: Lieu indéterminé: Plaintes de Rachel sur la mort de ses enfans innocents.

VII. v. 893-1082: Le Paradis: Dieu salue les Innocents. Les anges maudissent Hérode. Chœur des Innocents chantans sur le Chant: Si j'ayme mon amy.

Comédie du Désert: *I. v. 1—82: Le Désert:* Joseph commence, *à la recherche de vivres. Prière à Dieu.*

II. v. 83—218 Le Paradis: Dieu envoie à Marie Contemplation avec un grand livre, *Memoire avec* le grand livre antique et vieux, *Consolation avec le* Testament nouveau *et les anges pour réjouir* par harmonieux bruit Mere et enfant. Les Anges chantans.

III. v. 219—342: Le Désert: Marie et les Anges.

IV. v. 343—369: Autre partie du désert: par rochers et par bois *les anges cherchent ce qu'il faut à l'enfant. Le désert se remplit* de toute joye et bien.

V. v. 370—1424: Le désert: Contemplation, Memoire, Consolation apportent les livres à Marie. Les Anges offrent leurs dons. Joseph rapporte des fruits et Marie lui montre les trois livres. L'Ange ordonne à Joseph dans son sommeil d'aller en la terre d'Israël.

VI. v. 1425—1463: retour tres heureux *de Marie et de Joseph.* Dans le païs d'Israel *Joseph voit un homme et lui demande:* quel bruit court il, qui regne en ceste part? *L'Ange envoie Joseph à Nazareth.*

VII. v. 1464—1585: Le Paradis: Dieu. Chœur d'Anges.

Dix décors ou mansions *suffisent à la représentation des quatre petits drames: La place de Bethléem (avec les trois palais), l'étable (auprès d'un* rocher estrange *du marché aux bêtes), figurée par une cabane en ruines, le paradis, les champs, le palais d'Hérode, l'Hôtellerie, le désert, Rochers et bois, la terre d'Israel et un lieu indéterminé*

Outre le récit biblique de Noël, Marguerite de Navarre a connu et utilisé les traits légendaires que nous lisons dans la Légende Dorée de Jacques de la Voragine, dans les «Méditations sur la Vie de Jésus-Christ» attribuées à Saint Bonaventure et dont nous retrouvons l'influence vivante dans le théâtre religieux du Moyen-âge[1]*. Elle a ajouté aux récits bibliques, aux détails touchants et pittoresques de la légende des interprétations symboliques: les trois hôtes qui repoussent Joseph et Marie en quête d'un logis représentent les obstacles qui empêchent l'homme de reconnaître la Vérité: la richesse, l'orgueil, la volupté. Les Rois Mages, qui sont conduits vers l'Intelligence divine par Philosophie, Tribulation et Inspiration, nous enseignent que l'homme désireux de trouver «Dieu juste et saint» est poussé soit par les expériences malheureuses de la vie (Contrition), soit par l'amour du savoir (Philosophie) ou qu'enflammé par «un tison d'inspiration»*

---

[1] *On trouvera dans les Notes quelques uns de ces rapprochements.*

il s'élance vers Dieu en un élan mystique de son cœur. Nous voyons d'autre part qu'un appel de l'Ange suffit à conduire aux pieds du Christ les bergers, les simples. Retirée au désert avec l'enfant divin, Marie est initiée au mystère de la Rédemption par Contemplation, qui lui fait voir l'œuvre de Dieu dans «ce beau grand Livre» de Nature, par Mémoire, qui lui explique les prophéties de l'Ancien Testament, par Consolation, qui lui ouvre grâce à une anticipation hardie «le doux Livre de grâce» et lui prédit la mort expiatoire du Christ. Le désert n'est autre que le Paradis terrestre devenu un lieu de désolation «par le péché de ce vieux Premier Homme» et qui refleurit «par le Nouveau, qui Jésus-Christ se nomme», l'arbre de science «est chassé dehors» et l'Arbre de Vie, la Croix du Calvaire, est planté au milieu du désert, symbole des pauvres pécheurs, arides comme le désert, mais qui porteront «fleur et fruit», s'ils apprennent à aimer, à «embrasser» le fils de Dieu. Marguerite connaît en outre les interprétations allégoriques des récits de l'Ancien Testament, imaginées par la théologie du haut moyen-âge et popularisées par les sculptures de nos cathédrales. Elle sait, par exemple, que David, Noé et l'Arche, Melchisédec, le sacrifice d'Abraham sont des figures de Jésus et de sa mort expiatoire, que la toison de Gédéon annonce la naissance miraculeuse du Christ[1].

Marguerite exprime ses méditations mystiques, développe ses idées théologiques, dont le fond est emprunté aux textes bibliques et à la tradition du moyen-âge, en une langue souvent obscurcie par des gaucheries

---

[1] *voy. E. Mâle, L'Art religieux du 13e en France (Paris 1910), Livre IV, Ch. I. Le Miroir historique. L'Ancien Testament.*

et des inversions audacieuses, toute parfumée d'onction et de poésie biblique, reflétant avec une sincérité charmante et toute la chaleur d'une conviction profonde les variations infinies de la pensée religieuse de la reine. Le chant, la musique, les chœurs d'anges ajoutent une note d'art, une grâce naïve et populaire à ces petits drames d'allure souvent austère et scolastique.

Nous joignons à ces textes les deux comédies retrouvées et publiées par M. A. Lefranc dans sa belle édition des dernières poésies de Marguerite de Navarre. Dans la première, écrite sous le coup de la mort du roi, Amarissime, la triste bergère et le sage Securus (Marguerite et son mari) pleurent la mort du grand Pan, de François I, avec le berger Agapy (l'Amour); tous trois exhalent leur douleur dans des méditations religieuses et dans des chants et se réunissent dans la cabane de Securus, où leur apparaît le Consolateur, Paraclisis, envoyé par le Grand Pan et qui les réconforte et les engage à chanter «tout d'un accord Puisque Pan est vivant non mort».

La «Comédie jouée au Mont de Marsan» (1547) est plus curieuses encore et révélatrice des pensées les plus intimes de Marguerite dans les dernières années de sa vie. Elle met en présence trois figures allégoriques, la Mondaine, la Superstitieuse et la Sage, et oppose en elles trois façons de penser et de comprendre la vie. La Mondaine est matérialiste et avide de jouissances, elle «aime son corps» «pour ce que beau et plaisant je le voy» et n'a cure de son âme qu'elle ne peut «toucher de l'œil ny de doy»; la Superstitieuse, austère et absorbée dans les pratiques ascétiques de la dévotion représente l'Eglise du moyen-âge; dans la Sage, sententieuse et toute raisonnable, nous reconnaissons l'esprit du Calvinisme. Les exhortations que la Superstitieuse et la Sage adressent à la Mondaine sont interrompues par l'entrée tumultueuse de la «Ravie de Dieu,

bergère», qui chante des chansons d'amour et répond aux sévères remontrances de la Mondaine, de la Superstitieuse et de la Sage par des divagations lyriques, un dithyrambe à l'Amour. Quel est cet être mystérieux, cette extravagante qui ne sait «rien sinon aymer» et dont l'amour est «toute l'estude?» Marguerite qui semblait jusque là prêter à la Sage ses propres pensées, donne à la Bergère le dernier mot. Elle a connu cet état d'extase qu'elle décrit de façon si saisissante, ces élancements mystiques, où tout s'efface, où les formes précises du dogme disparaissent devant cet amour de Dieu qui «transperse» le cœur de son «dard», où «Rien» s'abîme dans la contemplation du «Tout». Dans aucune de ses œuvres Marguerite de Navarre n'a confessé avec plus de ferveur son attachement aux idées mystiques [1], auxquelles l'avait initiée Briçonnet. et qui ont inspiré les méditations du poème des «Prisons».

Ces comédies, auxquelles il faudrait ajouter quatre moralités et une farce, étaient destinées à être représentées devant le cercle d'amis qui entourait la reine à Nérac, à Pau, à Mont-de-Marsan: «Elle composoit souvent, dit Brantôme, des Comédies et des Moralitez qu'on appelloit en ce temps-là des Pastorales, qu'elle faisoit jouër et représenter par les filles de la cour».

Les quatre drames bibliques furent publiés dans «Les Marguerites de la Marguerite des Princesses» à Lyon

---

[1] Les rapports de Marguerite avec la secte des «libertins spirituels» ont été étudiés par H. Busson: Les sources et le développement du rationalisme dans la littérature française. Paris, Letouzey et Ané 1922. Ch. X, Les libertins spirituels. voy. E. Parturier, Les sources du mysticisme de la reine de Navarre. Revue de la Renaissance T. V, 1904.

en 1547 et en 1549, à Paris en 1552 et en 1554, réédités par Félix Frank, Paris, Librairie des Bibliophiles 1873, 3 vol (T. II). Nous reproduisons fidèlement le texte de l'édition des «Marguerites | de la Marguerite | des Princesses | tres illustre | Royne | de | Navarre | a Lyon | par Jean de Tournes | MDXLVII | Avec Privilege pour six ans», d'après l'exemplaire que la ville de Lyon a bien voulu mettre à notre disposition; nous remplaçons les signes u *et* i *par* v *et* j, ou *par* où, la, lá *par* là, à *(de avoir) par* a, a *(préposition) par* à *et corrigeons quelques erreurs de ponctuation, d'accentuation et de métrique, le début des strophes lyriques n'étant souvent pas marquée dans l'édition de 1547 ni dans celle de F. Frank. Quelques corrections de vers fautifs sont mises entre parenthèses ou indiquées en note. Nous rééditons les deux dernières comédies d'après l'excellente édition de M. Abel Lefranc, en utilisant les corrections proposées par MM. Courteault et H. Hauser (Revue Critique 1896 I, p. 505—13) et par M. G. Lanson (Revue d'hist. litt. de la France, 15 avril 1896*[1].

---

[1] *Bibl. Municipale de Lyon coté 373.734 p. 148—380.*

Strasbourg.
1923.

F. Ed. SCHNÉEGANS.

COMÉDIE DE LA NATIVITÉ DE JÉSUS CHRIST.

JOSEPH *commence.* O Celle en qui reluit de Dieu la grace,
Cyreneus vient de lire en la place
Un edict, fait par Cesar l'Empereur;
C'est bien raison que son vouloir on face,
Mais j'ai grand peur qu'au chemin soyez lasse;
Car vostre estat engendre pesanteur.
Obeïr fault aux Princes de bon cœur,
Voyant en eux de nostre DIEU l'image:
Je ne crains pas ma peine ou mon labeur,
Mais ouy bien le vostre en ce voyage.

MARIE. Rien ne nous est des hommes ordonné,
Que du povoir de DIEU ne soit donné,
Parquoy ne fault qu'à luy seul regarder.
Mon bon espoux, ne soyez estonné,
Mais d'obeïr promptement addonné;
Car il vous peult, moy et mon fruit garder:
Empeschement je n'ay pour retarder
Que ne rendons au Prince obeïssance;
Ne craignons point de noz corps hasarder,
Sachant que DIEU est son Estre et puissance.

JOSEPH. Chacun, m'amye, est contraint et cité
De retourner en sa propre cité,
Portant tribut, lequel payer nous fault;
Pour vous, sans plus, suis en perplexité,
Craingnant qu'ayez quelque necessité:
Car acoucher en peu de jours vous fault.

Et vous sçavez que le DIEU de là hault
Pour vous garder m'a esleu et commis:
Helàs pensez que vostre fruit tant vault.
Qu'en nul danger il ne doit estre mis.
MARIE. Danger n'aura je vous le certifie;
Car le Puissant qui en moy fructifie,
Tient en sa main et la mere et le fruit.
Amy, sachez que qui en luy se fie.
Il le conserve et si le deïfie,
Tant que du tout Adam y est destruit.
Ne faites cas de nul propoz ne bruit;
Asseurez vous que celuy qui ha Foy
Est d'obeïr à chacun sy instruit,
Qu'il ne craint point la rigueur de la Loy.

JOSEPH. Or puisque tel est vostre bon desir,
Allons nous en vous et moy à loisir;
Obeïssons à DIEU en toute chose,

MARIE. Certes amy, mieux ne povons choisir
Que d'obeïr; car là gist mon plaisir;
Qui obeït, à DIEU il se repouse.

JOSEPH *en allant.* Vous dites bien, ma tresloyale espouse;
Mais en allant, de vous voudrois sçavoir
Comme Esaïe de Bethleem s'expouse
Veu que petite à nostre œil se fait voir.

MARIE. Petite elle est Bethleem à la veuë,
Et sa grandeur n'est aux charnelz congnue:
Mais quand DIEU a revelé au Prophete
Que Christ fera sa premiere venue
En ce lieu là, comme cité eslue,

---

46 éd. Frank. qui obeït à Dieu, il se repouse.

De sa grandeur Esaïe fait feste:
Grand est le lieu auquel se manifeste
Celuy qui n'ha pareil en sa grandeur,
Il n'y a lieu où le vray Saint se mette,
Qui ne soit Saint, et tout à son honneur.
En allant. O Bethleem, maison de pain nommée,
Quelle sera de toy la renommée,
Quand tu seras le coffre du pain vif!
Courez icy, vous la gent affamée,
Courez icy, vous Ame bien aymée.
Et recevez ce pain d'un cœur naif:
Povre pecheur, sois y bien ententif;
Car c'est le pain et de grace et de vie;
Que crainte et peur ne te facent retif,
Mais haste toy par une sainte envie.

JOSEPH. Or sommes nous arrivez en ce lieu
Dont vous et moy, m'amye, louons DIEU;
Car il est tard, et la nuict est venue.

En regardant le premier hoste.

Allons tout droit là où je voy du feu.
Si la maison ha pitié au mylieu,
Vous y serez humainement receuë.
En allant. Seigneur, celuy qui vivifie et tue
Vous soit salut et consolation;
Vous plairoit il et logis et repue
Vouloir donner par grand compassion?

LE PREMIER HOSTE. Aux riches gens voudrois faire service,
Car mon mestier et mon commun office,
N'est seulement que toujours amasser
Or et argent, là veux mon temps passer.

éd. 1547 et Frank: 63 *point d'interrogation après* vif. — 69 éd. Frank fasse

Riche veux estre; à ce tènd mon soucy
Je hay le povre, et povreté aussi:
J'ayme le riche estant à moy semblable;
De luy j'attends quelque honneur proufitable:
Allez, amyz, pour vous je suis trop chiche;
Mon logis est remply d'un homme riche.

JOSEPH. Allons nous en, l'aumosne est icy faite.
O charité, qui rendz l'ame parfaite,
Difficile est que l'on te trouve au cœur
De l'homme riche, si DIEU n'y est vainqueur!
En voilà un, à dire vérité,
Qui semble bon: Monsieur, par charité,

(*Regardant le second hoste.*)

Vous plairoit il loger moy et ma femme?
Car entendez que ceste povre dame
Est sur le point de son acouchement.

LE II. HOSTE. Icy n'aurez point de logis, vrayment;
Un mien amy, qui n'est petit seigneur,
Y est logé, dont je reçoy honneur:
Mon logis n'est pour telle gens que vous,
Vous n'y povez apporter que des poux.
Princes et Roys sont icy bien venuz,
Sans rien payer ilz sont entretenuz:
Car esperer je puis par leur moyen,
D'avoir en fin quelque honneur terrien;
Telz gens que vous ne m'y peuvent servir;
Parquoy n'y veux mon logis asservir,
De vous y voir certes j'aurois grand honte.

JOSEPH. Adieu, Seigneur. Quand orgueil l'homme domte,
D'humilité perd sy fort l'appetit,
Qu'il ne peult plus recevoir le Petit:
Mais cestuy là qui le Petit refuse

Pour estre grand, bien clairement s'abuse.
Car nul ne peult monter à la hautesse,
Qui descendu n'est à la petitesse.

Regardant le tiers hoste.

En voilà un qui ha bien bon visage;
Mais essayons un petit son courage.
Bon soir, Seigneur : vous plaist il heberger
Ma femme et moy et pour annuit loger?

LE III. HOSTE. Je ne sçaurois ; en vain estes parlans;
Car j'ay icy logé d'aûtres gallans,
En esperant passer la nuict à boire;
Qui ne sera sy obscure ny noire
Qu'elle ne soit entre nous bien joyeuse.
Nous menerons vie delitieuse,
Danses et jeux, et femmes et banquetz
Ne nous faudront et mille bons caquetz:
Cure n'avons de gens pleins de tristesse:
Prenez ailleurs, mes amys, vostre addresse.
Si ne scavez bien danser et baller,
Vous povez bien en autre lieu aller ;
Sy sages gens ne voulons recevoir,
Il nous fait mal seulement de vous voir.

JOSEPH *en s'en allant.* Or Adieu donc. O que Volupté fole
Ce povre monde aveuglit et affole;
En leur ostant la parfaite science,
Fait refuser la haulte sapience!
O Salomon, vous l'avez bien predit.
Qu'en l'Ame où est ce vice tant maudit
La sapience à jamais n'entrera.
Allons plus loing; et Dieu nous monstrera
Où il luy plaist que nous facions demeure.

MARIE. Làs, mon amy, je voy approcher l'heure
Que naistre doit le fruit tant desiré;
Regardons où.

JOSEPH, *regardant l'estable.* Au fort je vous diré
Voicy un lieu qui sert de povre estable;
Bien qu'il ne soit pour l'enfant honorable,
Necessité nous contraint d'y entrer;
Et je mettray peine de l'acoustrer,
Pour vous garder de l'injure du vent.

MARIE. Joseph, il fault que vous soyez sçavant
Qu'il n'est nul lieu où Dieu soit en presence,
Qu'il ne soit plein de lumiere et plaisance;
Prenons en gré ce qu'il donne à noz corps;
Ne regardons jamais à ce dehors.

JOSEPH, *en allant à la ville.*
En ceste ville iray pour nous pourvoir
De ce qu'avons necessité d'avoir.

MARIE. Allez, amy, seule ne me laissez;
Car où Dieu est, j'ay compagnie assez.
Pere eternel, dont la bonté est telle
Qu'elle ne peult de nature mortelle
Estre congnue, entendue, ou comprinse;
— Mais toutesfois Amour veult que ne cele
Les biens qu'as fait à ta petite ancelle;
Car j'en serois comme ingrate reprinse, —
O Dieu d'Amour qui embrase et attise
Les cœurs tresdurs que la charité fend,
Graces te rendz dont pour Mere m'as prise
De ton trescher et tresamé enfant.
En moy ne sens ne vertuz ne value
Qui meritast estre de toy eslue
Et appellee à sy digne service.

O Toutpuissant, je t'adore et salue;
Te merciant, que de terre polue
M'as retirée exempte de toute vice.
Que suis je moy, pour faire tel office?
Rien. Mais ce Rien tu remplis tant d'honneur
Que cœur, esprit et corps en sacrifice.
Voire et mon Tout je offre à toy seul, Seigneur.
J'ay ta Parole et creue et observée,
Dont mere suis; làs, tu m'as conservée
Avec le fruit qu'en moy il t'a pleu mettre;
De tout danger, Seigneur, as preservée,
Mais je sçay bien que tu as reservée
Plus grand faveur que dehors te fault mettre.
Assiste donc à l'admirable naistre
Du vray salut, qu'il t'a pleu de promettre
A bons croyans. Pere, plus ne demeure,
Tu es mon DIEU, et ma vie, et mon estre,
Regarde moy, Seigneur; car voici l'heure.
O le plaisir de l'union parfaite
Que ta bonté de toy et moy a faite,
Tant que ne sens rien en moy, fors que toy!
Ton grand thresor secret me manifeste,
Ton saint esprit ne me cœuvre nul texte
Soit de la vieille ou la nouvelle Loy.
D'amour je viz: car rien ne sens en moy
Que toy, Seigneur, qui es mon ame et vie.
Mon ame perd le sentement de soy
Car par amour en toy elle est ravie.

DIEU LE PERE. O vous espritz, en moy vivans par grace,
Et soustenuz du regard de ma face,

---

178. 1547: exemple — 183. 1547 *ne marque pas le début de la strophe* — 200 *par erreur* point *après* moy (1547)

Ne congnoissans que moy en toute chose,
Voicy le temps que ceste terre basse
Me germera le fruit, qui outrepasse
Le sens humain: car en mortelle rose
Divinité on y verra enclose,
Venant d'enhault, monstrant qu'en elle suis.
Voyez ma Fille eslue et mon Espouse,
Dont separer à jamais ne me puis.
    Du vray repoz d'amour est endormie,
Non d'amitié imparfaite et demie;
Mais elle y court sy viste, que son corps
Ne rien d'abas elle ne congnoit mye:
Macule n'ha, toute belle est m'amye.
Plus elle dort, plus son esprit court lors;
Elle ne sent rien dedans ne dehors,
Sinon moy seul, par unie union.
Son plaisir prend en mes divins accords
Desquelz en moy elle ha communion.
    Divins espritz, ô fille de Zion,
N'empeschez point sa contemplation,
Je vous adjure, et commande, et ordonne
Par les espritz, promptz par affection
Plus que les cerfz, par la dilection
Des plus ardens d'intelligence bonne,
Plus que chevreux sautans montaigne et borne,
Que vous n'ayez à troubler sa personne
Et que nully de vous ne la resveille,
Jusques à ce que l'heure heureuse sonne
Et qu'elle mesme en grand'joye le vueille.
    Allez à bas, vuydez tout le ciel d'Anges,
Et en chantant augmentez mes louenges;
Servez m'amye et mon enfant trescher;
A mes esluz comptez les cas estranges,
Et que tirez sont des maudites fanges
Là où Sathán les souloit attacher:
Si recevoir peuvent l'enfant en chair,

Croyant qu'il est leur vie et leur salut,
De moy pourront seurement approcher.
Rien fors mon Filz jamais ne leur valut.

LE PREMIER ANGE. Rien ne voulons sinon ton saint vouloir
Executer par ton puissant povoir,
Pere eternel; car nous sommes venuz
De toy, en toy, et par toy soustenuz.
Tu es nostre Estre et nostre Mouvement,
En nous tu fais ton vouloir seulement:
Si ta beauté en nous, nous regardons
Ainsi que nostre, helàs, nous la perdons;
Si nous cuydons nostre ce qui est tien,
Nous retournons soudainement à rien.
Trop Lucifer ce Cuyder esprouva;
Se regardant, non toy, rien se trouva;
Nous qui n'avons Vouloir que ton desir,
Estre que toy ne Bien que ton plaisir,
Commande nous ce qu'il te plaist de faire,
Car toy seul peux commander et parfaire.

LE SECOND ANGE. O l'Eternel et l'antique des ans,
Auquel, duquel, la vertu je me sens,
Parle, Seigneur; car tu as tel credit,
Qu'aussi tost est ton vouloir fait que dit.
Tu as creé par un seul Commander
Ce qu'il te plaist de nous recommander;
Il sera fait, car tel povoir avons,
Estans en toy, par qui vivons, mourons.

LE TIERS ANGE. Puis que l'enfant te plaist de regarder,
Voire et par nous songneusement garder,
Tres voluntiers nous ferons ce mystere

Et aux croyans ne le voudrons pas taire,
Mais declarer ceste venue heureuse,
Portant salut à toute ame amoureuse
Que tu congnois et qu'eslue tu as,
Qui ha desir de voir ton Messias.

LE IIII. ANGE. Aux sages Roys attendans ce grand bien
Par ferme Foy il n'en fault celer rien:
Ceste bonne Anne au temple qui l'attend,
Aura bien tost par nous l'esprit content:
Et Simeon plein d'extreme vieillesse,
Remply de Foy, en sentira liesse;
Et congnoistra qu'il n'a son temps perdu
D'avoir le CHRIST par amour attendu.
Puis nous irons annoncer aux pasteurs,
Qui des troupeaux sont songneux amateurs,
L'Agneau venu. Car qui fait son devoir
Et son estat, ha desir de le voir.

LE V. ANGE. Et moy, Seigneur, de bien grand appetit
Iray cercher où est le Pluspetit,
Et luy diray qu'il est grand devenu
Puis que le Grand s'est fait Petit tout nu.

DIEU. Allez, enfans, executer ce rolle,
Et par vous soit faite ceste parole.

TOUS LES ANGES, *ensemble chantans.*
A toy toute gloire,
O trespuissant Seigneur,
Depuis qu'as en memoire
D'estre de CHRIST donneur
A tout l'humain lignage,
Dont Sathan feut vainqueur;

Pour faire ton message,
Nous courons de bon cœur
A Marie la sage,
Luy faisant tout honneur.

MARIE. O Createur d'incongnue nature
Fors qu'à toy seul, duquel la pourtraiture
Voy en ton Filz, petite creature,
Làs qu'est cecy?
Quelle bonté, quelle grace, et mercy
Nous te devons, donnant l'enfant sans Si!
Dont j'ay le cœur de joye si transy,
Que ne puis dire
Ne bien penser, ainsi que je desire,
Quel est ce bien, qui tout à soy me tire
Par fort amour; dont je pleure et souspire
Par vray plaisir.
O des Esluz le desiré desir,
Làs, te plaist-il en ta terre gesir
Comme un enfant, et pour mere choisir
Moy ton ancelle?
C'est un grand cas, point ne fault que le cele,
De me voir mere estant vierge et pucelle,
Mere d'un Filz qui tout autre precelle:
Vray DIEU et homme,
Je sents en moy de tes biens telle somme
Que mon povoir tu absorbe et assomme.
Car charité qui ton vouloir consomme
Me tient suspense.
Possible n'est que mon sentiment pense,
Ne mon penser par parole dispense;
Car sy grand est de toy la congnoissance,
Que plus ne sents
Que c'est de moy. Donne force à mes sens
Pour mieux servir le Roy des innocents;

Car de bon cœur, Seigneur, je me consents
A ton service.
Pour le porter sois à mes bras propice,
Remplis mon sein de laict pur, sans nul vice,
Pour de ton filz estre vierge nourrice.
Or sus, mon ame,
Loüë ton DIEU; qui à moy povre femme
Fait tel honneur, que chacun me dit Dame,
Par le regard de celuy qui enflamme
Mon cœur de joye.
O mon enfant! est-il vray que je voye
Ce que long temps tant desiré j'avoye,
DIEU avec nous, verité, vie et voye
En corps mortel?
Foy là dessoubz me le monstre immortel;
Car quant au corps, mon Filz, je vous voy tel
Qu'un autre enfant. O grand Prebstre et autel
Tant admirable!
Voire et hostie, à DIEU seule agreable,
Qui aux pecheurs rens le Pere placable.
O douce odeur, ô encens delectable;
O doux Agneau,
Qui entreprens de porter le fardeau
De tous pechés, rendant l'homme nouveau,
Damné en soy, en Dieu plaisant et beau!
O Dieu en chair,
Emmanuel du Pere filz trescher,
Pourráy je bien de mes mains vous toucher,
Et de ma bouche à la vostre approcher?
O Dieu, quelle ayse!
Comme mon Dieu l'adore, et puis le baise
Comme mon filz. Mais que je luy complaise,
Avoir ne puis chose qui me desplaise.
Je n'ay maison
Pour vous servir, comme il seroit raison;
Mais Dieu, auquel s'addresse l'oraison,

Fera le lieu, et la froide saison
Pour ta santé
Telle qu'il fault; nous donnant à planté
Ce que voirra sa bonne volunté;
C'est ce qui rend mon Esprit contenté.
Or fault qu'à l'œuvre
Mette la main, et ce petit corps cœuvre,
Qui est de DIEU le tresamé chef d'œuvre,
Des drappeletz non faitz d'argent, ny d'or,
Fors que le lin, dont assez l'on recœuvre;
Mais de rien, n'est moins riche ce thresor.

LE I. ANGE. Je te salue, ô dame bienheureuse,
Mere du Filz dont tu es amoureuse,
Sans offenser pure virginité;
Tu as receu nom de maternité,
Et du Puissant es la mere et la fille.
En un moment plus prompt que l'œil ne sille
Foy assembla en toy divinité,
Sans despriser la povre humanité.
Or voyons nous en un suppost uny
L'homme avec DIEU, et le meffait puny
Du vieil Adam, par une mort cruelle,
Dont la façon ne fault que je revele.

LE II. ANGE. Honneur devons à l'Agneau pur et munde,
Voire et occiz avant que fust le monde
Constitué; lequel ouvrit le livre
Qui rend Adam de tout peché delivre;
Nul ne povoit lire sus escriture,
Chacun pleuroit pour en faire lecture;
Mais cest Agneau l'ouvrit quasi occiz,
Dont luy devons louenge et grand merciz.

LE III. ANGE. O du thresor divin le coffre et l'arche,
Duquel n'y a prophete ou patriarche
Qui n'ayt chanté, prophetizé, predit,
Que du serpent venimeux et maudit
Seroit par toy force et teste brisée,
Nous t'adorons; et la vierge prisée
Nous saluons sur toutes humblement;
Car par sa Foy a receu sauvement
Pour elle et tous ceux de l'humain lignage,
Dont luy devons service d'avantage.

LE IIII. ANGE, O vray sauveur que le Pere a tenté,
Voire tous biens et honneur presenté,
Pour en plaisir regner dessus la terre,
Eslu avez plustost porter la guerre
Contre la mort, le peché et Sathan,
Qu'entre leurs mains laisser le povre Adam.
Des biens mondains vous n'avez tenu compte,
Car Charité qui tout thresor surmonte,
Vous a contraint de faire tel effort,
Que pour tous biens avez choisy la mort.
Ce que je suis, et puis estre, soubmetz
De vous servir, et louer à jamais.

LE CINQUIEME ANGE. Petit enfant, ne vueillez espargner
Moy trespetit; ou soit pour vous baigner,
Ou vous chauffer voz draps ou vostre lict,
A vous servir je prendray grand delict.

LES ANGES, *chantans ensemble.*
O Admirable hautesse!
Grace nous te rendons,
Dont voyons en liesse
Le bien que pretendons:

Gloire, louenge, honneur,
En soit à toy, Seigneur.
Par Christ sommes en grace
Pour jamais confirmez;
Pecheurs de terre basse
Par luy sont reformez;
De joye nous repais,
Allons crier la paix.

JOSEPH. Je m'en revois
A ceste fois
Vers mon Espouse,
Pour mon devoir
Faire de voir
Nouvelle chouse.
De ce qu'il fault
Pour ce fruit hault
N'ay la puissance.
Sy avons nous
Non les biens tous
Mais suffisance.
Point d'indigence
Ne negligence
De vivre au labeur de noz mains;
Des biens donnons
Et aulmosnons,
Qui plus en ha, en donne moins.
Quelle lumiere
Voila derriere!
Je suis comme un homme escarté.
Il m'est advis
Que je ne viz
Jamais de semblable clarté.

---

v. 448 1547 (= éd. Frank) s'y.

Je voy Marie
Non pas marrie,
Mais d'un visage tresjoyeux.
Mais que voit elle
Ceste pucelle?
Tousjours en bas elle ha les yeux.
Làs, c'est l'enfant
Qui me defend
De mourir, pour voler aux cieux.
Je demourray,
Non, j'entreray
Pour voir le fruit delicieux.
Doy je garder
Ou regarder
Ce fruit plein de vertu divine?
Làs, regarder
Ne engarder
Ne m'en peult ma nature indigne.
Voicy le jour
Que vray Amour
Pour se monstrer, a espié.
O quel bon tour!
Dont sans sejour.
M'amye, donnez moy son pied.

(Se met à genoux et baise.)

Par ce baiser
Puis appaiser
Mon cœur bruslant en Charité.
Qu'il est plaisant,
Beau et luisant!
Aussi il est la Verité.
DIEU puissant Pere
Qui tout impere.

469 1547 cest.

Je voy reposer dans ce Filz.
Pas ne l'ignore,
Dont je l'adore;
Car onques doute je n'en feiz.
Làs, sa promesse
En grand largesse
Nous a [il] maintenant tenue.
Heureux je suis
Dont voir le puis;
O heureuse et digne veüe!

MARIE. Mon amy, il nous fault entendre
D'envelopper cest Enfant tendre;
Car la nuict est un peu trop fresche.

JOSEPH. Ce m'est plaisir de peine en prendre
Mais pour un peu de clarté rendre,
Je vois allumer ceste mesche,
Estoupper aussi ceste bresche:
Mais quand il me vient en memoire,
Ou le mettrons nous? En la creiche?
Meilleur lieu n'a ou diversoire.

BERGERIE.

Bergers: Sophron, Elpison, Nephale.
Bergeres: Philetine, Cristilla, Dorothee.

SOPHRON. Le travail jour et nuict
Que je prens, tant me nuyt,
Qu'il me fault reposer.

ELPISON. J'ay tant chassé le Loup
Et couru ne sçay où
Qu'icy me veux poser.

NEPHALLE. De dormir je n'ay garde,
Il fault que je regarde
Tousjours sus mes Brebis.

PHILETINE, *I. bergere.* Et mon petit Agneau;
Qui est né de nouveau,
Je garde en mes habitz.

CRISTILLA. Ma grand brebis blessee
J'ay sy tresbien pensee,
Que mal n'aura, m'amye.

DOROTHEE. J'ay tiré du laict gras,
Dont j'ay sy mal au bras,
Que j'en suis endormie.

NEPHALLE. Je ne sçay qui me fait veiller
Mais je ne sçaurois sommeiller,
Ce n'est point le soing du troupeau:
Car j'ay mon parc fermé et clouz
Sy bien que je ne crains les Loups;
Mon troupeau est saing, gras, et beau:
Mais j'ay en mon cœur une joye
Qu'il me semble tousjours que je oye
Quelques nouvelles bien plaisantes.
En attendant je garderay
Mon troupeau; et regarderay
Du Ciel les estoilles luisantes.

PHILETINE. Mais dites moy, frere Pasteur,
En regardant la haute hauteur
Du Ciel qu'est ce que tu contemple?

NEPHALLE. J'admire le hault Createur,
De toutes choses le facteur,
Et duquel nous sommes le temple.

---

549 1547 *ne marque pas le début de la strophe.* — 558 ss. 1547 *marque par erreur des strophes de trois vers.*

PHILETINE. Ceste bonté qui tout dispose,
La pensez vous en nous enclose
Qui sommes indigne vaisseau?

NEPHALLE. M'amye, soyez asseuree
Que sa bonté desmesuree
L'indigne fait tresdigne et beau.

PHILETINE. O Pasteur, que ce mot est doux,
Que ce hault Dieu habite en nous!
Chacun s'en peult il tenir seur?

NEPHALLE. Par grace il est en vous, en moy,
Et en tous ceux qui ont la Foy;
N'en doutez point, ma chere sœur.

PHILETINE. Pasteur, qu'est ce qu'il a promis
Aux patriarches, ses amys,
Qui l'ont sy long temps attendu?

NEPHALLE. C'est le Christ, le vray Messias,
Son vray Filz; pour qui tout soulas
Et salut, nous sera rendu.

PHILETINE. Helàs, et quand viendra le temps
Qu'il nous rendra trestous contens?
Mon Dieu, que ceste heure me tarde!

NEPHALLE. Je l'attendz par affection
Et bien grande devotion.
Làs, vien Seigneur, plus ne retarde.

LES ANGES, *ensemble.*
Resveillez vous, Pastoureaux,
Voicy le jour
Que Dieu monstre en cas nouveaux
Son grand amour.

NEPHALLE, *en criant.*
Freres et sœurs, sus, au resveil;
Laissez ce terrestre sommeil;
Oyez des Anges les paroles.

PHILETINE. Resveillez vous pour le Soleil
Regarder en bel appareil,
Ne soyez pas des vierges foles.

ELPISON. O Dieu, quelle clarté je voy!
J'en sens si grande crainte en moy,
Que ne l'ose voir bonnement.

CRISTILLA. Ceste parfaite et grand lumiere
Je ne puis regarder entiere,
Tant j'ay grand esblouissement.

LE PREMIER ANGE. Ne craingnez point, Pasteurs,
Voicy je vous annonce
Grande joye en voz cœurs,
Par charité semonce.
Dont le peuple estrené
En sera tost ou tard;
Aujourd'huy vous est né
Pour heritage et part,
Le Sauveur, qui le Christ
Est, le Seigneur et maistre.
Ainsi qu'il est escrit,
Daigne en la cité naistre
De David, son grand pere.
Ce vous sera pour signe;

---

595 1547 qu'elle — 606–610 éd. Frank *virgule après* tard. 1547 et éd. Frank *point après* et part *virgule après* maistre

Vous, d'une Vierge mere
Trouverez l'Enfant digne,
Enveloppé de draps,
Dedans la creiche mys,
Le salut que ça bas
Dieu vous avoit promis.

LES ANGES, *chantans.*
Gloire soit au Dieu des dieux,
Et d'icelle tout remplisse,
Tous les Cieux et les haultz lieux,
Ordonnez pour son service.
Paix soit au Monde ça bas,
Et la terre en soit sy pleine
Que lon change tous debatz,
En charité souveraine.
Aux hommes creés de toy
En ceste heureuse journee,
Soit pleine d'amour et Foy
Bonne volunté donnee.

SOPHRON. Mon Dieu, qu'est cecy que j'ay veu?
Qu'áy je ouy ? qu'áy je receu ?

ELPISON. Il m'a semblé voir un escler:
Ha! le soleil n'est pas sy cler.

NEPHALLE. O quel parler! quelle nouvelle!
Jamais on n'en ouyt de telle.

PHILETINE. Au commencement peur j'avoye,
Mais après j'ay receu grand joye.

CRISTILLA. Si nous allons cest enfant voir,
De le servir feray devoir.

---

625 1547 *ne marque pas le début des quatrains*

DOROTHEE. De bon cœur servirons la Mere,
Je croy qu'elle est belle commere.

PHILETINE. Qui gardera le parc et les moutons?

SOPHRON. Ce sera Dieu, jamais plus n'en doutons.
Il gardera Bergeres et Bergers,
Brebis, moutons, de tous maux et dangers.

(*Il se met au mylieu.*)

Freres et sœurs, oyez ce que me semble:
Je vous requiers, d'un cœur uny ensemble
Passons trestous jusques en Bethleem;
Ne cerchons pas Christ en Hierusalem:
Car l'ange a dit qu'en un trespovre lieu
Dans les drapeaux verrons le Filz de Dieu.
Allons, courons, et voyons ceste chose,
Ou des humains l'esperance est enclose;
Qui maintenant a pour nous esté faite,
Dont a chanté maint Roy et maint Prophete;
Laquelle à nous en estrange contree
A le Seigneur par grace demonstree.

PHILETINE. Làs, tire moy après toy, Dieu treshault,
Et que d'icy là ne face qu'un sault;
Et en sentant la tressuave odeur
De tes unguens, courons en grand roideur.

CRISTILLA. Tes petites et treshumbles servantes
Qui sont en Foy encore adolescentes,
T'aymeront moult, contemplant ta beauté;
Ton amour vault plus qu'une royauté.

---

646 1547 doutons? Il. — 650 1547 ensemble; Passons

DOROTHEE. Chantons, dansons, et courons sy soudain,
Que nous passons en sautant Cerf et Daim.

ELPISON. Et je requiers que nully ne s'en feigne,
Et descendons ceste grande montaigne,
Pour aller voir: s'il a fermé son huys,
Nous le voirrons au moins par un pertuis.

NEPHALLE. En la maison qui est sy humble et basse,
Il y aura quelque fente ou crevace,
Par où verrons nostre Sèigneur et maistre,
Si nous trouvons fermez l'huys et fenestre.

SOPHRON. Partons, chantons tous ensemble d'accord,
Et que chacun de courir face effort.

(*Les bergers, et bergeres s'en vont chantans.*)

SOPHRON et PHILETINE.
Dansons, chantons [et] faisons rage
Puisqu'avons grace pour pardon;
Chantons Noël de bon courage,
Car nous avons Christ en pur don.

ELPISON et CRISTILLA.
Laissons Adam et son lignage,
Plus avec luy ne demeurons,
Quittons tous nostre vieil bagage;
Chevres, Brebis, Chien et Moutons,
Chantons Noël, etc.

---

681 1547: ragé

NEPHALLE et DOROTHEE.
Allons voir Marie la sage
Avec l'Enfant de grand renom,
Dont les Anges en doux langage
Nous ont fait un sy beau sermon,
Chansons Noël, etc.

SOPHRON et PHILETINE.
Portons à leur povre mesnage
De noz biens à grand abandon.

DOROTHEE. Je luy porteray mon fourmage
Dens ceste feisselle de jon.
Chantons Noël, etc.

CRISTILLA. Et moy ce grand pot de laictage;
Marie le trouvera bon.

PHILETINE. Je luy donray ma belle cage
Où est mon petit oysillon.
Chantons Noël, etc.

ELPISON. Ce fagot aura pour chauffage,
Il fait froid en ceste saison.

NEPHALLE. Mon flageollet pour son usage,
L'enfant en aymera le son.
Chantons Noël, etc.

SOPHRON. Et moy, je feray le message,
J'entens mieux que vous la raison.

PHILETINE. Je le baiseray au visage.

CRISTILLA. Non, c'est bien assez au talon.
Chantons Noël, etc.

---

695 1547 et Frank *groupent les vers suivants deux par deux.*

SOPHRON, et PHILETINE.

Courons tost à ce saint voyage
Plus ne fault qu'icy nous tardons,
Ne craingnons nul mauvais passage,
Prenons houlette pour bourdon.
Chantons Noël, etc.

ELPISON, et CRISTILLA.

Et Dieu dans ce petit Image
Croyons, adorons, et aymon,
Faisons luy de noz cœurs hommage,
Car certes rien nous n'y perdon.
Chantons Noël, etc.

NEPHALLE et DOROTHEE.

Mes freres, encores bien sçáy je,
Que si en luy nous nous fion,
En nous sera pour heritage,
Et nous en luy tousjours seron.
Chantons Noël de bon courage
Car nous avons Christ en pur don.

SOPHRON. Voilà le lieu et petite cité
Dont tant de biens on nous a recité;
Cerchons icy l'endroit tant delectable,
Qui semble mieux qu'un palais un estable.

ELPISON. Pas n'est icy en ceste maison painte,
Où habiter veult la personne sainte.

NEPHALLE. Ce triomphant palais n'est pas celuy
Dont le Petit veult faire son estuy.

PHILETINE. Voilà un lieu dans ce rocher estrange,
Seroit ce point ceste honoree grange?

CRISTILLA. Ce lieu avez, m'amye, mal' merché,
C'est où lon met les bestes du marché,
Quand on les meine en ceste cité vendre.

DOROTHEE. Aussi nous a l'Ange bien fait entendre,
Qu'en povre lieu lié de drapeletz,
Le trouverions, non en ces grans palais.

SOPHRON. Approchons nous, faisons nostre devoir
De cercher lieu, par où le puissions voir.

ELPISON. Le plus heureux, et le premier je suis,
Qui le verray par le trou de cest huys.

PHILETINE. Voicy un lieu qui est sy fort ouvert,
Que le dedans ne sera descouvert.

CRISTILLA. Voyez l'enfant, et celle qui l'allaicte.

DOROTHEE. O le poupon, regardez comme il tette!

SOPHRON. C'est un thresor, tant il est bien formé:
Sera jamais l'huys pour nous defermé?

ELPISON. Mais appellons cest homme que voilà
Pour nous ouvrir. Hau, Monseigneur, hola.

JOSEPH. Qui sont ceux là qui là dehors font bruit?

SOPHRON. Qui vont cerchant de vie le vray fruit;
Car nous sçavons et croyons fermement
Qu'en cest enfant est nostre sauvement.

MARIE. Si Dieu leur a ce grand cas revelé,
Il ne fault pas que par nous soit celé;
Car aux croyans il fault le Christ monstrer.
Ouvrez leur l'huys.

---

752 corr. nous sera descouvert?

JOSEPH. Vous povez bien entrer.
ELPISON. Entrons.
SOPHRON. Tout beau, sans l'un l'autre fouler.
NEPHALLE. Làs, de le voir ne me pourray saouler.
SOPHRON. Dieu immortel, qui sur les cieux impere,
Et qui plus est, pour nous fais ton repaire,
En cest enfant, auquel nous t'adorons,
Et saluons la tresheureuse Mere
De cest enfant, dont toy seul es le pere;
De tous noz cœurs l'aymons et reverons;
A tout jamais louenges chanterons
Pour ce divin et salutaire ouvrage.
Noz biens, noz cœurs, nostre tout t'offrirons,
Nous t'aymerons tout le cours de nostre aage.

ELPISON. Nous t'adorons, ô divine puissance,
Qui as daigné soubz la forme d'enfance,
Avecques nous humblement habiter;
L'œil voit l'enfant impuissant en presence,
Mais Foy qui croit par seure congnoissance
Devient nostre œil, et nous vient inciter
De t'adorer, honnorer, visiter,
Comme vray Dieu, et celuy seul qui Est,
Qui peux tuer, et puis resusciter
Tous les vivans, quand et comme il te plaist.

NEPHALLE. Tu es de Dieu la promise semence
Au povre Adam, apres sa lourde offense;
Qui trop s'estoit au serpent confié.
Abraham creut ceste heureuse sentence,
David aussi, pourquoy feit penitence;
Et l'un et l'autre en feut justifié.

Noé en toy s'est fermement fié,
Pourquoy il feut sauvé du grand deluge.
Qui croit en toy, il est certifié
Qu'à tout jamais tu luy seras refuge.

PHILETINE. Or voy je ce qu'en Isaie ay leu,
C'est une Vierge ayant son Filz conceu ;
Dame, c'est vous dont il parla sy bien,
Rosee que le ciel voulté a pleu,
O terre heureuse, ayant par Foy receu,
Voire et germé le fruit, qui est [le] lien
De Dieu en nous: Nous qui dessoubz ce Rien
Viens habiter avec tes creatures.
Làs je congnois qu'il n'est nul plus grand bien,
Que voir l'effect des saintes Escritures.

CRISTILLA. Povres pecheurs, remplis d'ingratitudes,
L'asne et le Bœuf, qui sont bestes sy rudes
N'ont mescongneu leur maistre et bienfaicteur ;
Trop bestiaux sont voz sens et estudes,
Voyans ces dons en telles multitudes,
Si vous n'aymez ce puissant donateur.
Au saint escrit j'ay veu dens un acteur,
En admirant le Christ et ses travaux,
Dit que devons voir nostre Redempteur
En povre lieu, entre deux animaux.

DOROTHEE. Or voit mon œil ce qu'ay creu et pensé ;
C'est, qu'on verroit la verge de Jessé,
Et puis après d'elle monter en hault

---

805 corr. De Dieu en nous, Dieu, qui dessoubz ce rien . . .?

La fleur par qui sera recompensé
Dieu, beaucoup plus qu'il ne fut offensé
Du povre Adam, par le premier default.
Vierge, de toy encor dire me fault,
Tu es le mont dont fut prise la pierre
Sans main d'ouvrier, fors Dieu seul; qui le sault
Feit à son filz faire du Ciel en terre.

JOSEPH. Amys, comment avez vous sceu cecy?

SOPHRON. Seigneur, hersoir, le Ciel desja noircy,
Vismes de Dieu Anges resplendissans;
Nous eusmes peur. Lors nous resjouyssans
Dirent, le Filz de Dieu est né pour vous.
Pensez, Seigneur, s'il y eust nul de nous
Qui ne courust de bon cœur, pour povoir,
Ce qu'avons tous desiré recevoir.

JOSEPH. Loué soit Dieu qui à l'orgueilleux cache
Ce que luy plaist que l'humble et petit sache;
Croyez le Grand dessoubz ce petit corps,
En l'impuissant gist la force des forts.
Soubz ce muet couverte est la Parole.
Soubz ceste chair tant delicate et molle
Le fort David y est; qui de sa fonde
A mys à mort le plus grand de ce monde.
Ne doutons plus [que] Dieu est avec nous;
Et pour jamàis, l'Espouse avec l'Espoux
Par cest enfant ensemble sont uniz,
Comme par luy tous les maux sont puniz.

SOPHRON. Vous plairoit il, par vostre humilité,
Vierge portant nom de maternité,
Noz questions en patience entendre?

MARIE. Icy pourrez la verité apprendre:
Ne craignez rien, mais parlez hardiment.

PHILETINE. Je voudrois bien sçavoir premierement
Pourquoy au lict ne vous trouvons couchee
Veu qù'aujourd'huy vous estes accouchee?

MARIE. Le digne fruit qui donne à tous liesse.
Par sa vertu m'exempte de foiblesse.

JOSEPH. Son corps qui est sans tache ne macule,
Est tousjours sain; tout mal de luy recule.

CRISTILLA. Pourquoy n'est né Christ en grande maison?

MARIE. Bien facile est d'en dire la raison:
Il a aymé parfaite povreté,
Pour enrichir cil qui eust povre esté.

JOSEPH. Vous bastisseurs de grands palais sy amples,
Edifieurs de maisons et de temples,
Voyez celuy qui tout en sa main tient,
Qui en ce lieu povre et petit se tient;
Sy n'aurez vous en fin de vostre guerre,
Que la longueur de vostre corps de terre.

NEPHALLE. Pourquoy n'a il de beaux acoustremens
D'or et d'argent, rubys et diamans?

MARIE. Simplicité dont il est amoureux,
Luy fait haïr tout estat curieux.

JOSEPH. Bien que l'habit ne face le peché
Qui a son cœur à Dieu seul attaché

---

876 1547 éd. Frank à son cœur a Dieu

Sy est tousjours la curiosité,
La vanité et superfluité
De Dieu haïe et des bons reprimee:
Par Christ en est la Parole approuvee,
Et en trouvant tous ces ornemens laids,
S'est contenté de petis drappelets.

PHILETINE. Pourquoy n'avez aumoins quelque servante,
Pour vous servir d'affection ardente?

MARIE. Je n'ay besoing d'estre de nul servie,
J'ay de servir grand plaisir et envie.

JOSEPH. L'indigent fault servir en diligence
Mais de rien n'a ceste dame indigence;
L'enfant luy est pain vif pour nourriture,
Sa charité luy sert de couverture,
En ceste vie et en ce vestement
Elle ha tousjours parfait contentement.

CRISTILLA. Dame, pourquoy ne vient icy le monde,
Pour adorer le Bien, où tout abonde?

MARIE. Prou d'appellez y a, mais peu d'Esluz;
Mais les Esluz y viendront, et non plus.

JOSEPH. David, Noé, Abraham, et Jacob
En ont parlé à ce monde beaucop;
Chacun Prophete à chanter s'est espris,
Pour inciter chacun courir au prys
De Dieu promis, et à tous exposé:
Mais chacun a ou son parler glosé,

---

890 1547 éd. Frank: couverture En ceste vie; et en

Ou deprisé, ou comme nul tenu,
Tant que bien peu de peuple y est venu.

DOROTHEE. Pourquoy le Beau n'est pas sus tous aymé?
Pourquoy le Bon n'est sur tous estimé?

MARIE. Pour ce qu'Amour est sy tresraisonnable
Qu'entrer ne peult sinon en son semblable.

JOSEPH. Amour, de nous jamais ne prend naissance,
Mais vient de Dieu; qui donne connoissance
De son amour en nous, qui ne sejourne,
Mais tout soudain dont elle vient retourne.
La creature est bien audacieuse,
Qui sent en soy ceste flamme amoureuse,
Et attribue à soy le sentement,
Qui vient de Dieu, et est Dieu purement,
Dieu est Amour, qui en sa creature
Se veult aymer par sa charité pure.

SOPHRON. Quelz motz voicy! de plaisir je m'estonne.

ELPISON. Voicy le jour, fault il que je retourne?

NEPHALLE. Fault il laisser cest enfant nompareil?

PHILETINE. Ma Dame, au moins son petit bout d'orteil
Pour le baiser vous plaise me donner.

CRISTILLA. A moy aussi: làs, vueillez pardonner
Ma privauté, et trop grand' hardiesse.

DOROTHEE. Pour m'enyvrer jusqu'au bout de liesse,
Permettez moy que j'en baise la plante,
Maintenant suis bienheureuse et contente.
Noz yeux l'ont veu ; et noz mains l'ont touché.
L'Agneau trespur, qui oste le peché.

SOPHRON. Làs, recevez de povreté les dons
Avec noz cœurs, qu'à vous servir tendons.

PHILETINE. Cest oyselet, qui n'est laid ne meschant
Aurez de moy; car il ha plaisant chant.

CRISTILLA. Tenez ce laict, pour faire sa bouillie ;
Encor en ay: la chevre n'est faillie.

DOROTHEE. Fourmage fraiz dedens ceste feisselle, .
Sera pour vous, tresheureuse pucelle.

NEPHALLE. Mon flageollet, s'il vous plaist de l'ouyr,
Il vous fera tout le cœur resjouyr.

ELPISON. De mon fagot aussi vous fais present ;
Le feu vous est bien sain, au temps present.

SOPHRON. Moy, qui pour tous dois faire la harangue,
Confesser veux n'avoir force ny langue,
Ny nul sçavoir pour vous remercier.
Rien ne povons, fors nous humilier
Devant l'Enfant, où la divinité
Veult habiter par son humilité,
Offrant tout ce qu'en nous le Pere a mys,
Amys d'amys, ennemys d'ennemys.

Vivre et mourir voulons en te servant;
Vivre sans toy estimons moins que vent.
A Dieu, Enfant; lequel tousjours benie
Toy et ta belle et noble compagnie.
A Dieu, Marie; A Dieu, de Dieu l'aymee,
Parquoy serez d'un chacun estimee.
A Dieu, Joseph: graces nous vous rendons;
Et Mere et Filz nous vous recommandons.
Si nul de nous vous peut en rien servir,
Mandez le nous; vous nous verrez courir.

MARIE. Celuy qui est verité, vie et voye,
Pasteurs Esluz, vous garde, et bien convoye.

(*Ils s'en*[1] *vont.*)

J'ay eu l'oreille ententive, aussi l'œil
A leur parler; dont je fais le recueil
Dedens mon cœur, là où je le conserve:
Je le confere, et le garde et observe;
Ce m'est plaisir de voir le Souverain
Communiquer à ce lignage humain.
Le Petit l'a trouvé, et Dieu l'a congnu nu;
Le Grand l'a reprouvé, dont mal luy est venu,
La grandeur n'a congnu soubz ceste petitesse;
Dont honneur soit rendu, et gloire à sa haultesse.

Fin de Marie, et Joseph.

LES BERGERS *chantent*.

Pasteurs, menons trestous joye,
Et chantons bien hautement;
Car en quelque part que soye
Vivre veux joyeusement.

---

[1] 1547 ilz sent vont (sic!)

SATHAN *commence.* Jusques icy j'ay regné puis-
En subjugant ceste mortelle terre; [samment
Sans nul propos incessamment fais guerre
Au Dieu d'enhault et viz triomphamment.

LES PASTEURS. Bergeres vierges et belles,
Nous devons chanter aussi,
Disans les bonnes nouvelles,
Qui nous ostent tout soucy.

SATHAN. Voilà un chant qui me rend tout tran-
Quelle nouvelle est ce qu'ilz ont ouye? [sy.
Leur compagnie en est fort resjouye,
Y aurait il point pour moy quelque Si?

LES BERGERS, *en chantans.* Une Vierge qui est
A un beau Filz enfanté; [mere,
Qui n'ha nul que Dieu pour Pere,
Ce mot soit bien hault chanté.

SATHAN. O que je suis bien enchanté!
Une Vierge enfanter un filz!
Harauld! c'est le terme prefix
Dont je seray mal contenté.

LES PASTEURS, *chantans.* Puis que Dieu joindre
S'est daigné du povre Adam [au lignage
Du ciel avons l'heritage
En despit du faux Sathan.

SATHAN. Quelle douleur j'ay pour ceste fin
Ce secret là me seroit il caché? [d'an!
De le sçavoir sans cesse j'ay tasché
Depuis que feiz Adam saillir d'Eden.
Sçavoir m'en fault la verité plus ample.
D'où venez vous?

SOPHRON. De visiter un temple
Mieux orné que cil de Salomon.

ELPISON. D'ouyr aussi un fructueux sermon,
Par qui en Dieu regenerez nous sommes.

NEPHALLE. De voir le Christ, le vray salut des hommes.
Vous y plaist il aller, tresgrand Seigneur?
Je vous seray du chemin enseigneur.

SATHAN. Il n'est pas vray. C'est resverie ou songe.

PHILETINE. La Verité, qui confond la mensonge,
Dans un enfant avons touchee et creuë.

SATHAN. Foles, allez; Vous la me baillez crue.

CRISTILLA. Combien, Seigneur, que vous ne le [croyez
Si est il vray. Mais à fin qu'en soyez
Mieux asseuré, allez le voir vous mesmes.

SATHAN. Toutes mentez, et faillez à voz esmes.

DOROTHEE. Hà, l'enfant est de telle dignité,
Croyant qu'en luy est la divinité,
Que vous prendrez à le voir grand esbat.

SATHAN. Je n'en croy rien; vous venez du sab- [bath,
Où enchanteurs vous ont trop amusees,
Et tellement en doctrine abusees
Que vous croyez ce qui ne sçauroit estre.

LES BERGERS *et* BERGERES *ensemble.*
Il est vray.

SATHAN. Povres, lon vous fait paistre
Comme lon veult de tresfaulses doctrines.

1007 *trop court d'une syllabe* (*corr.* aorné?) — 1014 éd. Frank: le mensonge. 1024 éd. 1547 et Frank: sabbath; Ou

SOPHRON. Les grands vertus, puissantes et di-
Du saint esprit en nos cœurs inspirees, [vines
Sont de nous tant creuës et desirees;
Nul ne sçauroit à l'esprit resister.

SATHAN. Aveuglez folz, je vous veux inciter
De desister de ceste fole Foy.
Si vous voulez un petit croire en moy,
Voir vous feray que ce Dieu de là hault
Du monde bas n'ha cure, et ne luy chault;
Mais plus en ha celuy qui plus en prend;
Malheureux est qui ne veult estre grand.
Si adorer me voulez, et servir,
Croire et aymer, vous pourrez desservir
Biens et honneurs et plaisir. Car pourquoy
Donner les puys? Je suis du monde Roy;
Je changeray voz gros vilains bureaux
En tous draps d'or, d'argent, riches et beaux.
Vous qui servez brebis et simples bestes,
Je vous feray servir à grands requestes;
Vostre labeur en grand oysiveté
Je tourneray, et en lascivité.
Bref; de petis, vous feray venir grands;
Pour les petis ronger à belles dents.
Je vous feray et craindre et estimer,
Voire par tel qui ne vous daigne aymer.
Mais si fault il que vous ne croyez pas
Que Dieu descende un si malheureux pas
Du ciel treshault, là où il se repouse,
Pour prendre ainsi une ame pour espouse;
Ne que jamais vueille à Adam donner
Son paradis, et ses maux pardonner,

1032: 1547 et Frank: creues — 1043: 1547 et Frank Car pourquoy, Donner les puys. Je — 1057 éd. Frank: repose. — 1060: 1547: *point après* pardonner.

Si cest Adam n'avoit par son labeur
Fait œuvre digne à ceste grand valeur
Et acomply la Loy, sans un Jota
En delaisser; retenez ce Nota
Parquoy laissez à Dieu tous ses haults Cieux,
Et regardez la terre pour le mieux:
Sa gloire il tient aux hommes par trop chere;
Venez à moy, nous ferons bonne chere.

SOPHRON. Foy n'y a en vous, creance, ne fiance,
Dont mieulx me plaist repoz de conscience.
Que tous les biens qu'il vous plaist presenter;
Car un bon cœur ne s'en peult contenter.

ELPISON. Ne pensez pas que l'esprit du fidele,
A qui l'esprit de Dieu tousjours revele
Son bon plaisir, sceust de vous tenir compte:
Car tout honneur mondain il tient pour honte.

NEPHALLE. La povreté point le corps ne nous blesse,
Car nous sçavons d'où vient nostre noblesse;
Un pere avons, qui est bien riche assez,
Tous ses thresors sont pour nous amassez.

PHILETINE. Ja n'adviendra et plustost mort m'advienne.
Qu'au Trespetit, vray espoux, ne me tienne;
Car en luy voy la parfaite grandeur;
Toute beauté hors de luy m'est laideur.

CRISTILLA. Par Foy il est engendré en noz [cœurs,
D'amour goustons les divines liqueurs;
Tous les plaisirs du monde, sont tristesses
Au prix de ses indicibles liesses.

DOROTHEE. Mon Pere il est, et mon Frere, et mon Tout,
Je suis à luy de l'un à l'autre bout;

Je n'ay qu'un Dieu; parquoy l'idolatrie
Ne m'ostera ma celeste patrie.

SATHAN. Voicy mes gentz. Sont ilz spirituels,
Mes insensez? O folz continuelz,

SOPHRON. Estes vous Dieux?
Mais Rien nous confessons.
La gloire au Filz, d'estre Dieu nous laissons,
Et nous souffit d'estre ce qui luy plaist,
Et de sçavoir qui est celuy qui Est.

SATHAN. Cuydez vous pas avoir son saint Esprit?

ELPISON. S'il est dedens nostre cœur bien es-
Sy vivement le sçavons et sentons, [crit,
Qu'impossible est que jamais en doutons.

SATHAN. Pensez vous bien entendre l'Escriture?

LE III. BERGER. Nous en faisons humblement
la lecture,
Maistre n'avons sinon sa charité,
Qui nous apprend toute la verité:
Plus en sentons, moins en povons parler;
Car fort amour fait ce secret celer.

SATHAN. Osez vous bien nommer le grand
Dieu Pere?

PHILETINE. J'ose par luy ce que par luy j'es-
Ce que je croy et fermement je tiens. [pere,
Pere il est nostre; et sommes de ses biens
Vrays heritiers; acquise est nostre part,
Dont eau et feu n'en feront le depart.

SATHAN. Si vostre pere estoit, ainsi que dites,
Vous lairroit il les povretés maudites
Que vous souffrez en grand necessité?
Ouvrez les yeux, gens pleins de cecité;

Avez vous veu jamais qu'un homme riche
Laisse son filz comme desert en friche?
Il defaudroit de vouloir et puissance.
S'il ne donnoit des biens en abondance.
Quelz filz de Dieu! qui n'ont de ses thresors
Fors faim et froid, habitz povres et ordz.

ELPISON. Ceste parole, espeę tresague,
Par Charité les siens souvent arguë
Et les chastie; afin de tous les rendre
Moindres que riens, plus petis que la cendre.
Mais les ayant jusques à rien soubmys,
Se monstre pere à ses enfans amys.
Lors est de luy la vie en nous goustee,
Quand il nous a celle d'Adam ostee.
Dont le grand bien est tel, qu'il fait offrir
Joyeusement noz corps à tout souffrir;
Plus nous souffrons, nostre joye redouble,
De voz plaisirs ne donnons pas un double.

SATHAN. Si en toy fust le Filz de Dieu tres-
Te lairroit il ainsi souvent pecher? [cher.
Le pere aymant son filz vous garderoit
Si cherement, que nul ne pecheroit.
Or pechez vous souvent contre sa Loy:
Parquoy chacun peult bien juger en soy
S'il est vray filz; car où peché opere,
Ne fault juger que Dieu y soit pour pere.

DOROTHEE. Nostre cœur n'est de voz ditz em-
pesché.
Nous confessons que nous faisons peché,
Et ne povons rien sinon peché faire;
Mais Dieu en nous, pour son œuvre parfaire

Joint dedens nous sa tresjuste justice,
A qui sert bien de fueille nostre vice.
Le tresbeau blanc, se fait bien plus blanc veoir
Quand on le met sur un fondz qui est noir.
Peché est nostre autant que nous cuydons
Estre et povoir ; et que nous nous guydons
Par nostre sens. Mais quand il est rendu
Tel comme il est, et Rien bien entendu,
Nous nous perdons en perdant ce Cuyder;
Qui ne sçauroit hors de noz cœurs vuyder,
Si verité pour y prendre sa place
Ne l'en met hors, et par Foy ne le chasse;
Et lors en lieu de celuy qui n'est point,
Celuy qui Est, est à nostre cœur joint.
Ainsi peché qui ne gist qu'au dehors,
Ne peult toucher qu'à nostre mortel corps:
Le Crist avons vivant en nostre cœur,
Qui de peché et la mort est vainqueur.

SATHAN. Ho, qu'est cecy? voici une faerie,
Voicy propos pleins de forcenerie;
Le Petit a sur moy gaigné le reng.
Ho, quel archer! et comme il tire au blanc!
Il a navré le cœur de ses fideles;
Plus n'ay povoir ne sur eux, ne sur elles.
Agneau occis, qui du Ciel feiz chasser
Moy et les miens, me viens tu pourchasser
Jusques icy? Où trouveráy je place
Pour eviter la fureur de ta face?
Au Ciel montay, où tu fais ta demeure,
Mais je n'y peuz pas demeurer une heure,
Pour ne vouloir toy Petit recevoir,
Mais ouy bien tresbeau et grand me voir;
Voire et à toy voulois estre semblable,
Mais non pas toy, parquoy je feuz fait diable;
Et ta vertu voyant Cuyder en moy

Me dechassa du Ciel; d'aupres de toy
Je suis venu en ceste terre basse,
Où montz et mers, et terre je trespasse,
Pour trouver lieu seur hors de ta presence,
Où un petit peusse trouver d'aysance;
Mais sans cesser tousjours ta main me tient,
Qui maugré moy me poulse et me retient.
Si je descends au plus profond d'enfer,
Là je te sents, qui brusler et chauffer
Me fais du feu de divine Justice.
Si j'avois lieu où peusse ma malice
Executer, où tu ne fusses point,
Je regnerois. Mais quoy? voicy le poinct,
Tu es par tout par grace et par puissance;
Et qui pis est, ton Filz, ta congnoissance
Envoye au monde, où j'estois bien venu
Quand tu estois des tiens plus incongnu.
Ceux qui verront maintenant ta lumiere,
Congnoistront bien mon essence et matiere,
Un sot Cuyder, et une vanité
Suyvi, aymé de la mondanité,
Qui au soleil comme la neige fond.
Parquoy m'en fault aller au plus profond
Du puits d'enfer, tourment de ton absence:
Car demourer ne puys en ta presence.
Musser m'en vois au fonds des cœurs de ceux
Qui d'escouter ta voix sont paresseux;
Aymans Cuyder, et ce qui ne feut onques.
En eux feray tout mon effort adonques,
Pour chasser hors de leurs cœurs la memoire
De l'Escriture, et salutaire histoire;

1184: 1547 de soy *(corr. dans l'éd. Frank).* -- 1191 éd. Frank: profond enfer. — 1207: 1547 denfer.

Et travailler par furieuse rage
Ceux qui auront ton Nom en leur courage:
Et sans cesser les feray tourmenter,
Craingnant de voir le Petit augmenter.
Malings Espritz, venez et courez viste,
A vous m'en vois au desesperé giste,
Pour essayer d'avoir quelque conseil,
Comme pourront tenebres le soleil
Faire eclipser. Mais s'il ne se peult faire,
En bref verrons nostre regne deffaire.

DIEU. Or voyez vous cy mon cher Filz eslu,
Mon tresaymé, auquel me suis complu:
C'est cestuy cy, en luy vous devez croire.
C'est la vive eau. de laquelle fault boire,
Qui vous fera jusques à moy saillir:
En le croyant, vous ne povez faillir.
Or est Sathan qui ne s'est voulu rendre
A cest Agneau, par luy mys non en cendre,
Mais tout à Rien. comme il estoit devant
Qu'il fust Elu. pour estre mon servant.
Par sa vertu me vouloit ressembler,
Mais à l'Agneau le failloit assembler,
Uny à luy, aymant Rien et la mort;
Mais le rebours a fait, dont il ha tort.
Car nul ne peult jamais à moy venir,
Qui ne se veult dens le Petit tenir.
Sathan cuydoit par son sens meriter,
Siege pareil que le mien heritter.
Et moy qui Suis celuy qui Suis sans doute,
Jamais en moy ne reçoy ny ne boute
Nul qui ne soit dedens l'occiz Agneau
Tout mys à rien, et fait homme nouveau.

1221 s. 1547 et éd. Frank: conseil. Comme . . . eclipser? — 1242 éd. Frank: heritier.

Or est de luy par mon tressaint escrit,
Par mon amour, par mon divin esprit
Sa congnoissance au bas monde donnee,
Dont nous voyons destruite et estonnee
Du grand Sathan le regne, la pratique:
Son grand Cuyder, sa force tyrannique
Est mise à rien par l'Agneau innocent
Qui à la mort et à Rien se consent.
Et tant m'a pleu ceste nichilité,
Son Rien pour moy, et son humilité,
Que l'ay dessus les Anges exalté,
Et l'orgueilleux du plushault desmonté;
Qui n'aura plus que Cuyder, en lieu d'estre.
L'Agneau feray triompher à ma dextre,
En luy donnant justice et jugement;
Et pour son Rien il aura Tout vrayment.
Anges, chantez, en voyant eslevé
Rien en son Tout, et Sathan reprouvé;
Son Tout à Rien est mis par ma puissance:
Cuyder est nul, où est ma congnoissance.

LE PREMIER ANGE Or elle est cheute. elle est cheute, elle est cheute
Confusion la paillarde et la pute.

LE SECOND ANGE. Qu'est devenu son bruit, sa renommee?
De son Cuyder n'est venu que fumee.

LE TIERS ANGE. Elle est au puits de sa perdition,
Ceste cité d'abomination.

LE IIII. ANGE. Sathan, Sathan, en desespoir et dueil
A tout jamais t'a mené ton orgueil.

LE PREMIER ANGE. L'Agneau occis, où gist ta sapience,
Donra de toy à tous vraye science.

LE SECOND ANGE Sa mort sera aux filles de Zion
Heureuse vie et Resurrection.

LE TIERS ANGE. Son Rien fait ceux, qui en luy seront Riens,
Estre en toy Tout, qui promesse leur tiens.

LE IIII. ANGE. De tous ces cas soit à jamais memoire
Au monde bas, et à toy seul la gloire.

LE V. ANGE. Chantons, car tout est consommé et fait;
Le Petit est vray homme et Dieu parfait.

LES ANGES, *chantans.* Gloire soit au Createur,
Qui destructeur
Est de Sathan la grand'beste:
L'honneur à l'Agneau rendons,
Par qui ces dons
Le Pere nous manifeste.
A faire feste,
Helàs, nous tous entendons.

FIN.

COMEDIE DE L'ADORATION DES TROIS ROYS A JESUS CHRIST.

DIEU *commence.* JE SUIS QUI SUIS, et contiens en mon Estre
Tout ce qui est, qui Feut et qui Sera:
Ce qui n'est point j'appelle; et le fais naistre:
Cuyder par moy bien tost trespassera.
Le mouvement des Cieux ne cessera
De m'obeïr et le Soleil de luire;
Ma volonté nully ne passera;
C'est moy qui fais toute chose produire.
Si je fais tout, qu'est ce que je n'ay fait?
Et faisant ce qu'on doit esmerveiller,
Qui est le sage et docteur sy parfait,
Que j'aye prins pour mieux me conseiller?
Quel vigilant me pourroit resveiller?
Qui peult tenir l'eau de la mer profonde
Dedens sa main, ny par long travailler
Avec trois doigts, tout le sablon du monde?
Qui a creé dans la mer la Baleine,
Et les poissons vivans au fonds de l'eau?
Qui a creé l'Elephant en la plaine,
Et qui a mis au Cërf et au Taureau
Cornes au front? Qui defend le roseau
De l'aspre vent, qui les Cedres ruine?
Qui fait le beau laid estre; et le laid, beau;
Le jour serain, et l'espesse bruine?

---

v. 18 éd. Frank: fond

C'est moy tout seul, sans nul y appeller.
Parquoy chacun doit avoir congnoissance
Que je peux tout. Le muet fais parler,
Le sourd ouyr, en mon obeïssance
Je tiens la mort, et luy donne puissance,
Comme je veux; et fais ce qui me plaist,
De chacun veux avoir recongnoissance
D'estre son Dieu, celuy tout seul qui EST.
En mes esluz je tue et mortifie,
Adam vivant, et le metz tout à rien;
Je resuscite, et du tout vivifie
Ce Rien, lequel je remplis de tout bien.
Qui a esté envers moy le moyen
De ces beaux faitz? Nul que ma Sapience,
Mon verbe et Filz qui n'ha rien que du mien;
Dont mon Amour declare la science.
Ce Filz aymé, par lequel tout je fais,
Je ne veux plus qu'il soit tant incongnu;
Ce qu'ay promis long temps a maintesfois
A mes Esluz, je veux qu'il soit tenu:
Les Pasteurs l'ont comme Dieu recongnu.
Si au bas Peuple ay fait ce bien apprendre,
Aux sages Roys du Messias venu
Je veux aussi faire nouvelle entendre.
Pour les tirer à ce divin sçavoir,
Allez à l'un bien tost, Philosophie:
En luy faisant tant d'Escritures voir,
Que pour sçavoir, de soy il se deffie;
Et qu'il congnoisse un Dieu, où il se fie;
Faites luy voir des Prophetes le livre,
Qui de mes faitz sy bien le certifie,
Qu'il soit d'erreur pour tout jamais delivre.

---

v. 25. 33: 1547 et Frank ne marquent pas le début de la strophe. — 35: 1547 *point après* vivifie

PHILOSOPHIE. Seigneur, je suis ce qu'il te plaist que soye,
Pour obeïr à ton commandement.
Car il n'y a regner, plaisir, ne joye,
Qu'à te servir par amour promptement.
Puis qu'il te plaist courray legerement;
Par tous moyens tirant ta creature
A desirer de voir entierement
Livre apres livre, et puis ton Escriture.

DIEU. Partez aussi, vous Tribulation;
Allez à l'autre; et tant le martyrez
Par maladie et par tentation
Dehors, dedens, qu'à moy vous l'attirez.
Amys, plaisirs, tous de luy retirez;
Faites luy voir qu'il ne peult que pecher:
Car congnoissant ses maux tant empirez,
A moy viendra, qui l'en puys depescher.

TRIBULATION. Je suis de toy le double commissaire;
Les Reprouvez par moy sont endurcis,
Mais les Esluz me trouvent necessaire;
Et de mes coups te rendent grands mercis.
Par maladie en rends les uns transis;
Aux autres fais perdre plaisirs, honneur;
Autres je rends par peché sy noircis,
Qu'ilz n'ont espoir fors qu'en toy seul, Seigneur.

DIEU. A l'autre Roy, Dame Inspiration,
Allez soudain et le frappez au cœur;
Declarez luy ma grand dilection,
Que pere suis et du monde facteur;
En l'asseurant du promis Redempteur;
Lequel viendra de nation Juifve,
Qui de la Mort sera triomphateur,
Tant que par Foy dedens son cœur je vive.

INSPIRATION. Le commander est desja fait en toy,
Ne reste plus qu'à le mettre dehors.
Au fonds du cœur m'en vois du sage Roy,
Luy annoncer tous ces divins records.
Tous les espritz par peché presque morts
Je resuscite; et les plus ignorans
Je fais sçavans; et les foibles rends forts;
Mes escholiers ne sont jamais errans.

DIEU. Or levez vous, Parfaite Intelligence;
De mes secrets cachez aux Escritures,
Allez là bas, et faites diligence
D'en faire à tous salutaires lectures:
Là dedens sont des ames les pastures.
Mais monstrez leur que mon divin Escrit
N'ha autre fin en toutes ses figures.
Que mon seul Filz tresamé Jesus Christ.

INTELLIGENCE DIVINE.
Par toy, Seigneur, je vois les yeux ouvrir
Des aveugles soubs la Loy ancienne,
Et les secrets aux Gentilz descouvrir
Idolatrans soubs ceste Loy Payenne;
Doctrine auront par moy quotidienne,
Qui est de l'Ame et la vie et le pain,
Dont laisseront la basse et terrienne,
Sans en avoir desir, ne soif, ne faim.

DIEU. Allez, cerchez d'Orient les provinces,
Et secourez mes Esluz et amys;
Je ne veux pas que Sages et grands Princes
D'estre appellez à moy tous soient omis,
Ny en plaisirs et honneurs endormis;
Faites leurs cœurs d'amour tant eschauffer,
Que moy tout seul au mylieu je sois mys;

Et que chacun m'y voye triompher.
  Anges, chantez, et faites retentir
Tous les haultz cieux par voix harmonieuses:
Faites voz chants et ouyr et sentir
A tous espritz et ames amoureuses.
Louez sans fin mes œuvres glorieuses,
Et annoncez aux filles de Zion
Que de mon Christ, duquel sont désireuses,
Auront bien tost seure fruition.

LE I. ANGE. Jamais ne soit, Seigneur, ta voix tarie
Pour te louer, ny nulle bouche clouse
A declarer que la vierge Marie
Toute parfaite as prise pour espouse,
Dens laquelle as fait incredible chose:
Divinité, humanité a prinse;
La vierge enclost cil qui la tient enclose,
Dont par Foy seule est la doctrine apprinse.

LE II. ANGE. Si toy en nous n'estois nostre povoir,
Nous defaudrions à chanter hault ta gloire;
Mais puis qu'en toy tousjours nous povons voir,
Et qu'en nous est ton œuvre tresnotoire,
Nous chanterons la salutaire histoire
De ton Enfant, auquel tu t'es compleu;
Heureux sera qui la pourra bien croire,
Et malheureux à qui l'enfant n'a pleu.

LE III. ANGE. Le plus petit chantera le plus hault,
Car du profond de toute humilité
Exaltera ceste divinité,
Qui pour Adam a fait sy heureux sault.

---

v. 139: 1547 voir; Et qu'en.

DIEU. Anges, porter une estoille il vous fault.
Pour aux trois Roys monstrer l'heureuse voye.

LE III. ANGE. A t'obeïr, ne feray nul default;
Porter leur vois l'estoille à bien grand joye.

LES ANGES *chantans, sur le chant des Bouffons.*
Chantons tous ensemble
Puis que l'Eternel
Dieu et homme assemble:
O Noël, Noël.
Si le populaire
A l'enfant congnu,
Aux Roys ne fault taire
Le Christ ja venu.
Dieu tous les rassemble
En un, qui est tel
Qu'un enfant ressemble,
O Emmanuel!

PHILOSOPHIE. Pour parvenir à sçavoir honorable
Me fault aymer (qui suis vertu louable)
Philosophie, amour de sapience.
O sage Roy, si tu m'as agreable
Je te rendray de sçavoir desirable,
Jusques à ce que de vraye science
Aye gousté par longue patience;
Apres avoir cerché maint beau volume,
Là trouveras repos de conscience,
Qui le doux feu d'Amour Divine allume.

BALTHASAR. J'ay fait grand cas des biens de ceste terre,
J'ay desiré honneur et gloire acquerre,
Et de me voir seigneur grand et puissant;

Pour acquerir des biens, j'ay fait la guerre;
Làs; je voy bien que trop folement je erre;
Car tous ces biens n'est rien que vent passant.
Philosophie amye, mon cœur sent
Ta bonne odeur, et te prend pour s'amye;
A t'obeïr pour jamais se consent;
Ne sois donc pas de l'apprendre endormye.

PHILOSOPHIE. Or tiens et voy le thresor que je porte,
Livres icy pour voir, de toute sorte:
Mais ma fin n'est qu'à te faire congnoistre
Tel que tu es. Ceste doctrine est forte;
Mais à la fin l'Esprit tant reconforte,
Qu'elle te fait tousjours en vertu croistre.
Sçavoir pourras de toutes choses l'estre
Et la vertu, l'essence, et la nature.
Les grands secrets te feray apparoistre,
Voire et toucher au doigt sans couverture.
De Philosophie sage
Le sens et le langage,
Tu pourras icy voir.
Par demonstration
Toute probation
Je te feray avoir.
Mange moy chacun livre,
Car il te convient vivre:
Sur tous arreste toy
A cercher un facteur
Du monde createur,
Qui est Seigneur et Roy.

---

v. 201 et suiv. Le début des strophes n'est pas marqué dans les éd. 1547 et Frank. — v. 203 éd. Frank sur tout

Tous livres t'abandonne,
Et le desir te donne
De les vouloir apprendre.
Mais de ceux de Moïse,
Il faut que je t'advise
Que Foy les fait entendre.

Des Prophetes couvertz
Voici livres ouvertz;
Mais leur sens est caché:
Et l'orgueilleux vanteur,
Plein de l'Esprit menteur,
S'en trouve bien fasché.

Nul que l'humble et petit
N'y peult prendre appetit;
Cestuy là seul l'entend.
Si en humilité
Lis ceste verité,
Tu demeurras content.

BALTHASAR. Apres avoir tourné
Et longtemps sejourné
Maint volume et maint rolle,
Il fault que je m'arreste,
Et que mon cœur j'appreste
A la sainte Parole.

Par cest esprit je voy
Ce que fermement croy,
Qu'il est un Createur;
Qui nous promet son Filz
A un terme prefix,
Pour nostre Redempteur.

Mais je n'entens pas bien
Quel il est, ne combien
Il le nous fault attendre.
Helàs, Philosophie,

En laquelle me fie
Veuillez le moy apprendre.

PHILOSOPHIE. Pour en avoir congnoissance parfaite
Trouver te fault Divine Intelligence.
Mener t'y veux. Vien donc en diligence,
Et tu auras le bien que tu souhaite.

BALTHASAR. Madame, allons; car le temps je regrette
Que retardons à tel bien recevoir,
En esperant que la manne secrete
De l'Escriture à cler me ferez voir.

TRIBULATION. O Roy vivant en plaisir et santé,
Qui as d'honneurs et d'amys grand planté,
Et si te tiens juste selon la Loy,
Par moy sera bien tost ton cœur tenté;
Car par dehors et dedens tourmenté
Te sentiras; mais n'en prens nul esmoy.
Si accorder te peux avecques moy,
Souffrant en paix mon execution,
Tu congnoistras que des tiens et de toy
Le prouffit vient de Tribulation.

MELCHIOR. Tes motz sont durs, ta parole est rebelle,
L'œil de l'esprit (pourtant) te treuve belle;
Mais ceste Chair qui est sy molle et tendre,
Te treuve laide, et fascheuse et rebelle.
Si vóy je bien que ta puissance est telle,
Que, vueille ou non, à toy me faudra rendre;
Fuyr ne peux, car par tout me peux prendre.
Et moy qui sçay dont te vient tel povoir,

Patiemment tes coups je veux attendre,
Sans resister à ton divin vouloir.

TRIBULATION. Reçoy ce coup, que dens ton cœur soit mis;
C'est, que Dieu prend tes plus prochains amys.
Et où ton cœur faisoit ferme sejour;
Eslever veult tes mortelz ennemys,
Ausquelz il veult que du tout sois soubmis:
Car quitter fault la hayne, aussi l'amour.
Ce second coup te fera nuict et jour
Plaindre et douloir dedens un triste lict;
Si souffrir veux patiemment ce tour,
Ta grand douleur tournera en delict.
Le tiers coup je te baille
Pour mortelle bataille;
C'est, que de tel peché
Est ton ame souillee,
Contrefaite et brouillee,
Et ton corps sy taché,
Qu'il n'est pas en ta force
De rompre ceste escorce,
Ne de t'en retirer.
Quelque chose que face,
Ne peux acquerir grace;
Tu as beau soupirer.
Mais si tu te deffie
De toy, et te confie
Au Toutpuissant et bon,
Par sa misericorde
De sa tresdouce corde
Il te fera le don.

---

v. 287 et suiv. le début des strophes n'est pas marqué dans les éd. 1547 et Frank. — v. 298 éd. 1547 *point après* corde.

Par laquelle, de pleur,
D'angoisse et de douleur
Te tirera en joye.
Recongnois ton default,
Espere au Dieu treshault,
Verité, vie et voye.
Tes grans amys sont mortz,
Tes ennemys sont fortz,
Tu es prest de mourir;
Tes pechés sont sans nombre,
Cercher il te fault l'ombre
Qui te peust secourir.

MELCHIOR. O douleur trop amere!
J'ay perdu pere et mere,
Mes amys et parens;
Mes ennemys en chaire
D'honneur voy, en grand chere,
Comme plus apparens.
Au lict suis attaché,
Tant malade et fasché
Que je ne sçay que face.
Au corps j'ay maladie,
Au cœur melancholie,
On le lit à ma face.
Mais voici bien le pis,
En moy je sents tappiz
Tous les pechés du monde;
Faute d'humilité,
Par infidelité,
Mon ame rend immunde.
O Tribulation,
Si ton affection
Je porte doucement,
Monstre moy sans faillir
Comment je doy saillir,
Par qui, quoy, ne comment.

TRIBULATION. Allons à une Dame antique,
C'est Intelligence Diviné;
Tristesse et mal par elle fine:
Car de guarir ha la pratique.

MELCHIOR. Allons tost, sans nulle replique,
Ailleurs je n'ay plus d'esperance:
Par son sçavoir sy autentique
J'espere d'avoir delivrance.

INSPIRATION. Dieu, pour monstrer sa grace purement,
M'envoye à toy, pour declarer comment
Il est ton Dieu, ton Createur et Pere.
Et qui plus est, il veut que vivement
Face en ton cœur un divin mouvement;
Te rendant seur que celuy qui impere
Sur tous les Cieux, par moy en toy opere,
Voire et revele à ton esprit, l'Esprit,
Le vray tesmoing de la vie prospere,
De sy long temps promis au saint Escrit.

GASPARD. Qui suís je, moy? ne que peult estre l'homme
Venu d'Adam, qui mal mangea la pomme,
A qui tu viens, Dame Inspiration?
Tu me fais voir de mes pechés la somme,
Mortz et couverts par Amour, qui m'assomme
Et met à rien, par sa dilection.
Je sents le fruit de mon Election,
Je me confie en sa bonne promesse,
Je sents desja du Christ fruition;
Mais dy moi, quand sera ce? et, comment est ce?

v. 349 début d'une strophe dans l'éd. 1547.

INSPIRATION. Chasse de toy par Amour toute crainte,
Crois fermement que ce n'est nulle feinte
Ce qu'en ton cœur j'escritz, j'engrave, inspire.
Ce que je diz en l'Escriture sainte
Tu trouveras; où est bien au vif painte
La Verité, que sçavoir tu desire.
Tous les sermons que l'homme te peult dire,
Toute Escriture, ou miracle, ou presage
Ne sont sinon du bien où je l'attire
Tresseurs moyens, pour porter tesmoingnage.
Mais c'est bien grand plaisir
Que de voir à loysir
Livres de toutes sortes,
Qui parlent du grand Dieu;
Declarant en tout lieu
L'œuvre de ses mains fortes.
Lon se doit resjouyr
De gens sçavans ouyr
Parlans des sainctz Escritz.
Lon peult voir les miracles
Qui rompent les obstacles
Des infirmes espritz.
Mais si dedens le cœur
La divine liqueur
De ceste Vérité
Ne prend ferme racine,
Tout l'exterieur signe
N'y vault, sans Charité.
Si ferme Foy tu as
Du promis Messias
Au fondz du cœur plantee,

v. 379 et suiv. 1547 et l'éd. Frank ne marquent pas le début des strophes.

Charité de sa flamme
Rendra toute ton ame
En bruslant contentee.
  Par tout plaisir prendras
L'Escriture entendras,
Dont la fin est Amour.
Chacun sera tesmoing
Dont tu n'auras besoing
Que pour passer le jour.

GASPAR. Je croy ce que ne voy,
Je sents ce que je croy,
Et pour tresseur le tiens:
Mais plus j'ay de sçavoir,
Plus me croist le vouloir
D'ouyr les propos tiens.
  De sçavoir j'ay envie,
Plus que n'euz en ma vie,
Que c'est qui est promis
Aux Peres anciens;
Parquoy hors des liens
Esperent estre mys.
  Quel est celuy qui vient,
Quel bien il en advient
Et en quel temps viendra;
Que l'Escriture en dit,
Quel sera son Credit,
Et quel throne il tiendra;
  Je ne me veux fascher
D'un si grand bien cercher.
Car c'est tout mon soulas.
Pour le trouver, la peine
M'est joye souveraine,
Jamais n'en seray las.

INSPIRATION. Pour sçavoir tout au long par le menu,

Intelligence il te convient cercher;
Qui nul secret ne te voudra cacher,
Dont tu seras à elle fort tenu.

GASPARD. Que le partir ne soit plus retenu,
Allons bien tost voir ceste noble Dame.
Nous tardons trop, le desir de mon ame
Dit que seray trop tard au lieu venu.

BALTHASAR. *Ilz s'en vont tous, et voyent L'estoille.*
O ma dame Philosophie,
Dy moy que c'est par ton advis,
Que ceste Estoille signifie;
Car oncques telle je n'en viz.

PHILOSOPHIE. Je n'en peux faire le deviz;
Mais aussi tost que tu viendras
D'Intelligence viz à viz,
Tout le secret tu entendras.
Elle n'est assise
Ne au cercle mise
D'Estoille ou Planette.
Plus fort vous esclere
Et sy est plus clere,
Plus belle et plus nette.
Qu'elle est fantastique,
Elle est erratique
Sans retrograder.
Elle se tient basse,
Dont mon sçavoir passe
A la regarder.

---

v. 449 suiv. 1547 et l'éd Frank ne marquent pas le début des strophes.

BALTHASAR. Plus je la regarde,
Et plus il me tarde
De sçavoir que c'est:
Elle est sy tresbelle,
Qu'elle doit nouvelle
Apporter qui plaist.

MELCHIOR. Tribulation, qu'est ce là?
Une estoille voy merveilleuse.
Onques le ciel ne revela
Chose qui semblast plus heureuse.

TRIBULATION. Ceste estoille est fort lumineuse,
Qui tous noz cœurs fait resjouyr:
Par Intelligence l'heureuse
Tu en pourras nouvelle ouyr.
Le cœur doloreux
Elle fait joyeux,
Qui bien la regarde,
En elle ha liesse
Et toute tristesse
Elle oste ou retarde.
Devant nous se met
Et au cœur promet,
Qu'il recevra joye.
A mon jugement
C'est enseignement
De seure montjoye.

MELCHIOR. Mon cœur triste et las
En reçoit soulas,
Et ne sçay pourquoy;
Fors qu'une esperance
Pleine d'asseurance
Il reçoit en soy.
Cerchons la pucelle
Dont le sens precelle

Tout entendement.
Le vray j'en sçauray,
Dont rapporteray
Grand contentement.

GASPARD. O dame, quelle belle chose
De ceste estoille que je voy,
Que la raison m'en soit desclose
Par vous, à laquelle je croy.

INSPIRATION. Amy, il fault vivre de Foy,
Et croire que soubz ce beau signe
Est cachee de nostre grand Roy
Nouvelle tresplaisante et digne.
Ho, quelle rencontre!
Voy! comme elle monstre
Nostre chemin droit.
Suyvir la te fault,
Et du don d'enhault
Monstrera l'endroit.
Sans parler, sa mine
Nous monstre par signe
Quelque bien venu.
Car, amy, entens
Que voicy le temps
Long temps attendu.

GASPARD. Cœur, entendement,
De contentement
Sont combles et pleins;
Dont travail ne peine
Courant mont et plaine,
Maintenant ne plaings.
Je tiens pour tout voir
Que par elle veoir
Pourray un tel bien,

Qu'après l'avoir veu,
Congneu, et receu,
Ne me faudra rien.

BALTHASAR. Qui est cette troupe de gents,
Que je voy nostre chemin prendre?
A cheminer sont diligens,
J'en voudrois bien la cause entendre.

MELCHIOR. Ces gents se venans à nous rendre,
Nous aurons nœuve compagnie:
Mais je ne puis pas bien comprendre
De quel lieu vient sy grand' mesgnie.

GASPARD. Ceste compagnie de loing
J'approcheray tresvolontiers;
De m'enquerir d'eux j'auray soing:
Et peult estre seray leur tiers.

BALTHASAR. Dieu Toutpuissant, qui par tous sentiers
Conduit oyseaux, hommes et bestes,
Vous doingt tous voz desirs entiers:
Seigneurs, dites moy qui vous estes.
Voz façons trouve tant honnestes;
Et au chemin que vous tenez
Croy que pareilles sont noz questes,
Je vous pry' que le m'apprenez.

GASPARD. Quant est de moy, je suis induit
D'aller voir une dame sage,
Où ceste estoille me conduit,
Que je tiens pour heureux presage.

---

v. 537 *trop long d'une syllabe.*

MELCHIOR. Je fais aussi pareil voyage,
Où Tribulation me meine,
Qui a vaincu de mon courage
L'orgueil, par tourment et par peine.

BALTHASAR. Amour de sçavoir m'a contraint
De laisser païs et maison,
Pour cercher de Dieu juste et saint,
Ce que passe nostre Raison.

GASPARD. Le traict ardent plus qu'un tison
D'Inspiration m'a merché;
Dont par moy en toute saison,
Ce que je croy sera cerché.

BALTHASAR. Or allons donc.

MELCHIOR. Allons.

GASPAR. Allons.

BALTHASAR. Heureux serons d'aller ensemble;
Et de ceste estoille parlons
En allant voir que nous en semble.

MELCHIOR. Celuy qui tous en un rassemble
Nous vueille mener à bon port

GASPAR. Noz cœurs qui l'ûn l'autre ressemble
Nous unit par divin accord.

INTELLIGENCE DIVINE.
Le fondement de tout mal et tout vice
L'occasion d'obstinée malice,
Vient seulement de l'obscure Ignorance.
L'homme ignorant son devoir et service
Et dont luy vient la grace et la justice
Ne sçait que c'est de foy ne d'esperance.
L'exterieur ayant belle apparence,

Le rend aveugle, et de bon sens privé;
Mais faire peux du vray la demonstrance;
Qui vient à moy il est bien arrivé.

PHILOSOPHIE. Voilà la Dame, ô Roy, que t'ay promise;
Oy, croy, retiens son parler veritable.

TRIBULATION. Intelligence en ceste chaire assise
Voy, et en prens doctrine proufitable.

INSPIRATION. Je t'ay mené en ce lieu delectable,
Regarde bien d'y faire ton proufit.

PHILOSOPHIE. Or à Dieu donc.

BALTHASAR. O dame charitable,
Me lairras tu?

PHILOSOPHIE. C'est assez: il suffit.

TRIBULATION. A dieu, amy; tu es en bonne eschole.

MELCHIOR. Helàs! pourquoi parts de moy sy soudain?

TRIBULATION. J'ay mis à fin commission et rolle,
Retourner fault au seul bien souverain.

INSPIRATION. A Dieu celuy qui de ma douce main
A eu le coup, qui le conduit icy.

GASPARD. Obeïr fault à ton vouloir certain:
A Dieu te dy, avec un grand mercy.

BALTHASAR. Dame d'honneur, de tout sçavoir le chef,
Qui de David est la certaine clef,
A toy venons en toute humilité.
Si à l'obstiné ignorant son meschef,
Te ferme et clos; et le ciel derechef
Ly est fermé, c'est pure verité:
Celuy aussi duquel la charité
Ouvre le cœur, le ciel luy est ouvert:
Ta doctrine est pleine de purité,
Que le captif deslie à descouvert.

MELCHIOR. Philosophie et Tribulation,
Pareillement douce Inspiration,
Nous ont contraint de venir droit à vous:
L'une enseignant par démonstration;
L'autre par coups de grande affection:
L'autre frappant le cœur d'un trait bien doux;
En nous disant, hastez vous, courez tous
Vers cette dame Intelligence sage.
Ce qu'avons fait; vous priant à genoux
Du vray sçavoir remplir nostre courage.

GASPARD. Sçavoir voulons et chacun le desire,
Que ceste estoille ainsi clere veult dire,
Que jusqu'à toy nous a sy bien conduitz:
Si c'est le temps que le Souverain Sire
Par ses Esluz a fait prescher, escrire,
Qu'à luy seront tous les peuples reduitz;
Laissant les Dieux par lesquelz sont seduitz,
Pour adorer celuy qui doit venir;
Si à ce bien par toy sommes induitz,
Cest heur de toy confesserons tenir.

---

v. 598 *Faut-il supprimer* Si?

INTELLIGENCE. Plus grand plaisir n'aurez, o Roys, d'entendre
Les faitz de Dieu, que nous devons apprendre,
Parquoy soyez ici les bien venuz.
Premierement ce Livre vous fault prendre,
Où tous humains verrez venir de cendre
Et retourner en cendre estre tenuz.
D'entrer au ciel ont esté retenuz
Par le peché de sot et vain Cuyder;
Dont sont tous maux aux hommes advenuz
Et en convint l'Ange du ciel vuyder.

Or regarde à ton ayse
Ce livre de Genese,
Tu verras comme Adam
Sot Cuyder esblouyt,
Dont peu se resjouyt;
Car il saillit d'Eden.

Mais en telle destresse,
Luy feut faite promesse
Par divine sentence,
Que la Serpent tortue,
La teste aurait rompue
Un jour par sa Semence.

Ceste promesse vive
Feut reiterative
Au temps du bon Noé,
Par l'arche du deluge
Figurant le refuge
Dont il feut advoué.

Dieu, qui l'arc au ciel mit,
Luy monstra et luy dit:
Cest arc te soit pour signe,
Que quand tu le verras
Tresasseuré seras
De paix douce et benigne.

Puis au pere de Foy
Dieu dit, Abraham, voy
Et nombre les estoilles,
Si tu peux, du ciel hault,
Et croy sans nul default
Qu'en plus grand nombre qu'elles
Je multiplieray
Ta semence, et pliray
Devant un de la race
Tout genoil; car par luy,
Qui leur sera appuy,
Recouvreront ma grace.
Abraham sans sejour
A creu, et veu ce jour;
Et luy feut reputé
Du Seigneur à Justice;
Car où est Foy, nul vice
Jamais n'est imputé.
En ce livre des Roys
Lon peult voir les desroys
Où est tombé David.
Peché qui pique et mord,
Ne l'a pu mettre à mort;
De Foy le Juste vit:
Dieu purgeant son peché,
N'a esté empesché
De tenir sa parole;
Luy donnant sans merite
Sa grace non petite,
Qui tout pecheur console.
Dieu luy promit de mettre
Tenant en main le sceptre
Sur son siege Royal
Du fruit du ventre sien;
Monstrant qu'il aymoit bien
Son serviteur loyal.

Voicy un autre livre;
Où Moïse, au delivre
Montra bien clerement,
Qu'il viendroit un Prophete
D'entr'eux; duquel la feste
A tous faisoit vrayment:
Disant, Qui ne croira
En luy, il perira.
Mais ceux qui y croiront
A jamais bienheureux
Et en fin glorieux
Par ceste Foy seront.
Voici Esaïas,
Qui du grand Messias
A clerement parlé.
Crainte n'ha eu ne honte
D'en faire le beau compte;
Et nous a revelé,
Et predit qu'en ce temps,
Ainsi comme j'entens,
Le Petit nous est né;
Et que le Filz de Dieu
Vous est en ce bas lieu
Par le Pere donné.
Il dit qu'il doit s'offrir
A tous maux et souffrir
Mort estrange et cruelle.
Voz pechés ostera,
Sur soy les portera
Par façon bien nouvelle.
Desja est Hieremie,
Lequel ne se taist mye
De ce divin propos.
En desolation
Fait lamentation,
Sans prendre nul repos.

Et suyvant ses beaux ditz,
Encor y en a dix
Prophetes qui en chantent.
Voyez les tous du long,
Branche, racine, et tronc,
Croyez que point ne mentent.
Un prophete meschant,
Balaam par son chant,
De l'estoille a chanté.
Daniel compte et nombre
Le temps [si] que de l'umbre
Nul ne soit enchanté.
Car un esprit bien prompt
Umbre et tenebre rompt;
Entendant ses aubades,
Qui chantent Christ venu
Au temps que contenu
Est en ses ebdomades.
Or chacun soit certain,
Que le grand Dieu hautain
A fait cest Enfant naistre
De son peuple Juïf,
Peculier et naïf;
Duquel est Roy et maistre.
C'est vostre vray Sauveur,
Par sa grace et faveur
En Dieu serez uniz.
Ne vous fiez en vous,
Car voz merites tous
Ne sont que draps honnyz.
N'esperez sauvement
Sinon tant seulement
En son Election.

---

v. 741 1547 Le temps que de l'umbre (Frank: si que)

Grace vous a esluz,
Qui fera le surplus
Par sa dilection.

BALTHASAR. Touché avons le poinct;
Douter il ne fault point
De ceste verité.
Helàs, moy miserable,
Ce sçavoir proufitable
Pas n'avois merité.

MELCHIOR. Je sents mes yeux ouverts,
Et tous mes maux couverts
Par toy, Intelligence.
Du mal que j'ay souffert,
Puisque Christ m'est offert,
Je sents toute allegeance.

GASPARD. De joye mon cœur fond:
Car ce qu'au plus profond
Foy avoit mys du Christ,
Je voy par l'Escriture
La Verité sy pure,
Que j'en gouste l'esprit.

INTELLIGENCE. Sages et Roys, j'ay aussi advisé,
Que vous devez à l'Enfant presenter
Thresors et dons, non pour le contenter;
Mais ainsi est de vous prophetisé.

BALTHASAR. O Dame, ainsi que l'avez devisé,
Je choisiray dedens tout mon thresor
Le plus parfait, le plus fin et pur or,
De tout metal imparfait divisé.

MELCHIOR. En mon païs croist en grand abandon
Trescher encens, dont sort suave odeur:
Par Charité qui me brusle d'ardeur,
Du plus exquis je luy en feray don.

GASPARD. J'ay en ma terre aussi la myrrhe esleuë,
Qui est contraire à la corruption:
J'en porteray pour en dilection
Faire present à l'Enfant de valuë.

INTELLIGENCE. Alles, Seigneurs, voir ce que vous croyez;
Suyvez l'estoille, et ne luy faillez pas:
Car au droit lieu vous meinera le pas;
Mais gardez bien que trompez ne soyez.

BALTHASAR. O dame, à Dieu; par qui les fourvoyez
Sont ramenez au droit port de salut.

MELCHIOR. Tant le desir de te voir nous valut!

GASPAR. A Dieu, par qui nous sommes convoyez.

BALTHASAR. Amys, il faut faire honorables offres
A cest Enfant; emplissez bien mes coffres
De trespur or, plus cler que le soleil.

LE PREMIER SERVITEUR.
Vous en avez, Seigneur, de sy exquis,
Que d'en cercher ailleurs il n'est requis:
En autre lieu n'en a point de pareil.

MELCHIOR. Enfans, il fault porter du cler encens,
Car adorer le Christ je me consens;
Voire et mes biens tous luy abandonner.

LE II. SERVITEUR. Vous en avez tresbonne quantité,
Et sy parfait, quant à la qualité,
Qu'un beau present vous luy pourrez donner.

GASPARD. Ay je beaucoup de myrrhe nette et pure,
Pour à ce Christ exempt de toute ordure,
Faire present qui luy soit agreable ?

LE III. SERVITEUR. Vous en aurez, Seigneur, de la meilleure
Qu'oncques porta l'arbre qui tousjours pleure,
Vostre present sera bien honorable.

HERODES. C'est grand gloire de commander,
Et demander
Son vouloir, pour estre obey.
Ma gloire on ne peult amender,
Ne demander
Mieux : car chacun me dit : Ouy.
Je suis Roy, qui en tous meffaitz
Vis en paix
En ce païs, dont suis Tetrarque.
Je fais par meffaitz porter faix ;
Obey suis comme un Monarque.
A tous les bons je fais la guerre ;
Pour la terre
Tenir soubs mon autorité.
Mes paroles semblent tonnerre ;
En ma terre

Après le v. 836 *il manque un vers de 3 syll. rimant en* -aix *ou plutôt* porter faix *est le petit vers de 3 syll. et* Je fais par meffaitz *un vers de 8 syll. fautif.*

Tiens chacun par crudelité.
Envie n'ay sur autre lieu,
Fors sur Dieu;
Car plus grand que luy voudrois estre.
Dens le cœur me brusle le feu
Peu à peu
D'ambition, pour estre maistre.

LE SERVITEUR D'HERODES.
Sire, on dit un bruit par la ville,
Que trois Roys en bien grand arroy,
Demandent où est né le Roy;
J'en ay veu troubler bien dix mille.

HERODES. Un autre Roy! Tu es habile.
Faites venir ces enquesteurs,
Qui de telz propos sont porteurs;
Leur parole est trop basse et vile.

LE SERVITEUR D'HERODES *parlant aux trois Roys.*
Seigneurs bien soyez arrivez;
De venir vous fault apprester
Au Roy, qui vous veult bien traiter.
Ainsi que ses amys privez.

BALTHASAR. Celuy duquel sont derivez
Tous les biens ainsi que je croy,
Donne salut au noble Roy,
Par qui, en luy, longtemps vivez.

HERODES. Que cerchez vous, ne qui vous meine
Par mont et plaine?

---

v. 863 éd. 1547 *point après* croy

Ne que querez en ce pais?
Vostre labeur et vostre peine
Est bien fort vaine,
Et nous rendez tous esbahis.

MELCHIOR. Làs, nous cerchons un Filz, qui nous est né
Roy, qui sur tous à la fin regnera,
Duquel le regne à jamais durera;
Roy des Juifz, Dieu le nous a donné.
Nous desirons que le lieu ordonné
Pour son sejour, par toy puissons entendre;
Car le chemin nous ne povons comprendre,
Dont un chacun de nous est estonné.

GASPARD. En Orient son estoille avons veuë,
Qui nous a fait venir soudainement:
Entrans icy, nous ne sçavons comment,
Ne pourquoy c'est, que nous l'avons perdue.

HERODES. Or attendez ici, et je m'en vois
A mes Docteurs compter ceste merveille:
Le cas vault bien qu'à eux je m'en conseille.
Je parleray à vous une autre fois.

HERODES AUX DOCTEURS.
De rage et despit je noircis,
Je transis
D'ouyr de ces folz la folie,
Un autre Roy que moy? mais six!
Dont assis
Me suis par grand melancholie.
Vous avez veu les livres tous
Entre vous:
Disent ilz qu'un Roy doit venir?
S'il vient je le mettray dessoubs
A beaux coups
Si une fois le puis tenir.

LE PREMIER DOCTEUR.
Sire, quant est de moy, j'ai veu
Que Dieu un Christ, un Roy, un oingt
Donnera. Et voicy le poinct
Du temps qu'il est né et conceu.
Daniel, qui l'avait preveu,
En a dit nouvelles certaines:
Et qui bien nombre ses sepmaines,
Le congnoit, sans estre deceu.

HERODES. Mais où doit prendre naissance
Ce malheureux monstre et chimere
Pour qui je sents douleur amere?
J'en veux avoir la congnoissance.

LE II. DOCTEUR. Ta majesté et ta puissance
N'en prenne peine ne courroux;
Bethleem avons leu tretous
Estre le lieu de son enfance.

LE PREMIER DOCTEUR. Esaïas bien clerement
En fait grande exclamation
Et telle declaration
Que nous le croyons fermement.
Tout ainsi que l'a recité
Par la naissance du Seigneur
Grande veult et pleine d'honneur
La povre et petite cité.

HERODES. Ce qui m'est par vous recité
Me touche au cœur. Mais quel remede?

---

v. 908 *corr.* sa naissance? v. 925 1547 et *Frank font de ce vers deux vers de 4 syllables. Entre les v. 919 et 920 une strophe semble omise rimant en a* (*-ment*) *cca.*

Par vous j'espere d'avoir aide
En ceste grand' necessité.

LE II. DOCTEUR. O Roy d'indicible valeur,
Si ce Christ tu laisses regner,
Il te pourroit bien estrener
D'une intolerable douleur.
Un Prince magnanime en cœur
Ne doit souffrir dessus sa teste
Monster le Christ: il seroit beste
S'il n'en estoit bien tost vainqueur.

HERODES. Je sents douleurs de toutes parts.
Un enfant m'oster mon royaume!
Je ne dois pas porter heaume
S'il n'est mis en cent mille parts.

LE PREMIER DOCTEUR.
User vous fault de voz fins arts
Durant qu'il est en son enfance . . .

LE II. DOCTEUR. Le Peuple seroit malheureux
S'il estoit hors de vostre charge;
Parquoy il fault que lon submerge
L'enfant, tant pour vous que pour eux.
Vous leur estes si gratieux,
Tant craint, aymé, tant estimée
Que l'enfant seroit abysmé,
Qui sçauroit ce cas merveilleux.

LE PREMIER DOCTEUR.
Un Roy craint et aymé de tous,

Entre les vers 941 *et et* 942 *deux vers* (*rimes* -ance, -arts) *manquent*.

Ainsi qu'est vostre majesté,
Doit sans cesser, hyver, esté,
De son royaume estre jaloux.
Parquoy vous fault avecques nous
Penser à ce cas secourir.
L'enfant il fault faire mourir,
Ou jamais vous n'aurez repous.

HERODES. Si l'enfant ne meurt, je mourray:
Par quoy luy fault faire la guerre,
Pour l'extirper hors de ma terre;
Et lors en paix je demourray.

LE II. DOCTEUR. Sans fin ton nom je beniray,
Voyant ton zele sy fervent.
Qu'est ce d'un enfant? moins que vent.
En le quittant, te serviray.

LE PREMIER DOCTEUR.
Sire, sans cousteau ne oustil,
De ce cas viendrons bien à fin:
Il fault un peu faire le fin,
Et user d'un moyen subtil.
Il fault par un propos gentil
D'un visage riant parler;
Leur disant, vous povez aller
En Bethleem, car là est il.
Feindre fault d'en estre bien ayse,
Et les prier de repasser
Par vous; et les fault embrasser.
Monstrant que la chose vous plaise.

LE II. DOCTEUR. Voilà tresbonne invention.
Mais feingnez aussi de vouloir

---

961 éd. 1547 demourray *(accent circonflexe entre les deux r).*

Comme eux au Christ faire devoir,
Vous sçaurez leur intention.

LE PREMIER DOCTEUR.
J'ay desja grand devotion
De sçavoir le lieu où il est,
Pour faire de luy, s'il vous plaist,
Bien cruelle execution.

HERODES. Fault il qu'un Royaume je perde,
Qui à garder m'a tant cousté,
Et qu'il me soit ainsi osté
Par un petit enfant de merde?
Le diable par le col m'aharde
Si par l'espee il ne trespasse,
Ou par dedens le feu ne passe,
Ou dens la mer je ne l'esserde.

LE PREMIER DOCTEUR.
Il nous fault sa mort machiner
Pource que c'est un Roy nouveau;
Quelque tourment cruel et beau
Et nouveau fault imaginer.

LE II. DOCTEUR. Si ne le povez deviner,
Nul n'en sçauroit venir à bout:
Car pour ce cas vous sçavez tout,
Apres vous, nous fault cheminer.

LE PREMIER DOCTEUR.
Aussi nous n'avons autre affaire
Que le Roy et sa royauté

---

991 éd. Frank: Si par le feu — v. 1000 et 1001 *transposés par erreur dans l'éd.* 1547 *et dans l'éd. Frank.*

Conserver, soit par cruauté,
Ou autre maniere de faire.

LE II. DOCTEUR.
Cercher ne veux qu'à luy complaire
Par tous moyens, bons ou mauvais.
S'il se courrouce, je me tais;
Car je crains trop de luy desplaire.

HERODES. Je vois parler à ces trois foulz,
Qui ont laissé sans grand besoing
Leur païs, pour venir de loing
Voir ce qui n'estoit sceu de nous.

LE PREMIER DOCTEUR.
Sire, monstrez vous un peu doux,
Ainsi les pourrez attraper.

HERODES. Taisez vous, je sçay mieux tromper
Que vous ne sçauriez faire tous.

HERODES *parlant aux trois roys.*
Seigneurs, je vous veux embrasser;
Car croyez que je suis joyeux
De povoir voir de mes deux yeux
Telz Roys que vous, par cy passer.
J'ay fait mes Docteurs amasser,
Et voir chacune prophetie
Qui ont parlé du grand Messie,
Qui tous les maux doit effacer.
Tous m'ont dit qu'il estoit venu,
Et né au lieu de Bethleem.
Messeigneurs, enquerrez vous en,
Car là doit estre pur et nu.

BALTHASAR. Chacun de nous est bien tenu
De mercier Dieu de la grace

Que tu nous fais en ceste place ;
Ton parler sera retenu.

MELCHIOR. En Bethleem irons tout droit
Voir si l'Enfant nous trouverons.

GASPARD. A toy bien tenuz nous serons
Qui nous en as monstré l'endroit.

HERODES. Messeigneurs, retourner faudroit
Par moy; afin qu'à Vostre exemple,
Luy porte present riche et ample;
Car oster ne luy veux son droit,

LES TROIS ROYS *ensemble.*
Adieu, Seigneur.

HERODES. Mais retenez
Qu'apres avoir trouvé ce Roy
De repasser icy par moy,
Vous serez les bien retournez.

BALTHASAR. Dieu, qui nous a tous trois menez,
Maintenant ne nous abandonne ;
Mais ceste estoille nous redonne,
Par qui nous sommes estrenez.

MELCHIOR. Voyez, l'estoille, voila là,
Qui de nous se voulut cacher ;
Quand elle nous vist approcher
Il semble qu'elle se cela.

GASPARD. Elle nous monstre par cela
Qu'autre chemin failloit tenir,
Non pas au mauvais Roy venir.
Ce secret là nous revela.

BALTHASAR. Lon donne à Herodes le bruyt.
En ce païs, d'estre cruel
Croyez qu'un Prince qui est tel,
N'est de l'esprit de Dieu instruit.

MELCHIOR. Lon congnoit l'arbre par le fruit.
Làs, que le peuple est malheureux
Qui vit soubs un Roy vicieux!
En fin l'un et l'autre est destruit.

BALTHASAR. L'estoille ne va plus avant.
Voicy Bethleem la cité;
Voyons où est le lieu cité
Par elle.

MELCHIOR. C'est icy devant.

GASPARD. En ce lieu ouvert à tous vents
Penseriez vous tel Roy trouver.

BALTHASAR. Nous ne povons que l'esprouver;
La preuve fait l'homme sçavant.

LE PREMIER ROY, *voyant l'Enfant de loing.*
O quelle consolation!
Quelle grande joye me tient!

MELCHIOR. Je ne sçay dont cecy me vient,
Mon cœur brusle en dilection.

GASPARD. Je voy ce qu'Inspiration
Dedans mon cœur avoit bouté;
De ce que par Foy j'ay gousté
J'ai maintenant fruition.

BALTHASAR. D'amour nous sommes tous ardens;

Baillez moy l'or que je luy porte.
Frapper nous fault à ceste porte,
Pour voir le thresor du dedens.

GASPARD. Trop sommes icy attendans
Cea ceste myrrhe esluë et fine;
En la portant fault que m'encline,
Me prosternant dessus les dentz.

MELCHIOR. Baillez moy cest encens, trespur;
De bon cœur luy presenteray,
Et à ses piedz me jetteray;
Car il est Dieu, j'en suis bien seur.

BALTHASAR. Il n'y a cœur qui soit sy dur
Qui de grande joye ne pleure.
Seigneur, ouvrez nous sans demeure
La porte de ce povre mur.

MARIE. Joseph, oyez; l'on frappe à ceste porte;
Je sents l'esprit de Dieu, qui me conforte,
Et qui me rend de grand joye remplie.
Voicy le temps qu'il faut que dehors sorte
Des saints Escritz la Verité tresforte;
Et que chacun devant cest Enfant plie
Teste et genoil; par quoy je vous supplie
Ouvrez, ouvrez aux Esluz envoyez;
La prophetie est en eux acomplie,
L'estoille icy les a tous convoyez.

BALTHASAR. O Createur, qui toymesme comprens,
Dont tout bien vient; et de nul, riens ne prens;
Qui de tes mains as fait ciel, terre, et mer;

1088 : éd. Frank Car ceste.

Dens cest Enfant auquel je te comprens,
Le poinct, le but de mon salut j'apprens;
Tant que (fors toy) rien ne puis estimer.
Tu es celuy seul que lon doit aymer,
Craindre, honorer, reverer, et servir;
D'humilité je me viens abysmer
A tes saints piedz, où me veux asservir.

MELCHIOR. O Toutpuissant, qui par ton bras tresfort
As retiré de peché et de mort,
Voire et d'enfer ta treshumble facture!
O des Esluz l'heritage et le sort
Des desolez le tresdoux resconfort,
Et des pecheurs la delivrance pure!
Par cest Enfant auquel nostre nature
Dieu daigne prendre en sy petite forme,
Servir te veux, tant que vie me dure;
En t'adorant, qui à toi me conforme.

GASPARD. O le plaisir et la suavité
Que j'ay de voir soubs ceste humanité
Dieu toutpuissant l'habit du pecheur prendre!
En abbaissant ta grand sublimité,
Tu as l'orgueil par ton humilité
Tout mis à rien. O, qui pourroit entendre
Ce que tu veux par amour entreprendre,
Lon t'aymeroit, sans plus de toy douter.
A tes saintz piedz baiser je me veux rendre,
Pour le doux fruit, que j'ay tant creu, gouster.

JOSEPH. Bien soyez vous venus, sages seigneurs,
Des autres Roys l'exemple et enseigneurs:
Du seur chemin qui au vray salut meine.

1033 éd. Frank: par ton humanité

Souffert avez grans travaux, et douleurs;
Car tel chemin ne se fait sans labeurs.
De loing venez: l'Escriture certaine
L'avoit predit, ce n'est pas chose vaine,
Que vous viendriez du costé d'Orient:
Si au venir avez eu de la peine,
Foy vous fera retourner en riant.

BALTHASAR. Ce trespetit present,
Que tu vois cy present,
De bon cœur je te donne,
C'est Or trespur: car Foy
Me dit que tu es Roy
Portant sur tous couronne.

Enfant de Dieu donné,
Du Pere couronné
Sur sa sainte montaigne;
Il t'a donné le sceptre,
Pour regner comme maistre;
A fin que ne te feingne

De son commandement
Prescher bien hautement
A son peuple çà bas.
Lequel, s'il se rebelle,
De la verge cruelle
Le chastie et le bas.

Les bons tu tireras
Et les presenteras
Au pere, qui le soing
T'a donné du troupeau
Autant vieux que nouveau,
Autant près comme loing.

1166 éd. 1547 la chastie et le

Ce petit bras d'enfance
De frapper ha puissance
Jusqu'aux fins de la terre.
Celuy qui mot ne donne
Parle hault quand il tonne,
Par esclers et tonnerre.
Enfant, seulement toy
Pour mon Seigneur et Roy
Je prens en mon courage.
De mon corps, de mes biens,
De ce que suis et tiens,
Seigneur, te fais hommage.

MELCHIOR. O Dieu, la vie et l'estre
De tous, comme au grand Prestre
Et Sacrificateur,
Qui par un sacrifice
De divine justice
Es purificateur,
L'encens dont la fumée
De Dieu est estimée,
Pour mieux te contenter,
En laquelle liqueur
Le desir de mon cœur
Je te viens presenter.
Reçoy le cher encens.
Cœur, corps, puissance et sens,
Volonté et desir,
Faites en sacrifice,
Me purgeant de tout vice,
Car là gist mon plaisir.
Si tu pries le Pere
De nous estre prospere,

1190. *dans l'éd.* 1547: *point après* purificateur

Tu le gaigneras franc.
L'homme a beau soupirer,
Car il ne peult tirer
Remission, sans sang;

L'holocauste et hostie
De toy si bien bastie
Luy est seule agreable;
Toy seul peux rapporter,
Pour nous reconforter,
Sa grace profitable.

Or prens moy en ta garde;
De ton œil me regarde,
En toy me suis fié;
Comme personne abjecte
En t'adorant me jette
En terre soubs ton pié.

GASPARD. O Dieu, en corps mortel
Je te croy estre tel,
Que par conjonction
De toy à nostre cendre,
Divins tu nous peux rendre
Par ton abjection.

La myrrhe que voicy,
Eslue, sans nul Si,
Te presente en pur don;
Confessant que ton corps
De Dieu misericors
Obtiendra le pardon

Je te puis voir en chair,
Et baiser et toucher;
Mais soubs chair delicate
Ta puissance incongnue,
Puisque l'heure est venue,
Se demonstre et dilate.

Tel que t'ay creu, te voy.
Long temps y a qu'en moy
Par Foy t'avoit planté
Dame Inspiration,
Par vive affection
Engravé et enté.
Ce qu'en mon cœur sentoye
Je le voy en grand joye,
Dont j'ay contentement:
En ta mort voy ma vie,
Dont mon ame est ravie
Par amour fortement;
Voire et par la liveur
Des playes doloreuses
Les ames langoureuses
Ont santé et faveur.
Par ta dilection
Seras oblation,
Car ainsi tu le veux:
Tu seras decraché
Et le poil arraché
De ta barbe et cheveux.
Comme cil qui se jouë,
Presenteras la jouë
Aux tyrans, te frappant.
En croix mené seras,
Là où tu briseras
La teste du serpent.
Petit corps ordonné
De Dieu, abandonné
A porter tous noz maux;
Làs, bien devons haïr
Tout peché, et fuyr,

1255 éd. Frank et saveur

Cause de tes travaux.
Bien cher te cousteray,
Dont en terre mettray,
En t'adorant, ma face.
A toy sans Si ne Mais
M'adonne; et pour jamais
Je demande ta grace.

MARIE. Le Dieu qu'avez par Foy en voz cœurs mis,
Vous a icy pour voir son Christ transmis;
En vous monstrant ce qu'avez voulu croire.
Vous qui estiez Gentilz et ennemys
Vous a esluz, et tenuz pour amys;
Dont à jamais il en sera memoire.
Princes et Roys qui verront ceste histoire,
Seront tresseurs qu'en faisant bon office,
Sans y chercher que de Dieu seul la gloire,
Auront leur part en ce grand benefice.
O Roys heureux, qui pour l'empeschement
De tous les biens de ce monde, qui ment
N'avez cessé de cercher Verité;
Honneurs et biens et plaisir largement
Avez chassez du cœur soudainement,
Pour y loyer parfaite charité:
Sachez qu'un cœur bien net par purité
Bien voit son Dieu, et en luy le possede;
Non pas qu'il ayt un tel bien merité,
Mais par l'amour qui tout amour excede.
L'Enfant par vous reçoit dons et honneurs,
Aussi par lui vous regnerez, Seigneurs;
Et obeïs, comme obey l'avez.
Roy le tenez, regnant dedens vos cœurs;
Par luy serez et regnans et vainqueurs;
Car autre Roy que luy vous ne sçavez.
En vous seront ses desirs engravez

Et ne voudrez sinon sa volonté;
Par vous seront reduitz les depravez,
Honorant ceux de bonne volonté;
  Vous le tenez pour grand Prestre admirable,
Luy presentant encens d'odeur louable;
Mais pour vos dons croyez qu'il vous rendra
Dieu (dont le nom estoit innominable)
Doux et bening, comme pere amyable,
Qui pour enfans tresaymez vous prendra;
Son oraison à l'oreille estendra
Du Dieu puissant; et son grand sacrifice
Tant luy plaira, que pour vous obtiendra
Destruction d'Enfer, de Mort, et Vice.
  En luy donnant la Myrrhe, confessez
Qu'il est mortel, et vos chefz abbaissez
A reverer Dieu en ce mortel corps:
Aussi par luy bien tost seront cessez
Tous les tourments, qui vous ont oppressez.
Car quand ce corps sera au reng de morts
Hault exalté en croix, tirera lors
A soy tous ceux qu'il a mortifiez;
Alors remply de ses divins accordz
Tous immortelz serez deifiez.

BALTHASAR. Jamais n'ouyz telle exhortation
Que j'ay ouy de toy, Dame prudente:
J'ayme et retiens ta predication,
Qui me sera en tous lieux aydante.
Pleine tu es, la chose est evidente,
Du saint Esprit, lequel parle par toy:
Ta grand vertu sur toutes eminente,
Te monstre bien Mere du treshault Roy.

1321. éd. Frank: dans ce mortel corps. 1332 corr. tous [les] lieux?

MELCHIOR. A Dieu, Peché: plus ne seras concierge
Dedens mon cœur: car j'ay du tout ouy
Ce que m'a dit la tresheureuse Vierge;
Dont pour jamais je seray resjouy.
Soudain devant son parler est finy
Tout le malheur que j'ay craint sy long temps.
Je suis d'amour et de joye esblouy,
Dame, par vous le content des contens.

GASPARD. J'ay creu, j'ay veu; mais, Dame, ta parole
M'a confirmé, tant que m'y veux tenir.
Par toy je sents que mon ame s'en vole
A son Espoux, sans plus vouloir tenir
Au monde bas; pour ce que retenir
Elle a bien sceu ta parole et tes ditz;
Pour à son Dieu povoir tost parvenir,
Mort et tourment luy semblent paradis.

BALTHASAR. Penser fault du retour;
Trop faisons de sejour
Au lieu dont partir fault.

MELCHIOR. Si je servois icy,
J'y demeurrois sans Si;
Du surplus ne me chault.

GASPARD. Mes freres, nous sçavons
Que de rien ne servons
A cil qui chacun sert.

BALTHASAR. A Dieu; cil qu'aymer veux
Tousjours j'en fais les vœuz,
Ta bonté le dessert.

MELCHIOR. A Dieu, la larme à l'œil.
Je dis remply de dueil,
Enfant plaisant et doux.

GASPARD. O l'ame de mon ame
A Dieu, Enfant et Dame;
Souvienne vous de nous.

MARIE. Dieu qui les cœurs des Roys
Tousjours tient en sa main,
Les conduise tous trois;
Et leur soit tant humain
Qu'ilz puissent soir et main
Vivre sans nul tourment;
Et puis un beau demain
Avoir contentement.

O Pere et Roy celeste,
Graces humbles te rens,
Que ton Filz manifeste
A ces peuples forens.
En protection prens
Les tiens, et metz en un
Les petis et les grans,
Donnant grace à chacun.

Le peuple cheminant
En tenebres obscures,
En peril eminent
De mort et peines dures,
A veu les aventures
Ainsi que la lumiere,
Qui à tes creatures
Donne clarté planiere.

1366 éd. Frank: de deuil

Parquoy loué tu soye,
Car sans fin je desire,
Quelque part que je soye,
Te collauder, ô Sire.
Et comme au ciel empire
Te louent tous les anges,
En ce monde j'aspire
Qu'on te donne louenges.

DIEU. Anges, voyez la trop cruelle rage,
Qui brusle et ard d'Herodes le courage,
Deliberant de mon Fils mettre à mort:
Allez bien tost, et faites mon message
A mes Esluz dormans en leur voyage,
Pour les tourner sans danger à bon port:
Car contre moy sera foible le fort.
C'est moy qui suis Dieu de toute bataille,
Nul Conseiller ne peult en son effort
Encontre moy faire chose qui vaille.

LE PREMIER ANGE.
Ce qui te plaist sera executé;
Et promptement m'en vois les advertir.

LE II. ANGE. Herode a bien de leur cas disputé,
Mais toy seul peux son povoir divertir.

LE III. ANGE. Et s'il te plaist à toy le convertir,
Faire le peux, certaineté j'en ay.

DIEU. Je ne veux point mon ordre pervertir,
J'ayme que j'ayme, et hay ce que je hay.

LE PREMIER ANGE, *aux Roys.*
O Roys, qui au giste
Dormez, fuyez viste,
Herodes vous quiert,

Pour sçavoir de vous
Où est l'Enfant doux;
Duquel il requiert
De tollir la vie
Par mortelle envie:
Et ne cessera
Pour bien tost l'avoir:
Mais de son vouloir
Autrement sera.
Par autre chemin,
Fuyans ce matin,
Retournez aux lieux
Dont estes partiz;
Je vous advertiz
Par le Dieu des Dieux.

BALTHASAR. A tel maistre se fault tenir,
Qui ayme tant ses serviteurs
Qu'il ne les laisse pas venir
Aux mains de leurs persecuteurs.

MELCHIOR. Nous le devons bien mercier
Et suyvir son tressaint conseil;
Fuyons ce dangereux Mercier,
Trouvons ailleurs nostre appareil.

GASPARD. Il pense destruire Jesus,
Qui est de la vie le fruit:
Il n'en viendra pas au dessus,
Mais il sera par luy destruit.

DIEU. Anges, chantez, et cornez et trompez
Par tous les Cieux, et criez hautement
Que les trompeurs seront par moy trompez,
Et qui mon Fils menacent durement:
Par les tyrans pleins de faux jugement
Ne peult perir, mais sans fin durera;

Et mes Esluz en luy semblablement.
Tant que nul d'eux à jamais ne perdra
Un seul cheveu ; ma vertu gardera
Ceux qui sont miens, j'en ay fait l'examen.
Ce corps uny de mon Filz, montera
Sur tous les Cieux : à toujours regnera
Sans fin, au siecle des siecles.

LES ANGES, *chantant.*

AMEN.

COMÉDIE DES INNOCENTS.

DIEU, *commence.* Mon œil divin, qui voit l'interieur,
Devant lequel nul corps exterieur
Ne peult donner aucun empeschement,
Regarde en bas jusqu'à l'inferieur,
Bien qu'il soit hault comme superieur,
Mais ma bonté l'abbaisse doucement:
Or a il veu ce que secretement
Herodes veult faire de mon Enfant;
Mais ma puissance en dispose autrement,
Qui le Petit contre le Grand defend.
En moy n'y a nulle mutation,
Rien de charnel, ne point de passion;
De tous les faitz de là bas je me jouë,
Celuy qui est mon Filz d'adoption
Se confiant en mon election,
Remply d'amour, incessamment me louë.
Mais l'infidele adorant terre et bouë,
Ne fait sinon penser à me destruire.
En me moquant d'eux, fais tourner ma rouë,
Et mon soleil sur bons et mauvais luire
Je voy le cœur d'Herodes fort trembler,
Et son conseil contre moy assembler;
Car le retour des Roys il a bien sceu.
Il fait du Dieu, et me veult ressembler,
Cuydant povoir oster ou r'assembler
La vie au corps; mais il en est deceu.
Les sages Roy ont bien mon Filz receu,
Mais ce tyrant par grande cruauté

Le mettre à mort dens son cœur a conceu,
Pour conserver sa vaine royauté.
  Roys de là bas, escoutez promptement;
Et vous aussi, qui soubs moy puissament
Jugez la terre en vostre obeïssance:
Or apprenez mon saint enseignement
Et me servez craignant reveremment:
Resjouyssez voz cœurs par congnoissance,
Et en tremblant voyans ma grand puissance,
Baisez mon Filz, et luy faites hommage,
Et vous aurez de m'embrasser licence;
Ou autrement ce vous sera dommage:
  En le baisant pour Seigneur et pour Roy,
En l'adorant homme et Dieu par la Foy,
Soubsmettant cœur et corps à son empire,
Par lui pourrez du dur faix de la Loy
Estre tirez, et jointz avecques moy;
Tant que chacun aura ce qu'il desire.
Mais ce cruel qui tous les jours empire,
De cruauté, aura sa recompense.
Bien loing sera son effect de son dire,
Car moult remaint de ce que le fol pense.
  Anges, allez à Joseph mon amy,
Qui en repos d'esprit est endormy;
En luy disant comment, par quel moyen
Je veux sauver de mortel ennemy
Mere et Enfant; qui passeront parmy
Leurs malvueillans sy sagement et bien,
Qu'ilz n'oseront onc leur demander rien
Le temps prescrit il leur fault reveler.
Qu'ilz demeurront en Egypte, et combien:
Et que de là dois mon Filz appeller.

LE PREMIER ANGE.

  La cruauté et grande tyrannie

37 éd. Frank: grande

Merite bien, Seigneur, que tu luy nye
De ta faveur le rayon gracieux.
Sa mauvaistié doit estre bien punie,
Qui veult tuer l'Enfant, que tu benie;
Sy tresparfait que la terre et les cieux,
Pour l'admirer tournent vers luy les yeux.
Roys et Pasteurs en ont fait sy grand compte,
Et le fier Roy, de tous le vicieux,
Cerche sa mort, son dommage, ou sa honte.

LE II ANGE. Ores sera le desert perissant
Et sans nul fruit, plaisant et fleurissant,
Quand ton cher Filz y fera son entree:
Du dur rocher sera ruisseau yssant,
Pour estre à luy du tout obeïssant:
Et les haultz monts de loingtaine contree
S'abbaisseront; et la vallée oultree
Se haulsera de plaisir pour le voir.
La terre seiche y sera acoustree
De mille fleurs, pour mieux le recevoir.

Le III ANGE.
Dieu Toutpuissant, qui de tout peux jouyr,
Helàs, fais tu le tien enfant fouyr
Devant un fol, cruel, plein d'ignorance?
Tu peux le ciel et la terre esjouyr,
Et tout soudain en l'abysme enfouyr
Cil qui ne rend à ton Filz reverence.
Mais il te plaist qu'ainsi son innocence
Souffre pour tous les pecheurs et nocents
Pour conforter ceux qui par la souffrance
De l'ignorant souffriront innocents.

---

71 éd. 1547 le desert, perissant; Et . . . fleurissant; Quand — 74 éd. Frank: sera rocher yssant . . .

Le IIII. ANGE. Dedens ce desert tout destruit
J'abbaysseray la haulte branche,
Pour donner à l'Enfant du fruit
D'une volonté pure et franche.

MARIE. Pere du Filz, dont suis l'humble servante,
Fille de toy qui me rendz tressçavante,
Qu'en toy y a Nom de paternité:
Tu m'as fait Mere, et telle je me vante,
Que tousjours suis ta volonté suyvante.
Par pure grace, en moy humanité
Ton Filz a prins, par ta benignité;
Un corps semblable à la chair de peché,
Pour en ce corps tuer la vanité
D'Adam par qui le monde estoit taché.
L'homme, qu'est ce, que tu as eu memoire
Ainsy de luy, qui d'obscurité noire
L'as en lumiere et clarté retiré?
Visité l'as, le faisant en toy croire,
Puis couronné et d'honneur et de gloire,
En luy donnant ce qu'il a desiré.
C'est toy son Tout; qui à toy l'as tiré,
Le faisant Dieu, et enfant du treshault,
Apres l'avoir jusqu'au bout martyré;
En confessant que de soy rien ne vault
Rememorant tes graces et tes dons,
Ta charité brillant à tous pardons,
Ta patience et longanimité;
Je crie en cœur, à tes œuvres rendons
Graces, à DIEU et cœurs et mains tendons
Vers le seul Bien, qui n'est point limité.
Recognoissons ceste sublimité,

111 éd. 1547 l'as tire — 119 éd. 1547 et Frank: Graces à DIEU, et

Qu'amour a peu envers nous appaiser,
Voire et unir à nostre infirmité
Divinité, par amoureux baiser;
En te louant je passe jours et nuictz,
En te voyant homme et Dieu, tous ennuys
Sont convertiz en souveraine joye.
Quant chacun dort, plus esveillee suis
Pour contempler le bien que je poursuys,
Que je possede, et perdre ne pourroye.
Mais en passant ceste mortelle voye,
Je poursuyvray d'esprit par grand desir,
Qu'ainsi que moy par Foy chacun te voye,
Et qu'en tous soit parfait ton bon plaisir.

LE PREMIER ANGE. O Joseph, pere putatif,
Leve toy, sans estre craintif
Et prens l'Enfant,
Sa Mete aussi, comme ententif:
Car Dieu, d'Herodes le chetif,
Bien le defend.
Or parts donques secretement,
Et t'en fuys bien hastivement
Droit en Egypte.
Sois y jusqu'au temps nommément,
Que le te diray justement.
Or parts donc viste:
Car il adviendra que le Roy
L'Enfant querra de plein effroy
De tous costez,
Pour le mettre à mort; mais croy moy,
Il n'aura pouvoir sur ta Foy:
Point n'en doutez.

JOSEPH. O bonté qui accourts
Au secours
Des tiens, je te loue et mercie;

Des dangers nous rescoux:
Dont le cours
Prendrons; car la nuict est noircie.
M'amye, il fault partir,
Sans mentir:
Car l'Ange ainsi que je dormoye,
M'est venu advertir;
Dont sentir
M'a fait peur, et apres grand'joye.
Herodes veult avoir
Par povoir
Vostre enfant, pour le mettre à mort.
Il ne le pourra voir,
Car pourvoir
Y veult Dieu, qui est le plus fort.

MARIE. Amy, sans attendre à demain,
Tous deux nous fault mettre la main
Pour emporter nostre bagage;
Et l'Enfant tant doux et humain,
Le sauvant du Roy inhumain
Porteray; c'est mon heritage.
Dieu est ma force et mon courage,
Parquoy en luy me sents sy forte,
Que sans travail en ce voyage
Porteray celuy qui me porte.

JOSEPH. Allons sans faire nul sejour;
Afin qu'avant le poinct du jour
Soyons hors de ce territoire.

MARIE. Dieu, vivant en nous par amour,
Fait à son Enfant un tel tour

---

168 éd. 1547 et éd. Frank: Il ne le pourra pas voir.

Qu'à jamais en sera memoire:
A luy tout seul en soit la gloire,
Qui l'Enfant delivre des mains
Du danger, qui sera notoire,
Du plus cruel des inhumains.

JOSEPH. Sailliz sommes dehors des termes
D'Herode, en santé, non enfermes,
Dont louer devons Dieu de tout.
Si aux yeux avons eu les larmes.
Noz cœurs n'en ont esté moins fermes:
Car quand d'un bout à l'autre bout
Tourment nous greve et presse moult,
Là se monstre de Dieu la grace,
Où nostre ame prend sy bon goust,
Qu'elle ne se plaint d'estre lasse.

MARIE. Ce lieu est desert et sauvage,
Sans bleds, sans vignes, sans fruitage,
Mais nous possedons le vray pain,
Qui nous donne force et courage;
La vigne aussi. dont le beuvrage
Est à tous Fideles bien sain:
Le fruit de vie, qui la faim
Oste du corps en saoulant l'ame,
Dormans sans crainte soubz la main
De cil que Pere je reclame.

HERODES. Voyez ces trois meschants menteurs
Inventeurs
D'un Christ forgé dedens leurs testes!
O vous mes loyaux serviteurs,
Amateurs.

---

205 éd. Frank: breuvage.

Des vertus grandes et honnestes,
Maintenant me fault secourir,
Ou mourir
De courroux, de despit, et d'ire.
Si l'Enfant je ne fais perir,
Làs guarir
Nul ne sçauroit mon grand martyre.
Ces Roys me sont bien eschappez,
Qu'attrappez
Je ne les ay à leur retour.
De malė mort soient ilz happez
Et frappez,
Pour les punir du meschant tour.
Mais de ce Christ, qu'en ferons nous?
Dites tous
Franchement ce qui vous en semble;
Prendre vueil le conseil de vous,
Amys doux,
Tandis que nous sommes ensemble.

LE PREMIER DOCTEUR.

Sire, il fault sa mort machiner,
Et deliberer finement;
Apres sans cesse ne finer,
De la poursuyvre promptement,
Parquoy, quant à mon jugement,
Mandez vostre grand Capitaine,
Et luy commandez vivement;
Ce luy sera plaisir, non peine.

LE II DOCTEUR.

Veu le temps qu'apparut l'estoille,
A fin que vous ne faillez point,
Tous les enfans de la mamelle,
Qui ont le deuxieme an joint,
Et au dessoubz, voila le poinct,

Il les fault trestous mettre à mort:
Le hault Dieu povoir vous en doint,
Pour estre vengé d'un tel tort.

LE PREMIER DOCTEUR.
En Bethleem ny à l'entour
Ne fault laisser enfant vivant,
N'espargnez ne ville ne tour,
Mettez à tous la vie au vent.
Mais que l'on cerche bien avant,
Masle n'en eschappera vif:
Vostre Capitaine est sçavant,
Et y sera bien ententif.

LE II DOCTEUR.
C'est un homme qui n'ha regard
A nul, fors à vous obeïr;
Il ne craint danger ne hasard
Pour vous, dont il se fait haïr.
Parquoy n'ayez peur que fouyr
Puisse nul enfant de ses yeux;
Pour vostre cœur bien resjouyr,
Possible n'est de choisir mieux.

HERODES. J'ay un faix sur ma conscience,
Lequel je ne peux plus celer,
Et en vous sy grand' confiance
Que je le vous veux reveler.
Làs, à peine en peux je parler;
Car le despit qui mon cœur creve
Ne peult hors de mes dents aller,
Qui me rend la parole breve.
En Bethleem, il est predit,
Qu'un Filz est né de tel credit,
Que sur les Juifz regnera;
Dont pour faire un tresjuste edict,

J'ordonne que l'Enfant maudit
Soit tué, qui le trouvera.
Et celuy bien esproùvera
Ma grande liberalité,
Qui un seul n'en espargnera
Par extreme crudelité,
Sans regarder à povre ou riche,
Ny à maison petite ou grande;
Trenchez tout ainsi qu'une miche
A grans morceaux, je le commande.
Il ne fault point que l'on demande
Dont me vient ceste cruauté;
Car un Roy doit payer l'amende,
Qui pour rien perd sa Royauté.

LE CAPITAINE. De t'obeïr j'ay telle envie,
Conservant ton autorité,
Que de tout masle auray la vie,
Pour te donner prosperité.
Mon cœur est sy tres irrité
Contre celuy qni est venu,
Qu'il mourra, c'est la verité,
Quand de mes mains sera tenu.
Nous ferons tant de pas et tours,
Moy et mes gents, en diligence,
Que Bethleem et ses entours
Auront des masles indigence.
Bailleur ne seray d'indulgence;
Car de deux ans tirans en bas,
A nul n'auray intelligence,
Mais tueray tout, pour mes esbats.

HERODES. Or allez donc; et force gents
Assemblez, pour le cas parfaire.
Et qu'ils soient tous diligents
Sans pitié, sans craindre à mal faire.

A vous seul je remets l'affaire,
Qui plus au fonds du cœur me touche;
Dont la douleur qui me fait taire,
Par grand despit ferme ma bouche.

LE CAPITAINE. Sire, j'entends bien ton vouloir,
Auquel le mien du tout s'accorde;
Puis que j'ai de toy le povoir,
Nully n'aura misericorde.
Car quand en mon cœur je recorde,
Qu'un autre que toy veult regner,
De mort cruelle, et sale et orde
J'ay grand desir de l'estrener.

HERODES. Gardez vous bien d'estre gaignez
D'argent, de crainte, ou de pitié.

LE CAPITAINE.
De leur sang nous serons baignez
En les couppant par la moitié;
Crainte n'aurons, ne amitié
A nul, et rien n'espargnerons.
Si le Christ est bien chastié
Par nous, assez nous gaingnerons.

LA PREMIERE FEMME.
Est il plaisir à l'arbre que de voir
La cause et fin de sa creation?
Et à la femme est il en son povoir
De n'aymer bien sa generation?
C'est son beau fruit, sa consolation,
Pour qui tous fruitz et animaux sont faitz.
O mon enfant, ceste dilection
Joyeusement me fait porter tous faix.

LA II. FEMME.
Il n'est ennuy que la femme n'oublie,
Quand elle voit que le hault Createur

De tel honneur l'a ainsi anoblie,
Que l'ouvrouer elle est du grand facteur;
Dedens lequel luy de tout bien aucteur
Forme l'enfant à sa similitude.
Seigneur, soyez de lui conservateur,
Car de bon cœur j'en prens solicitude.

LA III. FEMME.
Je dois aymer, et ne m'en puis garder,
L'os de mes os, et la chair de ma chair;
En le voyant, je me peux regarder;
Son pere aussi, c'est un thresor bien cher.
Qui te voudroit, enfant, par mal toucher,
J'aymerois mieux la douleur endurer;
De te servir je ne me veux fascher,
Mais mon travail je veux faire durer.

LA NOURRICE du filz d'Herodes.
Ce m'est honneur, remply de grand plaisir,
De te nourrir, Royale geniture;
Dont en mon cœur ne sents autre desir,
Que d'en povoir faire la nourriture
Au gré du Roy. O belle creature,
Tu me plais tant, que s'il failloit ma vie
Mettre en hasard, pour te donner pasture,
Je le ferois; car amour m'y convie.

LE CAPITAINE.
Voici le lieu, le territoire,
Où fault faire execution.
Enfans, ayez bien en memoire
De jetter hors compassion;
Sans avoir nulle affection

---

362 éd. Frank: falloit

A pere, à mere, ny enfant;
En telle persecution
Le Roy la pitié vous defend.
  Tout ce que demandons, est là.
Voyez tous ces enfans ensemble;
Frappez et tuez tout cela,
Que le cœur ici ne vous tremble;
Gardez que nulle son filz ne emble,
Tuez tous ceux qui ont deux ans,
Et au dessoubz.

LE PREMIER TYRANT. Puis qu'il vous semble,
Qu'il est bon, nous donrons dedens

Il prend l'enfant.

  Ça cest enfant, qu'il est gentil;
Baillez le moy bien tost, m'amye.

LA PREMIERE FEMME.
Làs, monseigneur, que vous plaist il?
De grand'peur la chair me fremie,
Vous le tuez! O infamie!
O cruauté qui n'ha semblable,
Rendre ainsi la vie endormie
De l'Innocent, qui n'est coulpable.
    O le fruit de l'arbre,
    Tu es comme marbre
    Dur, froid, et transy;
    Avant qu'estre meur,
    Le glaive trop dur
    L'homme sans mercy
    Cueilly t'a icy!

---

373 éd. Frank: que nous demandons — 380 éd. 1547 et Frank: donnerons

LE II. TYRANT.
Baillez cest enfant vistement,
M'amye, car j'en ay affaire.

LA II. FEMME.
Plus tost je me lairray vrayment,
Que mon enfant, par vous deffaire.

LE II. TYRANT.
Osez vous bien au Roy desplaire?
C'est trop grande desloyauté.

LA II. FEMME.
Tuez moy donques pour parfaire
Sa trop cruelle cruauté.
Helàs, par force il le m'arrache
Pour le tuer devant mes yeux!
Meschant, cruel, infame et lasche
Serviteur du Roy vicieux;
J'esleve cœur et voix aux cieux;
Et en demande la vengeance
Au grand Dieu sur tous autres Dieux.
Pour m'en venger en diligence.
Helàs mon enfant,
Tout le cœur me fend
De te tenir mort.
L'image de vie
Est de toy ravie,
Par cruel effort;
Làs, Herode ha tort.

LE III. TYRANT.
Baillez cest enfant; que de peine!
La fuyte ne vous sert de rien.

LA III. FEMME. Ta volonté trop inhumaine
Si je peux n'aura pas le mien.

Il le prend. Làs, il le prend! O cruel chien,
Qui de sang humain as envie!
Làs, il met à mort tout mon bien:
A peu pres que je ne desvie.
Helàs, il me jette
Celuy que regrette
Mort, entre mes mains.
Làs, le cœur me fault!
O Dieu de là hault,
A ces inhumains
N'en faites pas mains.

LE IIII. TYRANT.
Cest enfant est fort bien en ordre,
Mais sy le me faut il avoir.

LA NOURRICE DU FILZ D'HERODES.
Allez, vous n'y avez que mordre,
Pas n'estes digne de le voir,
Car je vous fais bien à sçavoir
Qu'il est filz du roy trespuissant.

LE IIII. TYRANT. Aussy pour faire mon devoir,
Au roy veux estre obeïssant.

LA NOURRICE. Làs, sus luy vous tirez l'espee,
Sans craindre le roy! quelle audace!

LE IIII. TYRANT. Il aura la gorge coupee,
Le roy le veult, en ceste place.

LA NOURRICE. Venez tost à l'aide à moy lasse
Venez cest enfant secourir:
Làs, son corps l'espee oultrepasse.

---

448 éd. Frank: l'espee son corps oultrepasse.

LE IIII. TYRANT. C'est le roy qui le fait mourir.

LA NOURRICE. Le roy fait son enfant tuer!
O cruel Pere, ô cas nouveau!
Qui en lieu de s'esvertuer
De sauver son filz sain et beau,
Du tetin le met au tombeau.
Son porc, non son filz, vault mieux estre.
Le juif ne tue nul pourceau,
Mais son filz, qui ne fait que naistre;
O roy plein de vice,
Moy povre nourrice
Fais icy le dueil
Que tu devrois faire;
Non ainsi defaire,
Et mettre en cercueil
Le bien de ton œil.
Mais si ne puis je encore croire
Que le Roy un tel cas entende;
Il n'y a ne proufit ni gloire:
Plus avant fault que j'en demande.
Tel en pourra payer l'amende,
Qui est cause de ma douleur.

LE CAPITAINE, *arrivant devant Herodes.*
Le Dieu plein de puissance grande
Augmente au roy vie et honneur.
Nous venons de persecuter
Le païs, du Christ la naissance,
Et ton vouloir executer;
Sans avoir de nul congnoissance.
Chacun craint ta grande puissance;
Car il n'est demeuré un seul

---

457 éd. 1547 filz; . . . naistre, O roy

Enfant, soubs ton obeïssance,
Qui ne soit mort dans son linceul.

HERODES. N'en avez vous un seul sauvé,
Qui me puisse mener la guerre?

LE CAPITAINE. Si un seul enfant est trouvé
Qui ne soit par mort mis en terre,
Faites nous en prison grand'erre
Mener, et mourir pour l'amende;
Ou Dieu nous tue d'un tonnerre.

HERODES. Voila le bien que je demande.

LE CAPITAINE. Depuis deux ans et au dessoubz,
En Bethleem ny à l'entour
Masle n'y a; nous sommes saoulz
De frapper. Qui eust veu les tours
De nous, et des femmes autour,
Il eust veu cruelle bataille:
Chacune faisoit son destour,
Mais n'y ont fait chose qui vaille.

HERODES. Vous me rendez le cœur content,
Et le corps tout remply de joye.

LE PREMIER TYRANT.
Jamais nul Roy n'en feit autant,
Sire, que vous.

HERODES. Vien ça, que je oye
Comment.

LE II. TYRANT. Vous verriez par la voye
Le sang courir de tous costez.

HERODES. Ho, voila plaisante montjoye,
Monstrant les ennemys domtez!

S'en allant, puis revient[1].

Mais quoy? qu'ont dit ces meres foles?

LE III. TYRANT. Les unes ont voulu fouyr,
Les autres à force paroles
Nous ont fait injures ouyr;
A peine en avons peu jouyr
Fors à grands coups, sur bras, sur testes.

HERODES. Voila qui me fait resjouyr,
Vrayment bons serviteurs vous estes.

LE IIII. TYRANT. Jamais n'ouystes de telz crys,
Telz plaingtz et lamentations.

HERODES. En vous escoutans, je m'en rys,
Ce me sont consolations.

LE IIII. TYRANT. Injures, maledictions,
Coups de poing, morsure de dents
Avons eu de leurs passions,
Dont portons signes evidens.

HERODES. Vous avez sy bien besongné,
Que d'avoir mieux je ne souhaite.

LE CAPITAINE. Ha, il y a bien eu hongné
Avant venir à la retraite.

---

[1] Cette indication manque dans l'éd. 1547. 512 éd. 1547 Vray^ment. 518 éd. Frank: morsures

LE IIII. TYRANT. Sire, une femme fort aigrette,
Dit qu'à vous elle s'en plaindra ;
Mais vostre volonté j'ay faite.

HERODES. Jamais nul mal ne t'en prendra.

Ilz ont fait ce qui est possible
Pour mettre mon cœur en repous :
Si le Christ n'est bien invisible,
Il sera mort dessoubs leurs coups ;
Dont en paix regneray sur tous,
Sans craindre qu'on me face tort.
Hò, que ce sçavoir là m'est doux,
Que Christ soit mis du tout à mort !

Car son regne est au mien contraire,
Et de mon throsne me depose.
Car par ce que j'ai peu retraire
Des prophetes et texte et glose,
Ce eust eté de luy bien grand chose
Et de moy riens : mais j'ay pourveu.
Que son corps en la mort repose ;
Le mien vivant de tous est veu.

Je regneray, puis qu'il ne regne,
Et feray ce qu'il me plaira.
O qu'il sera heureux mon regne !
Car un chacun me complaira,
Et biens et forces desploira,
Pour acquerir mon amitié.
Hà, chacun pour moy s'emploira,
Puis que j'ay le Christ chastié.

Je laisse à Dieu de tous ses cieux
La police et gouvernement ;
S'en quitte ma part ; aymant mieux
Regner en terre puissamment.
Vivre veux plus joyeusement
Que je n'ay fait au temps jadis ;

En terre est mon contentement,
Garde bien, Dieu son paradis.

LA NOURRICE.- Helàs, Sire, Sire, voyez
Ce qu'a fait vostre Capitaine
Avec[ques] ses gens desvoyez
Contre vous; Majesté hautaine,
Vostre puissance souveraine
Punisse ce crime execrable
Par une intolerable peine:
Vengez vostre filz tant aymable.

HERODES. O vilain desir de vengeance,
Et de regner l'ambition!
O trop hastive diligence,
O impiteuse occasion!
O mon filz, ma dilection,
Pour conserver ton heritage,
Je t'ay mis à perdition;
Et pour proufit, t'ay fait dommage!
Je perdz l'heritier
Dont j'avois mestier
Plus que de la terre.
Pour deffaire Christ,
J'ay mon filz prescript
Parmy ceste guerre,
Acquerant pour luy
Repoz et appuy,
Le Christ je cerchois.
Mais le puissant Dieu
Mon filz prend en lieu;
Pas n'ay eu le choix.
O malheureux Pere!
Je suis qui opere

585 éd. Frank: cherchois.

Contre mon vouloir.
Car pour tuer un,
J'ay fait tout commun;
Dont me fault douloir.
Mais, au fort, j'ay fait
Un sy tresbeau faict,
Qu'il fault en gré prendre
Ceste propre perte.
C'est pour ma desserte,
Lon le peult entendre.
J'ay un filz perdu,
Aussi j'ay rendu
Mort mon ennemy.
Je l'ayme mieux mort,
Que voir vif et fort
Mon filz et amy.
De mon Capitaine,
C'est chose certaine
Qu'il m'a obey;
Dont est advoué
Aymé et loué
De moy non hay.
Metz en sepulture
Ceste creature,
Et l'oste d'icy.

LA NOURRICE. O dure nature!
O nature dure!
Helàs, qu'est cecy?
Enfant, je t'emporte
De dueil demy morte,
Hors des yeux du Roy;
Qui du tout s'accorde

598 éd. 1547 prendre. Ceste . . . perte C'est

A ceste mort orde!
O quel desarroy!
En la terre mettre
Te vois, là fault estre
Et tous demeurer.
Et feray l'office
De vraye nourrice,
C'est de bien pleurer.

HERODES. Je sçay tresbien que j'ay mon Filz perdu;
Mais en voyant aussi que j'ay rendu
Mon regne seur sans souspeçon ne crainte,
Mon ennemy mort à terre estendu,
Confesser doy, le tout bien entendu,
Que resjouyr tresfort me doy sans feinte:
Il faut mourir par amour ou par crainte;
Mais vivre povre, et chassé de son bien,
C'est pis que mort d'endurer telle estreinte;
J'aymerois mieux mourir que n'avoir rien.
Or je suis sain, mon Royaume est paisible;
Ce qui me plaist je le tiens pour loisible:
Nully mon bien ne demande ou querelle;
J'ay Christ rendu à ce monde invisible:
Il ne m'estoit en rien bon ne duysible,
Sa mort m'est bien plus proufitable et belle.
Les Prophetes n'ont eu puissance telle
Que leur Christ soit peu venir en avant,
Dont content suis en la vie mortelle,
Puis qu'en vivant j'ay mis sa vie au vent.

RACHEL. Helàs, helàs, helàs, helàs,
Qui confortera ce cœur las,
Ce corps affoibly de douleur,
Cest esprit privé de soulas,
Tous ses cinq sens liez au laz

Inevitable de malheur?
Vous qui me voyez sans couleur,
Et demandez l'occasion,
Làs, mes enfans pleins de valeur
Sont periz par occision.
  Qui donra à mon chef des larmes
Pour pleurer ces cruelz alarmes,
Dont mes yeux seront les ruisseaux?
Qui m'apprendra suffisans termes
Pour regretter non les enfermes,
Mais les morts tant plaisans et beaux?
Vous qui cas piteux et nouveaux
Pleurez, venez moy secourir,
Et voyez que ces desloyaux
Tous mes enfans ont fait mourir.
  Ma voix bien hault je fais ouyr
En Rama; non pour resjouyr
Les auditeurs par mes doux chants,
Mais par crys, voyant enfouyr
Ceux qui n'ont peu ne sceu fouyr
La mort par les glaives trenchans.
Je pleure par villes et champs,
Je hulle, je plaings et souspire,
Dont le meschant Roy des meschans
A mys mes enfans au martyre.
  Je suis Rachel triste et marrye,
Qui pleure en la triste patrie,
Qui de mes enfans feut partage.
Pleurez, Joseph, je vous en prie;
Et que Benjamin cousin crie
Ses enfans mortz par grand outrage.
O Bethleem, doux heritage,
Tu leur estois maison de pain,
Et nourrissois ce beau lignage:
Làs, ilz n'y sont pas mortz de faim.
  Point consoler je ne me veux,

Quand tous mes enfans et neveux
Je ne voy plus, car plus ne sont.
Si par sacrifice ou par vœux
Povois l'esprit en leurs corps nœufz
Rappeller du lieu tresprofond,
J'en ferois prou: car mon cœur fond
De douleur, voyant que remede
N'y a; mes jours à eux s'en vont,
Parquoy je ne veux nulle aïde.
  Mortz sont mes enfans innocents,
Dont pis que mort au cœur je sents:
Mais, helàs, ce n'est pas pour eux
Qu'ilz sont ainsi de vie absens;
Toutesfois pour eux m'y consens,
Car je sçay bien qu'ilz sont heureux
D'estre plustost mortz, que paoureux
De mourir, pour sauver l'Enfant
Pour lequel un cœur amoureux,
Mourant, va vivre triomphant.
Leur robbe ont laissee
Rompue et blessee
Par sanglante mort.
Leurs meres pleurantes,
Cea et là courantes,
Ont crié bien fort.
  Le mourant crioit,
Sa mere pleuroit,
L'arrosant de pleurs;
L'arbre regrettoit
Du fruit qui portoit
Les plaisantes fleurs.
  Herodes cuydoit
Comme il pretendoit,

---

694 éd. 1547 vœuz.

Mettre Christ à rien.
C'est bien au contraire,
De ses mains retraire
Dieu l'a sceu fort bien.
  Cruels, qui pensez
Faisant maux assez,
Effacer son Nom;
Plus vous l'abbaissez,
Et plus le haulsez
D'eternel renom;
  Le persecutant,
Et executant
L'edict de sa mort,
Vous le faites vivre.
Aux cœurs qu'il delivre
De tout desconfort
  Christ tousjours demeure.
Mais quand la bonne heure
Viendra de mourir,
La mort il prendra,
Que morte rendra,
Pour nous secourir.
  Par Christ mort, vivront
Tous ceux qui croiront
En luy fermement.
C'est, qu'il est leur vie,
Desir et envie,
Estre, et mouvement.
  Et par ceste Foy
L'ame sort de soy,
Pour à luy courir.
En luy la transforme,
Et sa vieille forme
Fait du tout perir.
  La mort luy est gloire
Quant elle peult croire

Qu'elle vit mourant.
Elle se conforte
D'estre en Adam morte.
A Dieu va courant:
Car elle court viste
Quand hors du vieux giste,
D'Adam est tiree.
Parquoy veult choisir
Pour son vray plaisir
D'estre martyree:
Et de son martyre
Tel plaisir attire,
Que mieux ne demande:
Elle fait de Dieu
Par tout, en tout lieu,
Tout ce qu'il commande.
L'Ame en Adam morte,
En Dieu vive et forte,
Acomplit la Loy.
A quoy la vivante
Se treuve impuissante;
Car rien n'ha en soy
Qu'un Cuyder menteur;
Qui est inventeur
De toute folie.
Et quoy qu'elle voye
Convertit sa joye
En melancholie.
Ames bien heureuses,
Toutes amoureuses
Du parfait Espoux,
Toutes l'espousez
En luy repousez
D'un dormir bien doux:
Ce qui est de terre,
A terre est par guerre.

Ce qui de Dieu est
A son Dieu retourne,
Où sans fin sejourne;
Son propre lieu c'est.
 L'esprit qui attend
Tel lieu, n'est content
Qu'il ne soit venu.
Les biens et le monde
Comme chose immunde
Est de luy tenu.
 Mes enfans y sont,
Qui recouvert ont
Par la charité
De Dieu leur defence,
Ce que leur enfance
N'avoit merité.
 Mais ilz sont Esluz
Pour estre au ciel veuz
Martyrs du Petit,
Tesmoing du vray Oingt:
Bien qu'ilz n'eussent point
Crainte ou appetit.
 C'est par pure grace
Qu'ilz tiennent la place
Aupres de l'Agneau.
Par tout ilz le suyvent,
En sa mort ilz vivent:
Par cas bien nouveau
 Ilz sont revestus
De toutes vertus
Et blanches estolles.
Dieu par mort confessent
Et jamais ne cessent
Non point par paroles.
 Dieu en eux se louë,
Et par eux se jouë

Du cruel tyrant;
Qui les met en hault
Où rien ne default,
En les martyrant.
  Du tetin les tire,
Du laict les retire
Par vaine plaisance;
Dont ilz ont le ciel
Fluant laict et miel,
Terre d'abondance.
  O cruel Herodes,
Tes façons et modes
Seront en memoire;
La honte et dommage
Auras pour partage,
Et Dieu seul la gloire:
  Qui de ta malice
Se sert à justice,
Pour hors des lyens
De vie mortelle,
Par ta main cruelle
Retirer les siens.
  Tu es l'instrument
Duquel proprement
Dieu les siens chastie;
Mais le cuydant faire
Verras le contraire,
L'œuvre qu'as bastie.
  Cruel animal,
Leur mort et leur mal
Pourchassé tu as;
Mais le tourment tien
Leur est vie et bien,

---

833 éd. 1547 et Frank *par erreur* Dieu cruel tyrant.

Et parfait soulas.
  Par les maux souffertz
A Dieu sont offertz
Hosties plaisantes.
Par la mort vivront,
Et au ciel seront
Estoilles luisantes;
  Où sera presché
Ton vilain peché
Par tout l'univers.
Dieu par juste office
Punira ce vice
Par mort et par vers.
  Reprobation
Et damnation
Te mettra sans fin.
Royaume et honneur,
Te feront horreur,
Congnoissant leur fin;
  Mais Election,
En salvation
Les Petis mettra.
Car en eux la gloire
Du Dieu de victoire
Tousjours paroistra;
De son nom croistra
Sans fin la memoire.

DIEU. Vous, mes espritz, qui par mon mouvement
Estes esmuz, et n'avez sentiment
Que de moy seul, tous unis en amour,
En moy, par moy, et pour moy seulement;
Voyez là bas les Innocents, comment
A mort sont mis par Herode en un jour:
C'est pour mon Filz qu'il leur a fait ce tour;

Pour luy aussi les veux tant avancer,
Qu'avecques moy leur donray seur sejour,
Et plus de bien qu'ilz n'eussent sceu penser.
De mon enfant, Agneau trespur et munde
Occis devant que j'eusse fait le monde,
Seront tesmoings et premiers precurseurs.
Voila comment ce roy vilain, immunde,
Qui à regner sa felicité fonde,
Les fait du ciel eternels possesseurs,
En doute il vit, et en la mort sont seurs
D'estre à jamais Roys d'un regne immuable
Il regne ainsi que ses predecesseurs,
Pour apres mort estre fait serf du diable.
Regnant en terre, il reçoit tous mes biens;
Et mes Esluz, mort, tourment, et liens.
Ce jeu ne peult durer qu'un peu de temps;
Car quand les corps seront tournez en fiens,
Qui a cuydé avoir, n'aura plus riens;
Et son Cuyder, d'honneur et passetemps
Sera perdu; dont des plus mal contens
Tiendra le lieu en sa perdition:
De quoy louenge et gloire j'en attens
De vous, voyant ceste punition.
Aussi de voir mes Esluz et amys,
Dont les corps sont pour mon Filz endormys
Et mis à riens, tant que nul n'en fait compte,
Aupres de moy en gloire et repos mis,
Comme je l'ay à tous croyans promis,
Qui de la Croix de mon Fils n'auront honte,
Car charité qui soymesme surmonte,
En eux par moy engravée et empreinte
Je recongnois, qui ma justice domte;
Voyant de grace en eux l'image painte.

---

v. 930 et 931 éd. 1547 et Frank *transposés par erreur.*

LE PREMIER ANGE.

Que dira lors Herode plein d'outrage,
Apres avoir joué son personnage,
Et acomply là bas tout son desir?
Je croy, Seigneur, que plein d'ire et de rage,
Desesperé, d'un angoisseux courage,
Dira, voyant au lieu de tout plaisir
Les Innocents, O malheureux desir!
Voila ceux là ausquelz j'ai fait la guerre,
Qui ont le ciel; car j'ay voulu choisir
Enfer cruel, pour desirer la terre.

LE II. ANGE. Puis il dira, Leur vie j'estimois
Sans nul honneur, de l'honneur que j'aymois:
Voire et leur mort honteuse et tresvilaine.
Dens leurs langeons, et drappeaux et simois,
Dessoubs deux ans, d'un an, d'un jour, d'un mois,
Blancs, noirs et blonds ont passé par la peine
Du glaive. Helàs! voicy qu'en la hautaine
Cité de Dieu en gloire souveraine
Les voy logez, et nombrez entre tous
Les filz de Dieu; et ma vie inhumaine
Me met au reng des plus malheureux fouls.

LE III. ANGE.

Ainsi soit fait, Seigneur, de ses semblables,
Qui ont commis cas sy abominables,
Que de vouloir ton nom aneantir,
Persecutant tes serviteurs amables,
Leur empeschant tes promesses louables
Faire à chacun et ouyr et sentir;

---

v. 943—953 éd. 1547 et Frank *strophe de 11 vers au lieu de 10, avec trois rimes en* -aine — v. 945 *point omis après* tres vilaine, éd. 1547 et Frank.

Les contraingnant de parler et mentir
Pour leur proufit, honneur, et avantage.
O Toutpuissant, vueille toy consentir
De mettre à riens ce serpentin lignage.

LE IIII. ANGE. Graces je rens à ta douceur
Et sans fin louë ta justice,
Qui punit d'Herodes le vice,
Et met tes Esluz en lieu seur.

LE PREMIER ANGE.
Gloire à jamais te soit donnee
Qui le Petit en hault eslieve,
Et le Grand metz en peine griefve
Par Charité bien ordonnee.

LE II. ANGE. Honneur soit à toy qui eslis
Ceux que le monde à bas repreuve;
Et ceux que tant à son gré treuve
Sont hors de ton livre abolis.

LE III. ANGE. Louenge soit continuelle
De toy, qui par dilection
Fais valoir ton Election,
Sauvant ceux qui ont Foy en elle.

LE IIII. ANGE. Jamais en nul cœur ne s'appaise
L'amour, qui le fait contenter;
Et de ta louenge chanter
Nulle bouche ne se taise.

DIEU. Mes bienheureux, cy dessoubs cest autel
Vos justes crys me demandent vengeance

---

985 éd. 1547 demande

De vostre sang; pource qu'en corps mortel
Feut respandu en grande diligence.
Ames des corps morts, en grande indigence
Pour le seul nom de mon bien amé Christ,
De ma responce ayez intelligence,
Par qui sçaurez ce que j'ay en l'Esprit.
  Encor un peu il vous convient attendre
De voz freres le nombre tout entier;
Le Corps du Christ veux tirer membre à membre,
L'un après l'autre, ainsi qu'il est mestier:
Et vous verrez à l'heure chastier
Tous vos tyrans, voire cruellement.
Lors un chacun congnoistra que fier
Se fault en moy, ou avoir damnement.

LES AMES DES INNOCENS, Chantans sur le chant: *Si j'ayme mon amy.*

O Dieu pere de tous
Misericors et doux,
Nous te rendons louenges;
Qui nous a retirez
Du monde, et attirez
Au reng des benoistz Anges.
  Le feu cruel et fort,
Et l'eau pire que mort,
Comme bon Pere et Maistre
Tu nous as fait passer;
Puis nous viens embrasser
De ta benigne destre.
  Tirez par tes forts bras
Du martyre nous as
Au lieu de refrigere,
Où tout plaisir avons;
Dont louer te devons:
L'esprit le nous suggere.

Le bien qu'avons receu
Par toy, sans nostre sceu,
N'est de nostre merite.
Par ta bonté, sans plus,
De toy sommes Esluz,
C'est grace non petite.
Pas ne sçavions parler,
Ne fuyr ne aller:
Et n'avions en courage
Sçavoir ne bien ne mal
Non plus qu'un animal,
Sans raison ne langage.
Et toutesfois damnez,
Pour estre d'Adam nez,
Estions comme enfans d'ire:
Mais tu nous a sauvez
Et en sang tous lavez
Par un soudain martyre.
Sy n'est ce nostre sang
Qui nous rend chacun blanc,
Nettoyant noz estolles:
C'est le sang de l'Agneau
Qui rend l'homme nouveau,
S'il croit en ses paroles.
Mais nous ne croyans rien
Avons receu ce bien
Par liberale grace:
Dont ton Election
Fait distribution;
Parquoy voyons ta face.
Cuyder menteur et faux,
La cause de tous maux,
En nous n'avoit entree:

1035 éd. Frank: un nouveau martyre

Et où Cuyder n'ha lieu,
Verité qui est Dieu,
Par la grace est monstree.
  Quand Dieu fera vuyder
Des siens tout le Cuyder,
Dieu congnoistront seul Estre:
Plus ilz ne se verront,
Mais Dieu seul, qu'ilz croiront
Leur Pere, amy, et maistre.
  Tout sera acomply,
Chacun de Dieu remply
Quand viendra la bonne heure
Qu'il sera tout en tous;
Et l'Espouse et l'Espoux
En un feront demeure.
  Ce tresgrand bien sentons
Dont sans cesser chantons
Saint. Saint Dieu de victoire;
A toy soit tout honneur,
O liberal donneur,
Toute louenge et gloire.
  Chantons Noël, Noël
Pour le salut nouvel,
Qu'un chacun le recorde
Qu'à nous Innocents fait
Le Seigneur tout parfait
Par sa misericorde.

FIN.

COMÉDIE DU DÉSERT

JOSEPH *commence.*

De tous costez j'ay mis peine de voir
S'il y a lieu où me sceusse pourvoir
De ce qui est necessaire à la vie
Car de servir veux faire mon devoir
Mere et Enfant: pour lesquelz fault avoir
Les biens à quoy Nature nous convie;
Du superflu nous n'avons nulle envie;
Nous ne voulons que vivre seulement;
Car nostre Ame est en Dieu sy fort ravie,
Qu'en luy tous biens avons abondamment
Mais ce corps mortel
Pour un temps est tel
Que nourrir le fault,
Pour porter en luy,
(Dont il est l'estuy)
L'esprit de là haut.
Le corps fault nourrir,
Non laisser perir,
Puis que Dieu l'a fait;
Jusqu'au jour dernier
Que du grand Ouvrier
Il sera defait.
C'est l'Asne ou la beste
Duquel faisant feste
Dit, J'en ay affaire.
Garder nous fault tous
Le corps, non pour nous;
Mais pour luy complaire.

Beuvant ou mangeant,
Dormant ou songeant,
Fault que la memoire
Ayons du Seigneur,
Rendans au donneur
De ses biens la gloire.
Dedens nous il œuvre
Et de nous se cœuvre
Devant l'infidele ;
Qui par le dehors
Ne voit que le corps
Forme layde ou belle.
Le bien prend de l'homme,
Et le mal, en somme,
Regardant la chair,
Qui luy donne peine
Ou joye incertaine,
Qu'il ne peult lascher.
Mais si l'œil ouvert
De chair descouvert
Estoit par la Foy,
Un esprit croiroit
Que par Foy verroit
En autre et en soy.
La Vie cachee
Soubz la Chair tachee
Verroit sy puissante,
Qu'ostant sa laydure
Lavant son ordure
La rend innocente.
Penser et vouloir,
Desirer, povoir
Vient de ceste Vie:
C'est nostre pasture,
Sans qui la nature
N'est point assouvie,

Et voila pourquoy
Je suis en esmoy
De vivres cercher,
Qui nous font besoing,
Puis que j'ay le soing
D'un tresor sy cher.
O Dieu qui tout peult
Et fait ce qu'il veult,
Plaise toy m'entendre;
Viens nous secourir,
A fin de nourrir
Mere et Enfant tendre.
Je laisse l'Espouse,
Laquelle repouse
Avec le Petit;
Et je vois cercher
Dont puisse estancher
Soif et appetit.

DIEU. Ma charité en moy mesmes s'esmeult,
Et moy qui veux faire ce qu'elle veult,
En rempliray le Ciel et Terre et Mer:
Par elle sus bons et mauvais il pleut,
Et soleil luit; dont souvent tel s'en deult,
Qui m'en devroit louer et estimer.
Par elle metz la douceur en l'amer
A qui le sçait bien choisir et eslire:
Parfaite Amour ne sçait sinon aymer,
Et rien qu'amour ne peult chanter ne dire.
Je ne suis pas seulement amoureux
Mais suis l'Amour; par qui le hault des Cieux
S'est abbaissé jusques au profond centre:
J'ayme m'amye; et pour le dire mieux,
Je m'ayme en elle, et me voy en ses yeux:
Car j'ay porté mon Filz dedens son ventre.
Par elle sorts, sans en bouger, et entre;

La porte elle est close et fermée à tous,
Fors à moy seul, qui en ressorts et entre,
Comme il me plaist, car je suis son Espoux.

La Montaigne est, de laquelle est couppée
Sans main d'ouvrier, ferrement, ny espée
Ceste grand Pierre, où gist ma congnoissance,
Qui par amour de son lieu eschapee
Venant en bas, a la terre frappée,
La reprenant d'erreur et d'ignorance.
La quelle est creuë en sy grande puissance
Qu'elle a passé tous les monts en hauteur.
C'est ce Mont gras où j'ay pris ma plaisance,
Et duquel suis et Pere et amateur.

C'est ma Colombe et douce Tourterelle
C'est ma parfaite amye toute belle,
Qui n'ha en soy ny tache ny macule.
C'est mon chef d'œuvre; et si l'ay faite telle,
Qu'il n'y aura creature mortelle
Qui soit pareille, Car à nul ny à nulle,
Je n'ay voulu depescher ceste bulle
D'exemption de tout vice et peché.
De mon seul Filz (ou tous biens j'accumule)
Vraye Mere est, rien ne luy ay caché.

En ce desert dormant je la regarde.
Et Mere et Filz par ce regard je garde,
Jusques au temps de moy preordonné.
Le vent et l'air de leur nuyre n'ont garde.
Beste et Serpent je tiens; nul ne s'hazarde
De leur toucher; car je leur ay donné
Mon saufconduit, sy très bien ordonné,
Que mal n'auront en tout leur long exil;
Car jamais n'est du Pere abandonné
Le vray Enfant, quel que soit le peril.

En ce Desert, où ilz seront long temps,
Donner je veux plus plaisant passetemps

Qu'elle n'auroit en Ville ny Cité
A ceste dame, à laquelle pretens
Faire tel bien, que sur tous les contents
Esprits, le sien sera pour verité.
Or pour servir à sa necessité
Pars t'en bien tost Contemplation sage,
Ce Livre soit par toy bien recité
Dont gloire auray de ton heureux message.

CONTEMPLATION.

Seigneur, je prens de ta main ce grand Livre,
Par qui pourra t'amye en joye vivre,
Le regardant en ce desert estrange.
Elle qui est de parfaite amour yvre
Se sentira de tout ennuy delivre
Et ne fera que chanter ta louenge;
A la servir très volontiers me renge,
Parle pour moy, Seigneur; et ta douceur
Resjouyra l'esprit plus cler qu'un Ange
De ton espouse, Amye, fille et sœur.

DIEU. Il appartient à m'amye d'avoir
Plusieurs servans: Or fais donc ton devoir
De la servyr; et pars, dame Memoire,
Ce livre vieux luy feras au long voir,
Où mon vouloir se peult du tout sçavoir.
Monstre luy tout, sans cacher nulle histoire;
Je luy feray apparent et notoire
L'esprit caché dedens la lettre morte,
Par mon Esprit, que par Foy la fait croire,
Et fort aymer celuy qui la conforte.

MEMOIRE.

Puis qu'il te plaist, ô Dieu seul sur tous Dieux,
Porter luy vois ce Livre antique et vieux,

---

v. 135 éd. 1547 *point après* Cité

Qu'elle pourra lire à son beau loisir.
Et son Esprit qui habite aux saintz cieux
Avecques toy en ce delicieux
Livre, prendra un souverain plaisir.
Elle sçaura du fiel le miel choisir:
Car ce secret mieux que nul autre entend;
En l'entendant satisfait son desir,
Qui rend son cœur, esprit, et corps content.

DIEU. Or sus, après, va Consolation,
Car quand Memoire et Contemplation
Luy auront fait bien au long voir leur rolle,
Ce petit Livre ouvert d'affection
Remply d'amour, et de dilection,
Luy feras voir, comme un Maistre d'eschole;
En luy monstrant ceste vive Parole,
Ce Don promis, ce grand Emmanuel,
Mon Verbe en chair, qu'Amour unist et colle,
Elle en aura plaisir continuel.

CONSOLATION. Legerement j'ay desir de voler.
Pour au Desert vers ceste Dame aller,
La consolant par ce Livre tant beau
Dedens lequel elle t'oyra parler;
Qui luy viendras tes secretz reveler,
Et ton vouloir, et Testament Nouveau,
La Vie, et Mort y verra de l'Agneau,
(Qui est vers toy l'Hostie pacifique)
Mettant à rien le Mouton et le Veau,
Parquoy son cœur chantera maint Cantique.

DIEU. Anges, allez en ce Desert destruit;
Resjouyssez par harmonieux bruit
Mere et Enfant; commandez de par moy,
Aux arbres secz de leur donner du fruit,
Et qu'un chacun ruisseau soit bien instruit

D'offrir leur eaux à leur Seigneur et Roy,
Tant qu'en ce lieu plein de tout desarroy,
Où rien n'y a, soit tout en abondance;
Car où je veux toucher du bout du doigt,
Mon grand povoir se voit en evidence.

LES ANGES *chantans.*
Puis qu'il te plaist Seigneur Dieu,
Allons faire reverence
En ce povre et desert lieu
Où de bien n'a apparence.
A ton Filz le tresaymé,
Et à ta parfaite Amye,
D'un grand plaisir enflammé
De servir ne faudrons mye.
Des arbres leur porterons,
Fruits pleins de saveur exquise;
Des fleurs les consolerons,
Et de l'eaue douce et requise.
Mais de tout soit gloire à toy
En ciel et terre donnee,
Qui grace par ton filz Roy
As à tous abandonnee.

MARIE. Dieu eternel, mon Pere, et mon Espoux,
A mon resveil je t'adore à genoux,
Comme la Vie et l'Estre de nous tous,
Tel je te tiens.
En te rendant graces de tous tes biens,
Te merciant de ce que moy ton Riens
As regardee,
Du doux regard, par qui je suis gardee,
Sans que pour rien j'en soye retardee,
En repos tel,
Qu'il ne se peult gouster de cœur mortel.
O Dieu, qui es immuable, immortel,
En toy je vys,

En toy je dors; car en toy sont ravys
Tous mes esprits: or fais à ton devis
De moy ta serve.
Fais que ton Filz à ton vouloir je serve,
Et que la Loy parfaitement j'observe,
En la servant.
En luy te voy tout puissant, tout sçavant,
Par cest esprit et tresgracieux vent,
Qui souffle en moy,
Me faisant voir ton Filz né soubz la Loy,
Dedens lequel je congnois par la Foy
Divinité,
Soubz le manteau de céste humanité;
En laquelle ha par son humilité
Entrepris faire
Toute la Loy, l'accomplir et parfaire.
Toy qui n'avois de nous tous rien à faire,
Par ton amour
Veux que ton Filz nous face un sy bon tour,
Que tous humains lui devront de retour.
Car jamais rendre
Nul ne pourra ce qu'il veult entreprendre,
Ny le travail que pour nous il veult prendre
Ny grand mercy
Dire, qui soit suffisant sans nul Si,
Ni le louer comme l'on doit aussi.
Parquoy debteurs
Tous luy seront, et serfz, et serviteurs;
Tout obligez, que s'ilz ne sont menteurs,
Confesseront
Que rachetez par sa bonté seront.
Il est leur prix, dont ne se passeront
Ny jour ny heure.
Et ce grand prix en ce Desert demeure,
Comme un enfant qui souvent plaint et pleure
Quasi laissé

De toy, Seigneur, qui l'as tant abbaissé.
Et quant à moy je n'ai jamais cessé
De le servir,
Pour ton vouloir, tant que j'ay peu suyvir:
Mais si je peux trouver et desservir
Grace en tes yeux,
Je te requiers nous donner un peu mieux,
Que l'œil ne peult esperer en ces lieux
Inhabitables.
Que chaud et froid nous soyent raisonnables,
Que faim ne soif ne soyent importables;
Et pue puissions
Vivre en repos par rochers et buissons;
Où separez ne soyons des doux sons
Spirituelz,
Et de tes dons en nous continuelz.
Non des grans biens que reçoit annuelz
Ta creature,
Mais de ton pain et celeste pasture;
De la vive eau qui fait de la closture
Du monde bas
Saillir à toy source de tout soulas:
Car mon cœur n'est jamais remis ne las
De t'embrasser.
Mon Dieu, mon Tout, dont ne me peux passer,
(Car en toy sents et mon Estre et ma Vie)
Et tant d'amour, qu'elle peult effacer
Tourment et mort; car en toy suis ravie.

LES ANGES *chantans.*
A toy, Dame, venons rendre
Louenge, gloire, et honneur,
Adorans ton Enfant tendre,
Nostre Roy, Maistre et Seigneur.
Car de Dieu la grand'Lumiere

Comme à travers la verriere
Voyons en luy et en toy,
Non seulement par la Foy;
Car nous sçavons que Dieu
Est en vous en ce lieu.

Dieu vray Pere nous envoye,
A fin qu'en ce grand desert
Te suyvons par toute voye;
Dont un chacun de nous sert
Voluntiers à toy, ma Dame,
Sur toutes l'heureuse femme;
L'amye du Dieu d'enhault
Demande ce qu'il te fault,
Car nous t'obeïrons
Et en tous lieux irons.

Ces lieux deserts et estranges
Pour ta consolation.
Nous remplirons de louenges,
Et de jubilation;
Tant que la terre deserte
Sera remplie et couverte,
De tout bien et tout plaisir,
Desquelz tu pourras choisir,
Plus que ne feut jadis
D'Adam le paradis.

MARIE. Loué soit Dieu qui pourvoit son Enfant
De ce qu'il fault, à sa necessité;
Et qui par vous de tous maux le defend,
Tant qu'il ne peut sentir adversité.
Ce grand desert trop mieux qu'une cité
Je voy remply de toute joye et bien;
O Dieu, dessoubz ceste diversité,
Qui t'y peult voir, il n'ha faulte de rien.

Anges, allez, cerchez et bas et hault
Ce que Dieu sçait qui nous est necessaire,
Apportez nous sans plus ce qu'il nous fault,
Car nous n'avons du superflu affaire:
Mais en allant vostre chant ne fault taire
Faisant par tout ce desert retentir,
A terre et bois, et rochers il fault faire
De nostre Dieu la louenge sentir.

LES ANGES *chantans.*

Chantons trestous par rochers et par bois
Gloire et honneur à nostre Createur;
Tant que nul lieu n'ignore nostre voix:
Mercions Dieu qui nostre Redempteur
Met sus terre
Qui la guerre
Bien tost finera:
A malice
A tout vice
La mort donnera.

LE PREMIER ANGE.

Tous Arbres secz, ne soyez plus steriles,
Le Createur veult que soyez fertiles,
Donnans voz fruitz de tresbonne saveur.

LE SECOND ANGE.

Apparoissez dens ce Desert sans umbre,
Vous belles fleurs odorantes sans nombre,
Pour aujourd'hui recevoir grand' faveur.

LE TIERS ANGE.

Courez, Ruisseaux, pres de la vierge mere;
Presentez luy eaue douce, non amere;
Honneur aurez quand de vous en prendra.

LE QUART ANGE.
O Miel tresdoux de la subtile mouche,
Viens toy monstrer pour consoler la bouche
Porte du Ciel dont chacun apprendra.

LE V. ANGE.
Serpens, Dragons et Bestes venimeuses,
Eslongnez vous, et soyez gracieuses,
Sans faire mal à Mere ny Enfant.

Le VI. ANGE.
Tygres, Lyons, et furieuses bestes,
Baissez icy voz forces et voz testes;
Car resister contre eux Dieu vous defend.

CONTEMPLATION.
Mere du Filz où gist nostre esperance,
Humble salut honneur et reverance
Te presentons; te donnant asseurance,
Que la bonté
Du Souverain l'a par Amour domté,
Comme par moy il te sera compté:
Tant que l'amour
Qu'il ha à toy, ne fait aucun sejour,
Mais ha toujours soing de toy nuict et jour:
Par quoy m'envoye
A celle fin qu'avecques toy je soye,
Et que par moy ce beau grand Livre voye,
C'est de Nature,
Où tu verras bien au vif en painture
Ciel, Terre et Mer; et ce qui nourriture
Prend dedens eux.

---

v. 380 *dans l'éd.* 1547 *point après* je soye.

O Vierge et Mere, icy bien voir tu peux
Jusqu'à un poil ou à l'un des cheveux
Des Creatures.
Icy peux voir des bestes les figures,
Et des Oyseaux les plaisantes vestures,
Arbres, fruitz, fleurs,
De mille goustz, de cent mille couleurs,
De tous Poissons les vertuz et valeurs.
Bref tout en somme
Peux voir que tout cecy est fait pour l'homme;
L'homme, pour Dieu. Or donc regarde comme
Tout va par ordre;
Voire sy bien qu'il n'y a que remordre.
Et si peché ne fust venu retordre
Le fil de Mort,
L'homme eust esté à jamais sage et fort;
Le Monde beau sans dueil ny desconfort;
Oyseaux et Bestes
Sans nul venin fussent douces, honnestes,
Et à servir l'homme à toute heure prestes.
Regarde, Dame,
Combien puissant est ce Roy là qui t'ame,
Et qui te veult consoler corps et Ame;
Resjouy toy
En regardant les œuvres de ton Roy,
Espoux et Pere: et comme en bel arroy
A ordonné
Ce Monde bas; lequel il a donné
A son seul Filz qu'il a abandonné
A ton bon soing.
Tu l'aymes tant qu'il n'est point de besoing
Ramentevoir ce qui n'est de toy loing.
Sa Deïté
Demeure en toy; et son humanité
Entre tes bras joyeusement tu porte.

En le servant par grande humilité,
Et luy ton cœur et ton corps reconforte.

MARIE. O Dieu, qui es l'Estre de toute chose,
Ta Deïté aux yeux des mortels close,
Voy dens les fleurs, dens le liz, dens la rose,
Par son povoir,

Croistre, germer et puis se faire voir,
Herbe, et puis fleur, et graine: pour pourvoir
A l'advenir.

Tu fais en hault le grand Cedre tenir,
L'arbuste en bas humblement contenir,
Le fruit meurit

Par ta vertu, qui ainsi le nourrit.
Puis tombe à bas en son temps, et pourrit.
Et son tombeau

En terre prend, dont revient un nouveau
Du grain pourry et mort, tout aussi beau
Que le premier.

Poirier n'y a, ny guynier, ny pommier
Qui tous les ans ne chargent un sommier
De ton ouvrage.

Tu es l'ouvrier de ce grand labourage,
La vie aussi de tout arbre et fruitage:
L'Estre et mouvoir

De tout ce que l'œil peut appercevoir,
Soit vert, ou blanc, incarnat, bleu, ou noir.
En terre et Mer

L'on ne doit voir que toy, ny estimer;
Tu fais fueillir, et fleurir, et germer
Et champs et bois

En tous lesquelz rien que toy ne congnois,
En eux te voy, en eux j'entens la voix
De ta puissance;

Criant bien hault pour donner congnoissance
Qu'il n'y a rien creé en ton absence.
Car tout en tous

Es et demeure. Et combien que les foulz
Qui d'ignorance, et tenebres sont saoulz,
Ne voyent rien

Que le dehors en ce corps terrien,
Qui de leurs cœurs est un sy doux lien,
Qu'ilz sont happez

Avant sçavoir de quel fer sont frappez:
Ceux qui en sont par ta grace eschappez
Peuvent bien dire

Que tu les as tirez d'un grand martyre,
Dedens lequel n'ont eu cause de rire.
Car tout plaisir,

Richesse, honneur engendrent un desir
Plein de tourment, et n'y peult lon choisir
Aucun remide.

Et qui les tient, de les perdre est timide.
Et si n'y peult Raison tenir la bride,
Qu'à droit ou tort,

Lon en desire encore avoir plus fort.
Et qui les perd, c'est douleur à la mort;
Car l'esprit n'est

Pour s'arrester, en tout ce qui parest,
Tousjours cerchant, de cercher est plus prest
Un souverain

Bien et plaisir; mais il labeure en vain,
S'il ne te plaist de ta tresdouce main
Luy descouvrir

v. 460 dans l'éd. 1547 *point après* terrien.

Ce grand secret, et le dedens ouvrir;
En te monstrant à luy, sans te couvrir
De ta facture,
Que souvent prens pour masque et couverture.
Lors quand il voit que soubz ceste Nature,
A l'œil visible
Ta vertu gist, qui le mort insensible
Fait vivre et meult (car tout luy est possible)
Il laisse à part
L'exterieur, et tourne son regard
En toy, qui es son heritage et part,
Par l'œil de Foy:
Et tout en tous, ne voit rien sinon toy;
En oubly met et tout le monde et soy.
En cest oubly
Se perd en toy, là il est anobly;
Car son Adam est mort et affoibly.
En toy seul vit,
Ainsy qu'ont fait Abraam et David,
Car chacun d'eux ta parole suyvit.
O mon doulz Pere,
Qui tout en tous tant de vertuz opere;
Declare toy, à fin qu'à tous appere
Ta bonté grande.
Ouvre les yeux au peuple, et qu'il s'amende.
Helàs, Seigneur, je les te recommande:
Car sy chacun
En tout ce corps grand, visible, et commun
Ne voyoit rien sinon toy seul Dieu un,
Tes faitz, tes ditz,

496 éd. Frank: ne voy rien. — 509 éd. Frank: je te les recommande.

Estre tout un comme ilz furent jadis,
Ce Monde icy seroit un Paradis.
Lon te loueroit
En ton ouvrage, auquel chacun verroit
Toy seul Vivant et ta Parole oyroit:
Qui par toy œuvre
Parle bien hault, et ton vouloir descœuvre
Par ta bonté, qui les perdus recœuvre.
Toy qui as fait
Et terre et ciel, et as l'homme refait
Lequel peché a de toy separé,
Je te requiers rendre le tout parfait
Puis que leur mal Amour a reparé.

MEMOIRE. O Dame eslue avant que fust le Monde
Constitué, sans peché, pure et munde,
Faire te viens reverence et honneur,
Et saluer par ton Dieu, Roy et Pere,
Qui le salut dedens son filz opere,
Du quel par toy il veut estre donneur
Au peuple Eslu, qui tant l'a attendu;
Mais maintenant par toy luy est rendu,
Dont lon te doit aymer et estimer.
A toy m'envoye, ô vierge toute belle,
Le Toutpuissant; par lequel tu es telle,
Et monstre bien comme il luy plaist t'aymer.
Car pour garder que ce lieu ne te fasche,
A fin que mieux sa grand vertu tu sache,
Ce Livre vieux t'envoye: où voir pourras
Le povre Adam en sa creation
Tant sage et beau, plus de perfection
Que tresheureux quasi tu le croiras;

543 corr. plein de perfection? — 544 éd. 1547 et Frank *point après* croiras.

L'auctorité que le Dieu de Nature
Luy a donné sur toute Creature;
Et, que plus est, exempté de mourir;
Rien ignorant, sinon Peché et mal;
Donnant les noms à chacun animal
Qu'en terre et ciel peult voler et courir.
Mais tout soudain par trop aymer sa femme,
Sa chair, son sang, feut charnelle son ame,
Oubliant Dieu et sa sainte Parole,
Pour donner foy et lieu à la mensonge.
Voyez comment la pomme mord et ronge,
Que lui bailla ceste premiere folle;
Qui desiroit et bien et mal sçavoir
Ainsi que Dieu, qui tous nudz les feit voir;
Couvrant chacun d'une fueille, sa honte:
Plus s'excusans sur autruy, que sur soy,
Furent vaincus, et mis en grand esmoy
Par ceste voix, à qui fault rendre compte.
Mais sy fragile en feut la couverture,
Que Dieu leur feit de peaux une vesture,
En les monstrant telz qu'une morte beste.
Et en lieu d'estre par eux à Dieu semblable,
Furent plus sotz que beste irraisonnable;
Voila le bien que Sçavoir leur acqueste.
L'homme eslevé en un honneur sy grand,
Qui de la main de Dieu l'honneur ne prend,
Mais par soymesme cuyde estre quelque chose,
En ignorant dont ce grand bien luy vient,
Est comparé, et semblable on le tient,
Aux animaux qui ont la bouche close.
Icy voyez Adam par son peché
Du paradis terrestre dechassé,
Sa femme aussi hors de toute liesse.
Mais la bonté qui ne se peult nyer,
Du tout ne veult les excommunier;
Mais leur donne de leur salut promesse

Par ta semence, o Vierge bien heureuse;
Par qui seroit la teste dangereuse
Du Serpent vieux et rompue, et brisee.
C'est par ce Filz, lequel de toy est né,
Par cest Enfant de Dieu à tous donné,
Par qui tu es de tous vivans prisee.
Et puis apres, voy Noë le bon homme
Dans l'arche mis: puis quand il saillit, comme
Dieu dit, monstrant l'arc remply de soulas,
Cest arc icy sera pour ton refuge,
Et signe au Ciel, que jamais par deluge
D'eau ne feray perir ce monde bas.
Ton Filz est l'arc plein de misericorde,
Dont les pescheurs, ont en leurs mains la corde,
Pour en tirer à Dieu humbles requestes:
Voy par cest arc confederation,
Paix, amitié, seure dilection,
De Dieu avons tant grandes et honnestes.
Voy Abraam, qui offrit Isaac,
Auquel son Dieu renouvelle ce pact:
En luy monstrant le nombre des estoilles,
Luy dist, En un venant de ta semence
Je monstreray ma tresgrande clemence,
Et toutes gens beniray soubs ses aesles.
Puis Israël autant en a receu;
A Dieu ont creu, dont nully n'est deceu.
Apres il fault qu'en l'histoire tu entre
Du bon David, auquel il fut promis
Que sur son siege à jamais seroit mis
Le fruit promis, de son tresroyal ventre.
Fais tout au long de ce livre lecture,
Regarde bien ceste Vieille Escriture;
Et tu verras que la fin de la Loy
C'est CHRIST ton Filz, c'est le promis Messie;
La fin, le but, de toute prophetie.
Qui accomplit la Loy par vive Foy.

Après avoir par moy qui suis Memoire,
Bien ruminé une chascune histoire,
Qui de ton Filz sont tresseur tesmoignage,
Prens de David ton pere le Psaultier,
Pour le chanter à Dieu d'un cœur entier,
Resjouyssant ton Ame, et ton courage.

Quant est de moy, je te monstre la Lettre,
Mais cest Esprit qu'il plaist au Seigneur mettre
En toy, qui es de luy toute remplie,
T'en fera voir le sens, sans rien omettre;
Lis à loisir le tout, je t'en supplie.

MARIE. Loué soit Dieu qui t'a donnee à moy,
Par qui ses faitz tresantiques je voy;
Qui monstrent bien sa puissance indicible.
O la bonté du seul Bon pour tous Bons,
Qui a tousjours distribué ses dons
A ses Esluz! O Dieu, est il possible

De te louer assez suffisamment;
Et contempler ce beau commencement,
Où toy puissant et sage Createur
De l'Air, remply d'oyseaux de mainte sorte,
De Terre aussi, qui maint animal porte,
Et de la Mere te monstre le facteur?

Ta grand' grandeur ton ouvrage demonstre,
Ta sapience en tous lieux l'on rencontre;
Car d'Elephant jusques à la formis
Tu es la Vie, comme de tous, et l'Estre;
Leur Createur, conservateur, et maistre;
Mais tout cecy as fait pour tes amis.

O povre Adam, par faulte de bien croire,
Te presenta ta femme ou pomme ou poire,

---

619 éd. 1547 et Frank : son tresseur.

Fruit de science, où mort estoit cachee:
Tu en mangeas, ton honneur ignorant,
Qui en ce monde estois seul imperant;
Lors feut ton Ame en ce peché tachee.
  O bienheureux peché, heureuse offense,
Qui merita si digne recompense,
Que Dieu son Filz pour du tout l'effacer
Nous a donné! ô Filz, ô tresgrand prix,
Que le peché d'Adam sur toy as pris,
Tu t'en povois, s'il t'eust pleu, bien passer.
  O forte amour, ô semence promise,
Par qui sera à riens la teste mise
Du grand serpent, qui les mondains regist;
Làs, je te voy, bien que soyes couverte,
En mon Enfant; qui dessus l'herbe verte,
Bien povrement ainsi qu'un pecheur gist.
  C'est l'arc qui est pour la paix mis au Ciel,
Convertissant en douceur l'amer fiel
De la justice et de l'ire de Dieu.
Helàs Pecheurs, de cest arc donc tirez
Et par luy seul ceste grace attirez;
De l'Eternel, apprenez tous ce jeu.
  Son corps est l'arche, qui voz maux ostera,
Qui sur les Eaues sy bien vous portera,
Que vous n'aurez de vous submerger peur.
C'est le Coulom, portant la branche verte,
Monstrant qu'amour la terre a descouverte
A tous Esluz, qui croiront de bon cœur.
  C'est de la Foy d'Abraam la puissance,
C'est d'Isaac la grande obeïssance,
Qui prend la mort pour autruy volontiers.
C'est des Esluz la bonne volonté,
C'est leur amour, espoir, sens, et bonté,
C'est luy qui fait en eux tous ces mestiers.

---

681 éd. 1547 et Frank *virgule après* mestiers.

Qui entend bien de l'Esprit l'harmonie,
Aller te voit soubs la ceremonie,
Oblation mettant toute autre à fin:
C'est toy qui es Melchisedec le prestre,
Duquel n'a peu la race bien congnoistre
Homme vivant, tant soit il sage ou fin.

Par cest Enfant, Sacrifice nouveau,
L'oblation du Mouton et du Veau
Ne sont plus rien; puis que de leur figure
La verité nous est sy bien monstree,
Que lon voit bien la figure acoustree
N'estre rien qu'umbre à la verité pure.

O Roy David, de plaisir suis ravie.
En contemplent ta Chrestienne vie,
Car le vray Christ plus que nul represente.
Tu es de Dieu le CHRIST, et le vray Oingt,
L'homme selon son cœur, qui as le poinct
Gaigné d'avoir mis en Dieu ta pretente.

Qui penseroit que ce fust pour mon Filz
Ce grand serment, ô Seigneur, que tu feis,
Que tu ferois du ventre de ce Roy
Saillir un Filz qui son siege tiendroit;
Le voyant nud et povre en tout endroit
Couché sur l'herbe en piteux desarroy?

Qui donneroit à cet Enfant la gloire
D'estre de toy la force et la victoire,
Et le fort bras contre tes ennemys?
Qui le prendroit pour le grand Josué,
Pour Gedeon, qui en a maint tué
En le voyant foible et à terre mis?

Qui jugeroit, ô Pere et Createur,
Que cest Enfant fust le Legislateur,

---

683 éd. Frank: Aller te voir.

Qui à ton peuple a declaré la Loy?
Le grand Moïse et serviteur fidele
Qui estoit plein de Foy, d'amour et zele?
Nul, s'il n'estoit bien inspiré de toy.
  Tel que tu feus, Seigneur, tout tel tu es,
Et tel seras, sans fin à tout jamais:
Tres gracieux et doux à tes fideles,
Tres rude et dur et juste à tous meschans,
Qui sont tousjours par malice pechans;
Sans esperer soubz l'umbre de tes aesles.
  Par ton esprit, qui tous les bons cœurs touche,
Donne vouloir, et parler à la bouche:
Dont ont chanté hautement les Prophetes;
Par toy nous ont fait de grandes promesses
Que par ton Filz aurons de tes largesses,
Le fruit entier de tes graces parfaites.
  La gloire en soit à toy qui à delivre
La Lettre et Sens me fais voir de ce Livre
Où soubz la loi la Grace peux choisir:
En le lisant, je trouve tel plaisir,
Que d'autre pain, fors cestuy, ne peux vivre.

CONSOLATION.
Or magnifie, Vierge sur toute esluë,
De ton esprit, ame, cœur, et puissance
Le vray Espoux, qui par moy te salue,
En te voulant donner resjouissance.
Porté luy as si grande obeïssance
Qu'en ce Desert, où il te fait fuyr,
Te veult donner de ses biens abondance
A fin qu'en luy tu te puisse esjouyr.

---

722 éd. 1547 et Frank: *virgule après* aesles. — 741 manque dans l'éd. Frank.

Voy ce Livre ouvert,
Qui tout feut couvert,
Et par sept fermans
Sy tresfort seelé
Qu'il estoit celé
A tous vrays amans.
Mais l'occis Agneau
Adam le nouveau,
Par son doux effort
En feit l'ouverture.
Or y prens pasture
Pour ton reconfort.
O Vierge, c'est le doux Livre de grace,
Que Dieu par moy rend ouvert en tes mains;
Tu ne seras jamais d'y lire lasse,
Recognoissant la peau du Saint des Saints
Dont il est fait, pour à tous les humains
Monstrer à cler l'amitié que leur porte:
Tu y verras tout son secret (au moins
Ce qu'il luy plaist que l'esprit en rapporte).
La peau delicate
Charité dilate
Comme un parchemin;
Et du doigt d'enhault
Escrit ce qu'il fault
Faire en ce chemin.
Ce Livre est sy ample
Qu'il suffist d'exemple
A tous ses Esluz.
Il est fol parfait
Qui compte n'én fait,
Et qui en veult plus.
Que sçauroit plus l'homme avoir d'avantage
De tout le bien qui se peult desirer,
Quand il ha Christ pour son vray heritage
Qui tout en luy l'a voulu retirer?

S'il est en Christ, plus ne doit souspirer;
Car Christ en Dieu sans fin le fera vivre,
Sans que nully l'en puisse retirer,
S'il est escrit en ce bienheureux Livre.
C'est la seure adresse
De ceste promesse
Tant reiteree,
Que Dieu en justice
Tourneroit malice
Trop inveteree.
Sur soy le peché
Sera sy caché,
Porté et deffait,
Que Dieu le tiendra
Un jour que viendra,
Pour bien satisfait.
Làs, ce sera la piteuse journée
Que le payeur n'espargnera son sang
Et que verras ta joie retournee
En grand douleur, voyant sur le dur banc
D'une grand croix l'Agneau tant pur et blanc,
Pour tous les siens justement satisfaire,
Car pour tirer ses Esluz à son reng
D'eternité, ne lairra rien à faire.
En luy la Mort, morte
(Qui estoit sy forte)
Pour jamais sera.
Car le cuydant prendre,
Luy sans se defendre
Son chef cassera.
Le Peché aussi
Vilain et noircy
Sera effacé;
Enfer par ce Christ
Sera tout prescrit,
Brisé, et cassé.

Mais Adam, mis à mort par Passion
Telle qu'il fault pour son forfait esteindre,
Retournera par Resurrection,
Pour bien heureux le hault du Ciel atteindre.
Celuy qui s'est voulu faire le moindre
Jusqu'au plus bas de l'enfer descendant,
Sera mis hault, où nul ne peut aveindre,
S'il n'est passé par ce feu tresardent.
Mais sa Creature
De vile nature
Qui reçoit par Foy
L'Agneau, et se colle
A luy, et s'en volle
Du tout hors de soy,
Elle n'est plus elle:
Mais par Foy et zele
Est Filz du Treshault.
Son nom elle perd,
Dont celuy appert
De Dieu, qui mieux vault.
Or contemplez, ma tresheureuse Dame,
Quel bien, quel heur, et quel contentement
Peult recevoir et ressentir ceste ame;
Ame non plus, mais esprit seulement,
Esprit remply de divin mouvement.
Qui plus se perd en luy, plus se retreuve
Estre en son Dieu, toy seule sçais comment
Cecy se fait, tu en as fait l'espreuve.
Or resjouis toy,
Toy qui as par Foy
La grace trouvee
Que Eve avoit perdue,
Pour s'estre rendue
A voix reprouvee.
Chante dens ton cœur
Pour l'Agneau vainqueur

D'enfer et de Mort;
Dieu à toy m'envoye,
Lequel est ta joye,
Plaisir, et confort.

MARIE. Je ne puis pas sans admiration
Ce Livre voir sy plein de charité.
Je voy de Dieu, l'amour, l'affection,
Envers celuy qui avoit merité
Que Dieu à luy fust tousjours irrité.
Je voy ce Dieu qui par bonté immense
Donne au menteur, son Filz, sa Verité;
Voire et fait chair son Verbe et sa semence.
O bonté trop grande,
Qui la Loy commande
Impossible à faire;
Puis tu metz pour l'homme
Ton Filz, qui la somme
Prend à satisfaire.

Amour vainc aux Cieux
De Dieu les doux yeux
Pour nous regarder;
Et le cœur enflame
Du Filz, qui son ame
Met pour nous garder.
Mais quand le Filz est bien glorifié,
Ayant en nous Dieu tout seul fait congnoistre,
Et nostre Adam du tout mortifié,
Son saint Esprit donne, et fait apparoistre,
Et que Dieu est en nous la Vie et l'Estre.
Ceste union est la beatitude
Du vray croyant, ô Dieu, mon Pere et Maistre,

---

v. 881. éd. 1547 croyant. ô Dieu,

Et que voicy une plaisante estude!
Ce Livre de grace
Tous les autres passe
Pour plaisir donner:
Pleurer tourne en rire,
Parquoy le veux lire
Sans l'abandonner.
Par dilection
En l'Election
De Dieu je me voy;
De tous temps preveue
Aymée et Esleue,
Me gardant en soy.
Puis quand le temps vint en sa plenitude
Lequel feut tant des Peres attendu,
Il me choisit d'entre la multitude
A un honneur de moy non pretendu:
Car non obstant que bien j'eusse entendu
Que son Filz Christ devoit naistre de Vierge,
Je n'estimois un tel bien m'estre deu
D'estre d'un tel thresor humble concierge.
Je m'estimois rien,
Vuyde de tout bien,
Et moins m'estimoye
Que povre vermine,
Ou morte racine;
Mais Dieu seul j'aymoye
Lequel m'a trouvee
Bas, mais eslevee
Hault, par sy doulz piege,
Que Mere honnoree
M'a fait, decoree
Sur son dextre siege.
Ce bien est mien, avant que fust le Monde
Fait ny formé; car Amour par luy seul
De tout peché me feit exempte et munde.

Puis me feit naistre en ce val plein de dueil,
Et me donna un regard de son œil
Sy amoureux, qu'il me feit amoureuse;
Dont toutes gens voyans ce doux acueil,
Me chanteront et diront bien heureuse.
Seigneur, quel merite
Avoit ta petite
Servante peu faire,
Pour estre estrenee
Avant qu'estre nee
Du bien qui doit plaire?
Mon affection
Mon Election
N'avoit pas esmue;
Seigneur, ta bonté
T'a pour moy domté,
Parquoy m'as eslue.
O quel honneur d'amitié paternelle!
Quelle faveur faite à ta chambriere!
Non à moy seule, ja ne fault que le cele,
(Bien que je suis des Esluz la premiere)
Mais à tous ceux qui dessoubs ma banniere,
Par vive Foy suyvront l'occis Agneau.
Venez Pecheurs, sans regarder derriere,
Ne doutez point de mon celeste appeau.
Qui croit comme moy,
Par tresvive Foy,
Mere est du Sauveur,
En son cœur l'engendre
Mais qu'il puisse entendre
Sa grande faveur.
Foy fait recevoir,
Prendre et concevoir
Oyant Dieu parler.

v. 934 éd. Frank: esleue.

Son enfant trescher
Son verbe fait Chair,
Qu'il ne fault celer.
Puis que par Foy j'ai receu en largesse,
Sans que de moy vinst la cause ou raison,
Le Filz de Dieu, l'attendue promesse,
Que Gedeon congnut en la toison;
Priez sans cesse en devote oraison
Ce Pere Dieu, vous Pecheurs condemnez,
Que Foy bruslant par amoureux tison
Mette en voz cœurs, pour n'estre point damnez.
Je vous certifie
Que Dieu justifie
Par CHRIST, le pecheur
Mais s'il ne le croit
Et Foy ne reçoit
En luy ce bonheur
Par terme fiance,
En sa conscience
N'aura nul repouz.
Dieu est le donneur,
Foy le receveur
De ce CHRIST tant doux.
Qui donc aura par Foy ce CHRIST receu,
Fera tout ce que le Pere commande;
Le saint Esprit, qui n'a nully deceu,
Fera en luy œuvre louable et grande;
Et Dieu plus fort à l'homme ne demande,
Que d'acomplir sa bonne volonté;
Ce qu'il ne peult; mais CHRIST paye l'amende:
Parquoy tout mal est vaincu et domté.
Or sont ceux sa Mere,
Son Cousin et Frere,
Qui le bon vouloir
Du puissant et sage

Font de bon courage,
Pour en eux l'avoir.
Car en eux ouvrant
Leur va descouvrant,
Que c'est sa puissance,
Qui fait tout en eux;
Qui fait un de deux
Par sa congnoissance.
Mere je suis de son humanité,
Qu'il print en moy laquelle j'ay portee,
Mere je suis de sa divinité;
Car par la Foy j'estois tant exhortee,
Que j'ay receu, dont suis reconfortee,
Voire et conceu la Deïté treshaute;
Et par son don sa grace rapportée,
Avec laquelle on ne peult faire faute.
Croyez, recevez,
Portez, concevez
Dieu par sa Parole;
Et sentez le en vous,
Pere, frere, Espoux,
Qui jouë son rolle.
En vous se louera,
Quand il jouyra
De vous purement;
En vous son amour
Sans cesser nul jour,
L'aymera vrayment.
Tant plus je lis ce Livre d'amour plein,
Et plus mon cœur, qui par Foy est certain,
Livre de grace et bonté et douceur,
De ceste amour sent la douce liqueur.

éd. Frank: après v. 1011 son amour Qui le bon vouloir Sans cesser . . .

Car sans douter est mon Esprit tresseur,
Qu'en mon Amy je suis, et luy en moy;
Dont possedant mon puissant possesseur
Plus esmoyer ne me peult nul esmoy,
Mon Dieu est sy mien
Que ce qui est sien
Dedens moy je sents;
Et dedens luy suis,
Dont saillir ne puys,
Car je m'y consens.
En mes bras le porte,
Aux siens me conforte,
Dont luy seul m'embrasse;
Ma bouche le baise,
La sienne m'appaise
Qui tout plaisir passe.
Si sçay je bien qu'un grand jour qui viendra
Pour mettre fin à ce qu'il a promis,
Honteusement mourir luy conviendra,
Pour racheter de mort tous ses amys.
Ce bouquet là de myrrhe j'en ay mis
Dedens mon sein, mon cœur et ma memoire
Long temps y a; car je n'ay rien omis
A contempler ceste piteuse histoire.
Simeon le vieux,
Voyant de ses yeux
Ce doux salutaire,
En pleurant bien fort
Ceste dure mort,
Ne me voulut taire.
Mais selon son dit
Tant en ont predit
Par le temps passé,
Qu'il n'y a Esprit
Voyant leur Escrit,
Qui n'en soit lassé.

Mais regardant en ceste passion
De l'œil de Foy, qui ne s'arreste au corps,
Je voy au fonds la consolation,
Qui ne se peult congnoistre par dehors.
C'est que mon Filz semblable à un des Mortz,
De ceste mort, mourant, aura victoire:
Et en semblant foible par ses effortz,
Sur les plus forts emportera la gloire.

Par obeïssance
Rompra la puissance
Du peché d'Adam:
Qui pour lever l'œil
Trop haut par orgueil
Feut chassé d'Eden.

CHRIST cloué de cloux
Donra de telz coups,
Qu'enfer brisera:
Son corps attaché
Ostera peché,
Et l'effacera.

Puis ce corps là, mort par affection,
Obeïssant au Pere entierement,
Voy revenir en resurrection,
Triumphateur de mort et de tourment,
Victorieux d'enfer parfaitement,
Et de peché, dont ses Esluz retire;
Et puis monter au Ciel triumphamment
Auprès du Pere où est ce qu'il desire:

Je le voy assy
Hors de tout soucy,
Du Pere à la dextre;
Où, quoy qu'il ayt fait,
Par Foy en effect
Le voy tousjours estre.

Moy qui en luy suis,
Desirer ne puys
Mieux qu'en chacun lieu,
Par tout triumphant
Voir par mon Enfant
Tout en tous mon Dieu.

LES ANGES CHANTANS.

Louenge à Dieu soit donnée à toute heure,
Qui sont cher Filz laisse en terre gesir,
Pour le pecheur du bas Enfer choisir,
En le tirant à sa haulte demeure.
Il n'y a cœur qui de joye ne pleure,
Voyant en Dieu tant d'amoureux desir,
Qui à sauver l'homme prend tel plaisir,
Qu'il est content que pour luy son Filz meure.

LE PREMIER ANGE.

Voicy des fruitz que les plus haultz dattiers
Nous ont donnez pour toy, frais et entiers:
Il te plaira ce present en gré prendre.

LE II. ANGE.

Voicy du fruit que le bon Chrestien
Envoye à toy, arbre fort ancien;
Qui ne veult riens que te louer pretendre.

LE III. ANGE.

Pomme d'amour, qui le cœur reconforte,
J'apporte à toy, qui es la femme forte,
Où croist tousjours l'amour juste et divine.

LE IIII. ANGE.

Reçoy ces fleurs, ô blanche fleur de lis.

---

v. 1111 éd. 1547 et Frank: où croit.

Et la pensée entre toutes eslis,
Et ceste rose tiree de l'espine.

LE V. ANGE.
Ce miel celeste est digne de ta bouche,
Auquel jamais ne toucha layde mouche,
Car ta parole au doux miel est semblable.

LE VI. ANGE.
Ceste vive eaue j'ay prise de la pierre
Qui aux enfans d'Israël en la terre
Du grand Desert leur feut tant secourable.

LE PREMIER ANGE.
Du grand palmier qui au dur faix resiste,
Vierge, en ton cœur la fermeté consiste;
Car il n'en feut jamais de sy constante.

LE II. ANGE.
Du bon Chretien qui à Dieu seul veult plaire,
Vierge, tu es le parfait exemplaire,
Par vive Foy et Charité ardente.

LE III. ANGE.
Le fruit d'amour est en toy tout entier,
Car d'aymer Dieu sçais sy bien le mestier
Que toute amour auprès n'est que painture.

LE IIII. ANGE.
Tu es le Liz blanc et cler, pur et munde,
Vivant parmy les espines du Monde,
Sans en sentir ûne seule pointure.

1122 éd. 1547 et Frank: en tout cœur.

LE V. ANGE.
Tu es le miel, douceur saillant du fort,
Et celuy dont Jonatas reconfort
Trouva, lequel luy redonna la veuë.

LE VI. ANGE.
Pleine tu es de l'eaue tant clere et belle,
Qui fait saillir en la vie eternelle
Ceux qui par Foy et Charité l'ont beuë.

LE PREMIER ANGE.
En nourrissant ton pur et chaste corps
De miel, et fruitz differens par dehors
Tu voy en eux Dieu, qui de tous est Vie.

MARIE. Qui a gousté ceste manne celeste,
Làs, il est plus ignorant qu'une beste
Si d'autre chose il peult avoir envie.

LE II. ANGE.
Nous voyons bien qu'en goustant ce doulx miel,
Ton œil de Foy reçoit du hault du Ciel
Ceste douceur, sachant qu'elle en descend.

LE III. ANGE.
Tout ce manger terrestre ne retarde
Que le pain vif sans cesser ne regarde:
Car autre pain ton cœur n'ayme ne sent.

LE IIII. ANGE.
Ceste eau te plaist plus que nul vin ou moust,
Car en esprit desja tu sents le goust
De la divine et celeste fontaine.

MARIE. L'eau de Marah douce trouver je dois,
Car je congnois la grand vertu du bois:
Par qui elle est de douceur toute pleine.

LE V. ANGE.
Dedens ces fleurs la beauté vois du beau,
L'odeur de luy conforte ton cerveau,
Dont tu le loue en sa diversité.

LE VI. ANGE.
Tu le vois seul soubz diverse figure
L'estre et la vie à toute creature;
Tu le sçais mieux qu'il ne t'est recité.

MARIE. L'homme ne vit pas de pain seulement
De la Parole escrite purement,
De son Dieu peult sustenter corps et ame:
Le beau se voit en toutes les beautés,
Et le puissant en toutes royautés:
Car Dieu seul est Tout, en tout homme et femme.

L'Estre et le Tout des pierres insensibles,
Le sentiment des animaux sensibles,
D'arbres et fleurs l'estre et l'accroissement.
De l'homme il est estre, vie et mouvoir,
Sens et raison, volonté et povoir:
L'homme sans luy n'est rien entierement.

Donc en mengeant et en beuvant ceste eau
Je gouste et voy en tout l'homme Nouveau,
Par qui le Pere à tous se communique.
O quel plaisir, de sçavoir que nostre Estre,
Vie, et Povoir est Dieu seul: dont sa dextre
De faire tout en tous sçait la pratique!

Pere, j'ay pris ta benediction,
Où j'ay trouvé tant de refection,
Que grace en rends à ta grande abondance:
Je ne te puys tes graces et biens rendre,
Mais à ton Filz tant delicat et tendre
En te louant vois offrir ma substance.

LES ANGES CHANTANS
Tout d'un accord chantons au Dieu des Anges,
Qui passe tout l'effort de noz louenges,
Nul la valeur ne peult chanter ny dire,
Tout ce qu'il veult il fait en son empire,
Chantons sa grand bonté, douceur, clemence,
Car amour l'a domté par sa puissance.

JOSEPH. Combien que je me sois lassé
De cercher ce dont j'ay besoing,
Si n'ay je pas trop amassé,
Et si suis allé assez loing.
Ce que j'en rapporte est tesmoing
Que ce lieu est mal cultivé;
Seigneur, en toy jette mon soing,
Duquel tout bien est derivé.

O que de fruit je voy ensemble
Pres de Marie sur la terre?
Il y en a plus, ce me semble,
Qu'en un mois n'en sçaurions acquerre.
O que celuy folement erre,
Pensant par peine avoir de soy,
Ce que Dieu donne sans requerre
A ceux qui vivent de sa Foy!

Loué soit Dieu qui m'a reconforté
De mon labeur; voyant qu'il l'a pourveue
De tant de bien, qu'aucun a apporté,
Pour secourir à ceste Vierge eslue.
En presentant ces fruitz je vous salue,
Mais je voy bien que n'en avez affaire:
Car d'autres fruitz de plus grande value
Un beau present Dieu vous a voulu faire.

MARIE. Qui a jetté son soing au Dieu treshault
En s'oubliant pour sans cesser le voir,

Sachez, amy que rien ne luy default;
Et qu'il ne peult necessité avoir.
Dieu est sy bon, et ha sy grand povoir,
Que ce Desert, où son Enfant veult mettre,
A sceu sy bien de ses graces pourvoir
Qu'il est plus beau que Paradis terrestre.

En ce Desert voyez l'arbre de Vie
Resuscitant Adam et tous les morts.
L'arbre duquel Eve eut sy grande envie
N'est plus icy, il est chassé dehors.
Icy n'habite un seul terrestre corps,
Le celeste homme par force a pris le lieu
De ce terrestre, et par ses grans efforts
Du grand Desert s'est planté au mylieu.

JOSEPH. Puis qu'ainsi va, m'amye, que vous dites,
Ce desert est beau comme un Paradis;
Duquel Adam feut par ses demerites
Chassé dehors honteusement, jadis.

MARIE. Amy, croyez, je vous prie, à mes ditz;
Adam pecha, et feit par son peché
Que luy et tous les siens furent mauditz;
Car tout le genre humain en feut taché.

Làs, il mangea de l'arbre de Science,
Oubliant Dieu et son commandement.
Et si le feit contre sa conscience;
Car il ne feut deceu aucunement:
Dont il ne peut parvenir nullement
A ce bel arbre, à la vie toucher:
Il feut chassé par l'Ange en tout tourment,
Sans en povoir jamais plus approcher.

Le lieu plaisant feut tourné au Desert,
L'homme en honneur feut semblable à la beste,

La mort survint, que le peché dessert,
Qui à tuer tous les vivans est preste.
Enfer leva à cest' heure là sa creste,
Le ciel feut cloz, le grand Serpent regna;
Mais Dieu puissant pour luy rompre la teste,
Ce grand Desert de son Filz estrena.
Or est ce Filz, plus vertueux et grand
Qu'Adam n'estoit petit et vicieux:
L'un tout peché, l'autre tout bien apprend;
L'un est de terre, et l'autre vient des Cieux;
Qui ce Desert rend plus delicieux,
Et plus parfait, qu'Adam par son peché
Ne rendit laid son Jardin precieux,
Pour estre trop de sa femme empesché.

JOSEPH. Or voy je bien qu'il ne fault point douter
Que nous n'ayons povoir par cest Enfant
Du fruit de Vie approcher et gouster,
En delaissant l'arbre que Dieu defend:
Qui fait le cœur devenir Elephant
Par un orgueil de science trop vaine.
Mais le Petit du Grand est triumphant
S'humiliant à rien, à mort, et peine.

MARIE. Ce lieu qui feut plein de sterilité
Par le peché de ce vieux Premier Homme,
Est maintenant plein de fertilité
Par le Nouveau, qui Jesus Christ se nomme.
C'est le Sauveur qui sur luy prend la somme
De touz pechés, qu'il porte et qu'il efface:
Qui en la Croix prendra un sy doux somme
Que tous Esluz dormiront en sa grace.

1253 *Trop long d'une syllabe. Supprimer* là ?

JOSEPH. Povres Pecheurs, desnuez de vertuz,
Qui ressemblez un Desert tout destruit,
Si vous voulez estre bien revestuz
De la vertu, et porter fleur, et fruit,
Quand vous oyrez de la Parole bruit
Du Filz de Dieu, où l'on se doit fier;
Que chacun soit de l'embrasser instruit,
Car par luy seul povez fructifier.

MARIE. Voyez, amy, comme le Dieu tresbon
Non seulement de vivres m'a munie,
Mais de ces trois Livres m'a fait le don;
Me consolant de ceste compaignie.
Lire y povez, nully ne le vous nye;
Et seure suis que cest esprit divin
Vous en fera entendre l'harmonie
Dont vous serez à l'aymer plus enclin

JOSEPH. En ce premier voy de telles merveilles,
Que le sçavoir je n'en puis supporter,
Car un seul Dieu en choses nompareilles
Je voy vivant; qui tout veult supporter,
Semer, nourrir, conserver, conforter:
Mais le plus c'est de voir ceste unité
Qui en soy peult son ouvrage porter,
Estre couvert soubz la pluralité.

L'exterieur est sy tresvariable,
Que l'œil charnel voyant ce qu'il peult voir,
Trouve que l'un à l'aultre n'est semblable.
Dieu l'a creé par son divin povoir,
Tout different l'a monstré son sçavoir;
Mais soubz ces corps differens en grand nombre
L'œil de la Foy un seul y voit mouvoir,
Sans s'arrester au dehors ny à l'ombre.

MARIE. Amy, un seul en tous est adorable,
Car luy tout seul est la vie de tous;
Beste n'y a soit mute ou raisonnable
Dont Dieu ne soit son estre, entendez-vous?
Mais il s'est tant à l'homme monstré doux
Que dans sa chair a voulu habiter,
Pour tirer hault ce qui estoit dessoubz,
Et lui faisant le hault ciel heriter.

JOSEPH. Ce Livre icy bien à cler nous descœuvre
Comme Dieu eust de Nature pitié,
Et comme en tous par sa bonté il œuvre,
Monstrant l'effect de sa grande amitié.
Et comme après avoir bien chastié
Eve et Adam, et tous ceux de sa race,
Leur a donné, non point une moitié,
Mais par son Filz entiere et pleine grace.
Je voy icy que tous ceux qui l'ont creu,
Voire et receu par foy vive sans feinte,
Il a leur bien et leur honneur accreu,
Et fait gaigner bataille et gloire mainte,
Pour acquerir la terre bonne et sainte,
Où maints travaux par Foy ont soustenuz;
Mais à la fin, mettant en fuyte et crainte
Leurs ennemis, ilz y sont parvenuz.

MARIE. Aussi, Joseph, le peuple qui croira
Le doux parler de Dieu qui point ne ment,
Ce qu'il a creu et desiré verra,
Qui ne sera sans grand empeschement.
Car du costé senestre, mort, tourment,
Douleur, soucy, lui donront desespoir:

1342 éd. 1547: don^ront

Plaisirs, honneurs, et biens trop doucement
A dextre auront, de l'empescher povoir:
Mais qui aura Foy de ceste promesse,
Et grand desir d'acquerir ceste terre,
Victoire aura sur toute la finesse
Des ennemis, et de leur forte guerre.
La vive Foy comme foudre ou tonnerre
Ruinera toute infidelité;
Parquoy pourront des vrais vivans conquerre,
Terre et païs par grande humilité.

JOSEPH. Làs, par sus tous ces Livres excellents
Je prens plaisir à regarder ce tiers.
O que les cœurs des hommes seront lents,
Qui ne voudront le lire volontiers!
La Voye y est seure par tous sentiers,
La Verité j'y voy tresclere, et nue,
La Vie aussi en tous lieux et quartiers.
O quel plaisir à mon cœur et ma veue!

Cheminer fault par sa voye et doctrine,
Par où lon va au divin et seur port.
Recevoir fault sa douce discipline,
De Verité plus forte que le fort.
Prendre aussi fault contre l'horrible mort,
Que chacun craint ceste vie immortelle;
Icy je voy mon salut, mon confort,
La Loy de grace y est spirituelle.

MARIE. Le temps sera long en ce Desert gitte,
Car de Dieu fault l'heure et le jour attendre
Que son Enfant appellera d'Egypte,
Comme il nous a ce long chemin fait prendre
O mon Enfant, Dieu t'a bien fait descendre,

1356. éd. 1547 volentiers

Pour le Pecheur cercher au centre bas,
Afin qu'à luy en toy le puisses rendre
En hault au ciel, làs, tu n'y faudràs pas.
  En attendant ce jour, nous passerons
Joyeusement le temps à mediter
Ces Livres cy; et ne nous lasserons
De contempler la terre; où heriter,
Nous nous devons, et noz cœurs inciter
A aymer Dieu, et le louer sans cesse;
Qui par son Filz tel bien fait meriter,
Que ne pouvoit gaigner nostre foiblesse.

JOSEPH. Long temps y a que sommes attendans,
Mais avec vous ne m'a duré un jour.
Car je vous voy, et dehors et dedens,
Le Livre escrit plein de Foy et d'amour
Auprès de vous (où que soit le sejour).
Sy content suis que le temps ne me dure.
Donnons au corps le repos à son tour,
Car la nuict vient qui le veiller n'endure.
  Or reposons en nostre vray repos,
Car hors de luy n'a repos ny sommeil.

MARIE. Vostre parole est bonne, mon Espoux,
Mon Filz et moy croirons vostre conseil.
Seigneur, qui es tousjours mon vray Soleil,
Auquel je sers, et moindre ne veux suyvre,
Garde en tes mains mon Filz le nompareil,
Et nous pour luy, qui en toy voulons vivre.

L'ANGE. O Joseph, Joseph, leve toy,
    Ne crains plus Herodes le Roy,
    Prens le petit Filz et la Mere.
    Va en la terre d'Israël,
    Ce que je te diz, l'Eternel
    Le mande à ceux dont il est Pere.

Car ceux sont mortz, mis soubs la lame,
Qui de l'Enfant cerchoyent l'ame ;
Or va bien tost sans craindre rien.

JOSEPH. O Bonté impossible à croire,
Qui de ton Filz as la memoire,
Aujourdhui nous fais un grand bien.
Louenge et gloire je te donne,
Qui tes Esluz point n'abandonne,
Mais apres travail et tourment
(Lequel avecques eux tu portes)
Leur viens de grace ouvrir les portes,
En leur donnant contentement.
M'amye, allons ; car Dieu nous advertit
De desloger, c'est luy qui convertit
Ce long exil en retour tresheureux.

MARIE.
Soit pres ou loing tousjours en luy suis seure,
Il est par tout ma terre et ma demeure,
Qui croit en luy, n'ha point le cœur peureux.

JOSEPH. Or commençons à ce joyeux matin
Nostre retour, et tresheureux chemin ;
Du demourant, fors de l'Enfant me charge.

MARIE. C'est le thresor que je ne puys laisser
En l'embrassant, je me sens embrasser,
Et soustenir de luy qui est ma charge.

JOSEPH. Dans le païs d'Israel nous marchons,
Je voy un homme, il fault que nous cerchons.
Quelle nouvelle on peult de luy entendre.

MARIE. En Dieu sçavons toutes bonnes nouvelles,
Mais en ce Monde, amy, ne sont pas telles ;
Parquoy povez de luy quelqu'une apprendre.

JOSEPH. Dieu qui a fait le Monde grand et beau
Vous gard, amy, que dit on de nouveau ?
Quel bruit court il, qui regne en ceste part ?

L'HOMME. Archelaüs le filz de ce vipere,
Regne sur nous en lieu de son feu pere,
Mais cestuy cy sera un fin renard.

JOSEPH. M'amye, il fault icy nous arrester,
Et nostre cas en ce lieu apprester
Pour y dormir; car le jour quasi passe.

MARIE. En demeurant ou allant reposons,
Mais il est bon que nostre Enfant posons,
Lequel jamais de porter ne suis lasse.

JOSEPH. Crainte me prend de vous avoir guidee
En ce païs, puis que Herode en Judee
Au lieu du pere est maintenant regnant.
Làs, mon cœur est aussi froid comme marbre,
Car c'est le fruit du plus dangereux arbre
Qui oncques feut la couronne tenant.

MARIE. Fussent les Roys à mille millions,
Celuy qui clost la bouche aux fiers Lions,
Leur ostera en un moment leur force,
Mais s'il luy plaist que pour luy nous souffrons,
Cœur et racine à ce grand Dieu offrons,
Sans espargner fleur, fruit, branche, ou escorce;

---

v. 1436 éd. Frank: Pourquoy povez

Mais au danger ne se fault exposer,
Parquoy vault mieux en ces lieux reposer,
Car Dieu pour nous sçaura tresbien veiller.

JOSEPH. En ta parole et seureté m'endors,
Par qui mes sens revenus sont sy forts,
Que je n'ay plus de peur à sommeiller.

L'ANGE. Joseph, qui en ce lieu prens somme
D'entendre à mon parler te somme;
Metz hors de toy et crainte et peur,
Divinement je t'admoneste,
De retirer la Dame honneste,
Et son Enfant, le vray Sauveur,
Es parties que Dieu ordonne
De Galilée, où il leur donne
Lieu de demeurer pour un temps,
En Nazareth povre cité,
Là où n'auront necessité,
Qui les garde d'estre contents:
Afin que le dict du Prophete
Soit accomply, qu'est manifeste;
Disant de ce Filz tant de bien,
Et qu'un jour appelé seroit,
(Pource que tous Saintz passeroit)
Vray et parfait Nazarien.

JOSEPH. O Dame eslue pour mere et pour amye,
Il n'est plus temps que soyez endormie,
Car le hault Dieu m'a envoyé son Ange
En mon dormant, dont je luy rends louenge,
A fin que peur et crainte n'eussions mye.

---

v. 1462. éd. Frank: Pourquoy. éd. 1547: ce lieux

En Nazareth veult que nous demeurons
Pour quelque temps, et autant y serons
Qu'il luy plaira; car, m'amye, en effect
Son bon vouloir est et doit estre fait.
En le servant nostre temps passerons.

MARIE. O Nazareth! ô cité fleurissante,
Que tu reçois une grace excellente
Donnant le Nom à la fleur fleurissant,
Et que de toy la fleur on voye yssant,
Sans separer sa racine puissante!
O Filz de Dieu separé et saint homme,
Celuy qui vray Nazarien te nomme
N'a point menty, car tu es separé
De tous pechés et de vertus paré;
Dont es sy plein que nul n'en sçayt la somme.
Louenge en soit au Seigneur redoublee
Qui ha mercy de la terre troublee;
Louenge à toy qui au Pere obeïs,
Louez soyez par qui en tout païs
Je suis d'amour et de grace comblee.

DIEU. J'ay appellé d'Egypte et dehors mis
Mon cher enfant, comme j'avois promis;
En Nazareth pour quelque temps sera.
Dens le Desert secours luy ay transmis,
Et mis à mort ses plus grans ennemis,
Dont ma bonté chacun confessera;
Car jusqu'au temps qu'à moy il passera
Par une mort de mort victorieuse
Le garderay, car il exaucera
Par tout mon Nom de sa voix vertueuse;

---

v. 1510 éd. 1547 sera Dens le Desert; secours

Monstrant que n'ay le Monde delaissé,
J'ay fait saillir la verge de Jessé,
Haulte en vertu sans avoir sa semblable,
Puis je me suis par amour abbaissé,
Ainsi que doit un amoureux pressé.
De ceste verge à tous tant agreable,
Ay fait saillir par façon admirable,
La fleur sur qui repose sans partir
Mon Saint Esprit, c'est la fleur amiable,
Et qui la sent peult ma douceur sentir.

Nazarien fleurissant et la fleur
Est mon Enfant, duquel la douce odeur
A rappaisé contre l'homme mon ire;
Qui le peult croire, et goutter sa senteur
Il changera crainte, tristesse et peur
En tout plaisir, remply d'immortel rire.
Ceste senteur fait porter tout martyre,
Car qui la sent n'est jamais perissant;
Le cœur devot qui l'ayme et la desire,
Fust il desert, il sera florissant.

O doux Esprits, si jamais me compleustes
Et desirants de m'obeïr vous feustes,
Soyez joyeux; prenez voz instruments
Harpes, et Lucz, Orgues, Cymbales, Fluttes,
Et racomptez comme charge vous eustes
De rendre doux tous les quatre Elements;
Tygres, Lions, Serpens doux et clements,
Et le Desert feistes fructifier,
Sans que mon Filz eust faulte d'aliments,
Chantez qu'il fait bon en moy se fier.

---

v. 1522 éd. Frank: son semblable — 1540 par erreur dans l'éd. 1547: DIEU. O doux Esprits . . .

LE PREMIER ANGE.

Il seroit bien serviteur trop meschant,
Qui maintenant espargneroit son chant,
Pour hault louer tes bontés et tes dons.

LE II. ANGE.

Nully de nous n'a garde de se feindre;
Combien, Seigneur, que ne povons atteindre
D'assez louer toy Dieu, le bon des bons.

LE III. ANGE.

Ta grand'vertu en nous hault te louera,
Et ta bonté la louenge advouera,
Puis que tu es dedens nous ta louenge.

LE IIII. ANGE.

Puis qu'il te plaist de te louer par nous,
Nous chanterons en tous lieux devant tous
Ta gloire et loz, chacun de nous s'y renge.

LE V. ANGE.

Ciel, Terre, et Mer, sont tous pleins de ta gloire,
Mais il en fault refreschir la memoire.
Incessamment, par voix continuelle.

LE VI. ANGE.

De tous les biens qu'à l'Ange aussi qu'à l'homme
As fait, Seigneur, dont nul ne sçait la somme
Louenge à toy en soit continuelle.

TOUS ENSEMBLE. Sur le chant, *Pourtant que je suis bon homme.*

Chantons tous la congnoissance
Qu'avons de l'affection

De Dieu, qui en abondance
Monstre sa dilection.
Son Filz il donne à la terre
Pour faire la terre Dieu:
Par sa Mort fine la guerre,
Et donne paix en tout lieu
A ceux qui ont asseurance
Que par son Election
Auront de luy jouyssance
Sur le hault mont de Zion.

FIN.

COMEDIE SUR LE TRESPAS DU ROY

à quatre personnages, cest assavoir AMARISSIME, SECURUS, AGAPY, Berger, et PARACLESIS.

AMARISSIME *commance.*

Mais est-il vray, est-ce chose assurée
Que Pan nous est osté de ces bas lieux?
O la douleur voyre desmesurée!
Mais est-il vray, est il ravy aux cieulx?
C'est verité. O mes aveuglez yeulx,
Sans plus vouloir en ce monde rien veoir,
Montrez deceu le tourment envieulx,
Et à pleurer faictes vostre debvoir.

Or, est de nous, bergeres et bergers,
Soubstraict du tout le bien et le plaisir,
Qui nous gardoit de tous maulx et dangers,
Voire et du loup qui ne sçeut onc saisir
Nulle brebis, car il n'avoit desir
Que de garder son parc et son troupeau,
Et bien souvent a mieulx aymé choisir
Que [de] leur veoir azarder chair et peau.

Puisque ce tant et tant aimable Dieu
Ne puis plus veoir, pour mon grand deuil parfaire,
Choisir me fault ung solitaire lieu,
Où ma douleur, sans ung seul mot en taire,
Puisse chanter et du tout me distraire

---

15 choisir *ne donne pas de sens.* G. Lanson *corrige* Et mal souvent.

De tout plaisir, de toutte charge et soing,
Car perdant tout je n'ay de rien affaire,
Et n'a mon deuil que des larmes besoing.
Ce lieu desert j'ay choisy pour mes pleurs,
En delaissant pastourelle et pastours.
Je hay les bois, les verdures et fleurs,
Prez et ruisseaulx, pallais, villes et tours.
Puisque la mort faict de sy cruelz to[u]rs,
De n'espargner le chef de bergerie,
Le noir prendray, au lieu de beaulx atours,
Non pas sy noir, comme je suis marrie.
N'espere pas de me reconforter
Nul rossignol, linotte, ny calandre;
Je vueil mon deuil sans reconfort porter,
Tant que mon corps soit tout reduict en cendre.
O clers ruisseaulx, ne faictes plus entendre
Vostre doulx bruict, advanceant mon dormir.
Car nul repos sy plaisant ne puis prendre
Qu'à raconter mon malheur et gemyr.
O foible voix, loin de toutte musique,
Seulle criez mes douleurs haultement:
Deuil et amour soit vostre retoricque.
Chantez des vers de douleur seullement,
Qui composez sont sans entendement
Par ung esprit troublé jusque à la mort.
Faictes sentir à tout le firmament
Qu'à luy et vous la mort a faict grand tort.

Elle chante sur le chant «Jouyssance vous donneray»

Las! tant malheureuse je suis,
Que mon malheur dire ne puis

---

25 Ms. pasteurs — 35 A. L. veuil, — 43 A. L. soi[en]t

Sinon qu'il est sans esperance:
Desespoir est déjà à l'huys
Pour me getter au fondz du puis
Où n'a d'en saillir apparence.

SECURUS. O Pan, o Pan, mon maistre et mon amy,
Puisque tu es de nos yeulx arraché,
Et que ton corps en terre est endormy,
Et avec toy tout nostre bien caché,
Que fera plus mon c[u]eur triste et faché
Fors de pleurer, delaissant toutte joye?
Parquoy mon lut j'ay au saulle attaché
Sans que jamais son armonie j'oye.

AMARISSIME *chante.*
Tant de larmes jettent mes yeulx
Qu'ilz ne voyent terre ne cieulx,
Telle est de leur pleur l'habundance.
Ma bouche se pleinct en tous lieux,
De mon cueur ne peult saillir mieux
Que soupirs sans nulle allegence.

SECURUS. Mais n'ay je pas ouy la foible voix
De la dolente et triste Amarissime,
Devers laquelle à grand haste m'en vois?
Car à l'oyr presque morte l'estime,
Plaine de deuil du pié jusqu'à la cime.
De desespoir j'ay son chant entendu:
Elle a raison, soit en prose ou en rime,
De lamenter, car elle a tout perdu.

AMARISSIME *chante.*
Tristesse par ses grans efforts
A rendu si foible mon corps,
Qu'il n'ha ny vertu ny puissance.

Il est semblable à l'un des morts,
Tant que le voyant par dehors
L'on perd de luy la congnoissance.

SECURUS. Cesse ce chant et ces pleurs lamentables,
Qui n'est a corps ny esprit proffitable,
Ma très parfaicte et tant aymee amye.

AMARISSIME. O Securus, tant vray et charitable,
Tant extreme est mon deuil et importable
Que consoller je ne [le] saurois mye.

SECURUS. Helas! je sçay que tu as bien raison,
Si ay je moy en tout lieu et saison
De regretter une perte sy grande.
Tous deux avons beu la triste poizon;
Par quoy viens t'en à ma pauvre maison
Où de noz plainctz ferons aux dieux ofrande.

AMARISSIME. Amy, delaisse icy la delaissee,
Que la mort a jusqu'à mort abaissee,
Luy ostant Pan où estoit tout son bien.
Car d'ennuy suis si très fort opressee,
Que ta maison sera très mal dressee
Par moi, n'ayant plus nul soucy de rien.

SECURUS. Peulx tu laisser, ma très chere compaigne,
Nostre trouppeau errant par la montaigne,
Au grand danger du loup, aussy de l'ours?

---

88 A. L. s[ç]aurois. — 90 A. L. ay-je aussi *et virgule après* sy grande.

AMARISSIME. Mais que de pleurs mon visage je baigne,
Il m'est advis qu'[encore] asez je gaigne,
Car mort m'a faict de trop estranges tours.

SECURUS. Je ne le faicz pour arrester tes larmes.
Car comme toy je suis en pareil terme,
Mais c'est afin que nous pleurions ensemble.

AMARISSIME. Amy, pour toy j'ay mon grand amour ferme,
Je partiray d'icy, car je t'afferme
Que riens que mort noz c[u]eurs ne desasemble.

SECURUS. Consolle-toy, Amarissime chere,
Esleve ung peu ta morte et triste chaire,
Car, toy mourant, mettrois fin à ma vie.

AMARISSIME. Pour toy vivray en ceste vie amere:
Mais chantons donc puisque ceste c[h]ymere
Mort a de nous nostre joye ravie.

Securus et Amarissime chantant sur le chant: «Je vous supplie, oyez comment En amour je suis maltraicté.»

Je n'ay plus que la triste voix
De laquelle crier m'en vois,
En lamentant la dure absence.
Las! de celuy pour qui vivois,

---

105 A. L. Il m'est [encore] advis. — 108 Ms. *Car comme toy je suis en pareil tourmens.* A. L. je sens pareil[s] tourment

Que de si bon cœur je servois,
J'ay perdu l'heureuse presence!

AGAPY, *second berger.*
Je l'ay perdu le vray consolateur
De mon esprit, de tous pasteurs le maistre
Je l'ay perdu le plus sage pasteur
Et le plus doux qui fut en ce bas estre.
Ainsy très bien gardoit et faisoit paistre
Son grand trouppeau duquel fut amateur,
Le deffendant et gardant de sa dextre.
Las! j'ay perdu de tout mon bien l'auteur;
Devant mes yeulx la mort le m'a osté
Le dernier fuz lequel il acolla!
O quel adieu et qu'il m'a cher cousté!
Parler n'en puis, il fault demourer là!
Luy par trop mieulx que nul aultre parla,
Le corps vaincu, l'esprit victorieulx
De crainte et mort, droict aux cieulx s'envola,
Dont de courroux [je] suis presque faceulx.

AMARISSIME. Seure je suis que son esprit
Regne avec son chef Jesus Christ,
Contemplant la divine essence.
Combien que son corps soit prescript,
Les promesses du saint Escrit
Le font vivre au ciel sans doutance.

---

123 A. L. je voyois. — 130 A. L. troupeau — 133 A. L. me l'a osté — 134 Ms. et A. L dernier filz (correction de G. Paris et de G. Lanson) — 140 faceulx, *lire* fac[h]eulx? *qui, du reste, convient médiocrement* (comp. fascherie v. 287) — 145 Ms. esprit *correction de* A. L. (Escri[p]t)

Tandis qu'il estoit sain et fort,
La foy estoit son reconfort,
Son Dieu possedoit par creance;
En ceste Foy vive il est mort,
Qui l'a conduit au très seur port,
Où il ha de Dieu jouyssance.

AGAPY. Quel son, quel chant est ce que j'oy de loing,
Tant que je pers le sens et la parole?
C'est voix de femme et qui a grand besoing,
A mon advis, que quelcun la consolle.
O toy, oyseau, qui plus promptement volle,
Va conseiller la voix d'une non faincte,
Qui ne se deult comme legerre ou folle,
Mais en grant deuil instamment faict sa plaincte.

AMARISSIME. Mais, helas! mon corps est banny
Du sien, auquel il fut uny
Depuis le temps de nostre enfance!
Mon esprit aussi est puny,
Quand il se trouve desgarny
Du sien plein de toute science.

Esprit et corps de dueil sont pleins,
Tant qu'ilz sont convertiz en plains:
Seul pleurer est ma contenance.
Je crie par bois et par plains,
Au ciel et terre me complains;
A rien fors à mon dueil ne pense.

---

157 Ms. *oyseaulx* (A. L. *corr.*) — 172 Ms. et A. L. fort à

AGAPY. Ceste voix là me tire à soy,
Car elle est semblable à la mienne;
Et sens une douleur en moy
Toute telle comme la sienne.
Sa chanson me semble ancienne,
Si sont les motz de neuf ouvraige;
D'où que ce soit que la voix vienne,
Ignorer n'en puis le langaige.

AMARISSIME. Mort qui m'as fait sy mauvais tour
D'abattre ma force et ma tour,
Tout mon refuge et ma defense,
N'as sceu ruyner mon amour
Que je sens croistre nuict et jour,
Qui ma douleur croist et avance.

Mon mal ne se peut reveler,
Et m'est si dur à l'avaller,
Que j'en perds toute patience.
Il ne m'en fault donc plus parler,
Mais penser de bien tost aller
Où Dieu l'a mis par sa clemence.

AGAPY. O Amarissime est ce toy?
C'est toy qui monstre par ton chant
Que vraye amour et seure foy,
Par le temps ne va poinct laschant.
Las! tu pleures le tour meschant
De la mort, dont plainctes tu faitz.
Par quoy vers toy m'en voys marchant,
Pour avec toy porter le faix.

---

194 A. L. monstre[s] — 195 Ms. *est* (A. L. *corr.*) — 196 A. L. vont

SECURUS *chante sur le chant:*

«Las! voulez vous qu'une personne chante
De qui le cueur ne fait que souspirer.»

Ma triste voix plus rien que dueil ne chante,
Aussi mon mal ne faict que s'empirer.
Rien je ne voy qui mon esprit contente,
Et ne peult plus mon cueur que souspirer,
Nul mal ne crainctz et nul bien desirer
Je ne puis mais, fais moy pleurer, ma Muse.
Pour desplaisir du tout ne retirer,
Ce mestier veux faire sans nulle excuse.

AMARISSIME. Areste toy, Securus, car j'escoutte
Voix qui me faict d'un berger souvenir,
Voire si fort que sans en faire doubte,
C'est Agapy, je le veux soubstenir.
Si je savois où il se veult tenir,
Luy envoirois mon esclave estourneau
Et le prierois jusques icy venir,
Pour regretter Pan mis soubz le tombeau.

AGAPY *chante:*

«Je vous supplie, oyez comment
En amour je suis mal traicté.»

Ma douleur, [trop] grande au dedans,
Du cueur ne peult sortir dehors,
Dont je [res]sens dix accidens
De Tristesse, qui ses effors
Faict contre mon cueur et mon corps,
Tant que suis prest à defaillir,

---

206 A. L. puis plus, fais-moy — 208 A. L. mestier [là] veux — 219 Ms. je sens A. L. *corr.*

Et desirant le reng des mors
De ma vie je veulx saillir.

AMARISSIME. C'est Agapy; je congnois sa voix doulce.
Helas! c'est luy, j'en ay bonne apparence.
Son chant piteux à lamenter me poulse,
Car, comme moy, il n'a que desplaisance.
Crie bien hault, Securus, car je pense
Qu'il est si près qu'il t'orra clamant.

SECURUS. [O] Agapy, je te requiers, avance
Ton marcher lent, viens à moy promptement.

AGAPY. Amy berger qui crie de là hault
En m'apellant, mais dis moy qu'il te fault.
Tu me congnois, mais dis moy qui es tu?

SECURUS. Securus suis, à qui joye default
Ainsi qu'à toy, fais donc icy ung sault,
Executant charitable vertu.

AGAPY. Las! Securus, j'entends bien ton parler,
Mais quel chemin prendray-je pour aller
Plus tost vers toy? Il fault que m'[en] enseignes.

SECURUS. Le droict chemin je ne te veux celler:
De la grand croix il se faict appeller,
C'est le chemin de la haulte montaigne.

---

223 Ms. rend A. L. rang — 230 *trop court d'une syllabe* A. L.: t'oïra — 234 Ms. En m'appelant mais quil te fault A. L. En m'appelant, dis-moi [ce] — 235 Ms. me dict moy qui tu es. A. L. *corr.* — 240 Ms. pranderay. A. L. *corr.* — 241 Ms. que m'enseignes. A. L. que [tu] m'enseignes.

AGAPY. De la grand croix? Ce chemin là je sçay,
Car j'en ay faict souvent le rude essay,
Des yeulx le voy et dans le cueur le porte.

SECURUS. Quant avec toy jusques icy passay,
Près de la croix je te laissay,
Où tu semblois personne pis que morte.

AGAPY. Le grant Pasteur qui vestit la toison
De ses brebis par sus toute raison
Done à ton cueur parfaict contentement.

SECURUS. Le bienvenu sois tu en ma maison,
Petite et pauvre et en froide saison:
Je t'y reçois pourtant joyeusement.
J'ay lect à foison,
Et un gros tizon
Pour nostre chauffage,
Noix, chastaines, pommes,
Fromages à sommes,
Et très bon herbage;
Mais n'estime pas
Trouver de ce pas
De Pan la logette,
Qui estoit si belle.
Ceste cy n'est telle,
Ains pouvre et abjecte,
Mais bien seure et nette
Est ma maisonnette.
Sans danger ny bruict
Je te logeray
Voïre et donneray
De mon meilleur fruict.

---

249 lacune de 2 syll. *corr.* [souvent] je? — 250 A. L. Où te s. — 253 A. L. don[n]e.

Je vis en repoz
Sans danger des loups,
Aiant suffisance,
Et sommes tous temps,
Plus que ceulx contens
Qui ont habondance.
Mais Amarissime demeure
Avec moy, parquoy je [te] prie
Que devant elle tu ne pleures,
Car elle est trop triste et mar[r]ye.

AGAPY. Garde qu'en me voiant ne crye,
Car si son œil monstre son dueil,
Comme de freres fascherie,
Mon dueil congnoistra par son œil.

SECURUS. Agapy, elle m'a promis
Que devant toy fera la saige.

AMARISSIME. Il est difficile entre amis
De dissimuler le couraige.
Je voy Agapy, que ferai je?
Je sens son dueil et luy le mien.
Si contraindray je mon courage
Pour n'atrister chez nous le sien.

SECURUS. Chacun me default de promesse,
Amarissime, et quel recueil!

AMARISSIME. La tristesse avec [la] tristesse
Ne peut dissimuler son dueil.

---

279 Ms. content — 281 A. L. Amarissime *entre virgules* (Courteault et G. Lanson *corr.*) — 287 Ms C. de freres de f. A. L. C. de[s] freres de f.

SECURUS. Agapy est ce cy l'accueil
Que debvez [faire] sans helas!

AGAPY. Helas! je l'ay veu en cercueil,
Nostre joye et nostre solas.

SECURUS. Sçais tu pas bien que l'homme est né
Pour tost ou tard ung jour mourir?

AMARISSIME. La mort m'a tel ennuy donné,
Que nul ne m'y peult secourir.

SECURUS. Nul ne peult à la mort courir
Sinon au determiné jour.

AGAPY. Fault il veoir en terre pourrir
L'homme digne de tout amour!

SECURUS. Faictz donc que raison face en toy
Ce que le temps enfin fera.

AMARISSIME. Si je me plaintz, je sçay pourquoy:
Le temps mon dueil ne deffera.

SECURUS. Las! ton corps ne satisfera
A porter long temps ceste peine.

AMARISSIME. Mon dueil, amy, ne parfera,
Tant que me baptra poulx en venne.

SECURUS. L'homme doibt vaincre par vertu
Son dueil, se mo[n]strant raisonnable.

AGAPY. Raison m'a autant abattu
Que l'amour forte et immuable.

---

304 A. L. so[u]las — 319 *corr.* ne passera?

SECURUS. Mais où est la vertu louable
Des antiens et la constance?

AGAPY. Constance! mais cueur variable
Qui à l'amour fait resistance.

SECURUS. Nulle raison icy ne sert,
Je ne vois en [eulx] que fureur.

AMARISSIME. Le regret . . . desert,
Le regret remply de douleur!

SECURUS. Où est la vertu, la valeur
De l'homme, aiant sur ce victoire?

AMARISSIME. Si raisonnable est mon maleur,
Que de l'oblier ne veulx gloire.

SECURUS. Raison, philosophie, exemple
Ne servent plus icy de rien.

AMARISSIME. Tant plus mon ennuy je contemple,
Plus j'e[n] sens croistre les liens.

SECURUS. Bien tost seroit trouvé en fiens;
N'en causons donc poinct nostre mort.

AGAPY. Le bien, sur tout desiré bien,
Est de parvenir à son port.

---

326 A. L. Des anciens et leur constance. (G. Lanson: la constance) — 331 *après* regret *une rature.* A. L. *corr.* le regret, [aride] desert (desert *semble être la forme verbale, répondant à* sert v. 329.) — 335 A. L. mal[h]eur — 339 Ms. Sans plus. A. L. *corr.* — 340 A. L. *corr.* Plus je sens c. mes liens.

SECURUS. Or, je vous prie d'une chose :
C'est que vostre voix soit declose
Accompaignant les piteux plains.

AGAPY. Tres vouluntiers par chans expose
Ma douleur.

AMARISSIME. Et je me repose.
D'en rendre ciel et terre plains.

Il chantent ensemble:

Tant ay d'ennuy et tant de desconfort,
Tant est mon dueil aigre, poignant et fort!
[Las!] si j'avois seullement esperance
Qu'en bref mon mal fu[s]t vaincu par la mort...
Et me feroit une grande allegeance.

PARACLESIS *commence.*
Tant, tant est trop et trop n'est pas durable.
C'est trop, c'est trop, c'est par trop lamenté.
Le grand Pasteur du troupeau secourable
M'envoye au cueur qu'il a bien tourmenté,
Et par douleur de tous costez tenté,
Mais enfin prent de sa brebis pitié
Dont le cueur n'est jamais bien contenté
S'il n'est remply de dueil plain d'amytié.

AMARISSIME. Mais qui es tu qui telz commandemens
Faictz à noz cueurs d'amoindrir nos ennuys?

---

348 Ms. par champs. — 350 Ms. D'en prendre. A. L. *corr.* — 353. A. L. *corr.* [Oh!] — 355 A. L. Ce me seroit. *Après le vers 354 lacune d'un vers en -ort, les vers 350—355: répondant aux strophes de 6 vers v. 440—445, et v. 380—440 où les demi-strophes sont réparties entre les 4 interlocuteurs.*

PARACLESIS. Du grand Pasteur porte commandemens
Dont envers vous messaigiere je suis.
Bien que tristesse contre moy ferme l'huys
De tous vos cueurs, quoyqu'elle die ou face,
J'y entreray, car chasser je la puis
Par la bonté qui vous veult faire grace.

AGAPY. Grace estimons qui nous pourroit donner
Que nostre chef devint une fontaine.

PARACLESIS. Si vous fault il ce dueil habandonner,
Pour obeyr à la puissance haultaine;
Car asseurer vous [peulx] qu'au beau domaine,
Des plaisans Champs Elysées demeure
Vostre doux Pan, hors de douleur et peine,
Qui ne veult point que sa gloire l'on pleure.

AMARISSIME. Doubte ne faictz qu'après la vie saincte
De nostre Pan, il nous soit mis sans faincte
En seur repoz, fermement je le crois.

PARACLESIS. Pourquoy est tu donc à plorer contraincte?
Ne te plaist il de veoir sa vie saincte
Pour vray laurier de couronne de Roy?

AMARISSIME. Non, mais me plains qu'ainsi je l'ay perdu

---

381 A. L. *corr.* il ne soit mis. — 384 A. L. plaist-il [pas] — 385 A. L. Pour vray [l'orner] de — 386 Ms. je le (*c. à. d.* l'é *que le copiste aura pris pour* le) perde A. L. *corr.*

Ou que la mort n'a mon corps estendu
Avec le sien, rendant son coup parfaict.

PARACLESIS. Si mon parler de toy fu[s]t entendu,
Bien tost seroit devant tes yeulx rendu
Le Pan lequel tu estimois deffaict.

SECURUS. Ce propos là m'est bien dur à entendre
Que mort voullust le bien qu'elle a prins rendre:
C'est ung effect contraire à sa nature.

PARACLESIS. Icy seullement je te peulx bien aprandre :
Cil qui a faict l'homme de moins que cendre
Le peult tirer vif de sa sepulture.

AGAPY. Sera ce quant le pasteur des trouppeaulx
Fera partout les generaulx appeaulx,
En separant les bouctz de ses brebis ?

AMARISSIME. En attendant, brebis, vaches et veaulx,
Souffriront tout, laissant les bons morceaulx
Et leur pain blanc pour manger le pain bis.

PARACLESIS. Pan n'est poinct mort mais plus que jamais vit
Avec Moïse et Jacob et David,
Et sont aux cieulx parlans de bergerie.

SECURUS. Pan est vivant! Que tel cas on ne vit
Que ceste mort qui de nous le ravit
L'ait mis en vie. Oh! c'est une fairie

---

387 A. L. n'a[it] — 389 Ms. fut. — 391 *corr.* Ce Pan? — 395 A. L. bien [l']aprandre. *Le vers est trop long d'une syllabe.* — 402 Ms. *Souffrirons*, A. L. *corr.*

PARACLESIS. Pan est vivant, encores le vous dictz,
En ces beaux champs et plaisans paradis,
Où sans cesser avec sa lire chante.

AGAPY. Je m'esbahy en escoutant ces dictz,
Et ma douleur se rappaise entendis.
Paraclesis, je croy que tu m'enchantes.

PARACLESIS. Vostre doux Pan est en son vray repos
Voire et va comme l'espouse à l'espoux
Au grant Pasteur, reduict en son vray estre.

AGAPY. Il me souvient qu'en departant de nous
Il demandoit d'un œil et parler doux
Au grand Pasteur le secours de sa dextre.

PARACLESIS. Le grand Pasteur accorda sa requeste,
Car sa main est au secours des siens preste:
Entre ses bras Pan [il] embrasse et tient.

AMARISSIME. Je m'esbahy de ce triumphe honneste,
Mais je me plains dont après luy j'arreste
Si longuement, et dont ce mal me vient.

PARACLESIS. Ainsi le veult le Tout Puissant avoir,
Auquel il fault conformer ton vouloir
Et t'esjouyr dont Pan est à son aise.

---

417 *corr.* à l'espouse l'espoux?

AMARISSIME. Helas! helas, je ne le puis pl
veoir
Ne m'esjouyr d'escouter son sçavoir,
Et sans le veoir ne voidz rien qui me plais

PARACLESIS. Te fusses tu pas dix ans contenté
Pour veoir sa gloire en tous lieux augmenté
De ne l'avoir, sçachant qu'il est contant ?

AMARISSIME. Certes oy, voire estre tourmenté
De tous ennuys, de tous costez tentée,
Car le sçavoir bien m'eust esté autant.

PARACLESIS. Et toutesfois tu sçais que su
la terre
Vivre ne peult l'homme sans mal ou guerr
Car tous les biens y sont meslez de maulx,
Subjet à vent, à pluie et à tonnerre ;
Et puis l'esprit, qui par ignorance erre
Engendre au cueur mille et mille travaulx.
Qui plus a de bien,
Plus a de moien
De soucy et cure.
Qui plus a d'honneur,
Il a plus [de] peur
Et le plus procure.
Qui plus a plaisir,
Plus a de desir
De tousjours l'accroistre.
Bref tout bien mondain
Passe aussi soudain
Qu'il vient apparoistre.

---

437 A. L. o[u]y — 443 A. L. Subjet[z]. *Ce mo* *se rapporte à* l'homme. — 447 A. L. *virgule aprè* moien — 450 A. L. Il a [le] moins peur

En Pan, Dieu mercy,
Est bien sans soucy,
Bien qui tousjours dure,
Vray honneur sans peine,
Et gloire certaine,
Qui honte n'endure,

Doux plaisir sans crainte,
Et joye non fainte,
Sans jamais finer,
Et felicité
Que necessité
Ne sçauroit miner.

Pan est, quoy qu'on die,
Sain, sans maladie,
Vif et immortel,
Contant, satisfaict . . .
Croiez qu'il est tel.

Or, soiez contens
Car avant longtemps
Avec luy serez.
Mais encore ung peu
Par eau et par feu
Ça bas passerez.

Prenez patience
Et en Dieu fience,
Vous rejouyssant
De veoir vostre amy
Aux bras endormy
Du Pasteur puissant.

---

458 Ms. et A. L. Et Pan. — 459 et 463 A. L. *points après* soucy *et* n'endure. — 465 Ms. *Joye et non fainte.* A. L. *corr.* Joye qui n'est faincte. — après 473 *un vers rimant en* faict *manque.*

Quand vous travaillez,
Vous [le] reveillez
Par voz passions :
Laissez le dormir,
Sans faire et gemir
Lamentations.

SECURUS. Paraclesis, foy ton dire m'asseure
Car je te tiens messaigiere très s[e]ure ;
Et ceste foy très fort mon cueur consolle.

AGAPY. Or, puisqu'il est en sa belle demeure,
Et que croions qu'il est vif à ceste heure,
Je m'esbahis de ta saincte parolle.

AMARISSIME. Foy me promect qu'il est en ce beau temple,
Où il reçoit felicité très ample ;
Je le contemple,
Et en esprit clairement je le voy.
Amour me faict oblier par sa loy
Que c'est de moy
Qui en lui vit ; or, puisqu'il est vivant,
Vive je suis trop mieulx que par avant,
Non pas du vent
Dont j'ay vescu en ceste vaine vie,
Mais au vivant moy morte suis ravie.
Dont n'ay envie,
Ny nul desir d'autre bien que le sien,
En oubliant entierement le mien,
Par le lien
De charité qui nous unyt en ung,
Tant qu'un seul bien est à tous deux commun.

---

498 A. L. *corr.* Je m'esjouis — 505 A. L. *corr.* vis.

PARACLESIS. Puisque chacun au grant Pasteur
consent
Et son voulloir de chair par luy renonce,
Ung plus grant bien de par luy vous anonce,
Qui de voz cueurs le fond est congnoissant:
Je vous promectz et vous jure et afie,
Puisque pour luy faictes abnegation
De voz cueur, corps, vouloir, intention,
Et que chacun du tout en luy se fie,
Qu'il vous sera loial et bon pasteur,
En vous gardant de tous maulx et dangers.
Des ennemys privez et estrangiers,
Et qu'en tous lieux vous sera protecteur.
Et puis après, quant bon lui semblera,
Avec[que] Pan, que tant vous estimez,
Comme pasteurs et enfans [bien] aymez,
Trestous en ung il vous rassemblera.

SECURUS. Ce propos est non moins plaisant
qu'estrange :
Par quoy en chant je croy qu'il seroit bon
Au grand Pasteur [de] rendre humble louange.
Le merciant de [son] general don.

AGAPY. Las! espargner ne veulx mon foible son,
Le corps. l'esprit et la voix toute entiere,
Et ce que je luy donne en habandon
Pour le louer: nous en avons matiere.
AMARISSIME. Ma pauvre voix vous accompai-
En ceste joye, ainsi qu'en la tristesse. [gnera
Mais toutesfois mon œil se baignera,

---

529 A. L. Avec [ce] — 534 A. L. *corr.* rendre [une] h. l. — 535 A. L. de [son] genereux don.

Sentant en moy la divine liesse.
Raison n'a peu de moy estre maistresse,
Mais le Puissant, qui tout faict et commande
Ce qui luy plaist, nous conduict et adresse,
Voire pour nous paye ce qu'il demande.

PARACLESIS. Or, chantons donc tout d'un ac-
Puisque Pan est vivant, non mort. [cord.

Ils chantent:

Si bona suscepimus de manu Domini, mala autem quare non sustineamus, sicut Domino placuit? Ita factum est. Sit nomen Dei benedictum.

---

543 Ms. *à* moi A. L *corr.* -- 549 Ms. et non mort. A. L. *corr.*

COMEDIE JOUÉE AU MONT DE MARSAN, le jour de caresme prenant mil cinq cens quarante sept, à quattre personnages, c'est assavoir la MONDAINNE, la SUPERSTITIEUSE, la SAGE et la RAVIE DE L'AMOUR* DE DIEU, bergere.

LA MONDAINE *commence.*

J'ayme mon corps, demandez moy pourquoy:
Pour ce que beau et plaisant je le voy;
Quant à mon ame qui est dedans cachée,
Je ne la puis toucher d'œil ny de doy . . .
Ce m'est tout ung, poinct n'en suis empeschée.
Ame soit ame à qui l'a bien cherchée,
Mon corps est corps, je le sens vivement.
S'il a du mal, j'en suis toutte fachée,
S'il a du bien, j'en ay contantement.
Je le pare et dore,
Acoustre et decore
De tous ornemens.
Je le painctz et farde,
Remire et regarde
Voire à tous momens;
De le tenir sain,
C'est tout mon desain,
Car je veulx qu'il vive.
De melencolie

---

* A. L. Raine. G. Paris *corr.* Ms. de labour A. L. *corr* — 4 *G. Paris constate qu'après ce vers un vers en -oy manque.*

Et de maladie
Pour luy suis craintive.
  Je luy cherche joye
Et ne veulx qu'il voie
Rien qui luy desplaise.
Honneurs pour luy chasse
Et biens luy pourchasse
Pour le tenir aise.
  Et tout le plaisir
Que l'œil peult choisir,
Au c[u]eur je le donne,
Tant qu'il en peult prandre:
A ce veulx entendre
Sans aymer personne.
  Bref, tout mon penser
C'est de l'advencer
En plaisir parfaict;
Par penne non grande,
De ce qu'il demande
Le rendz satisfaict.

LA SUPERSTITIEUSE *chante:*

Je m'en vois faire ung voiage,
De bon cœur et bon couraige:
C'est un sainct pelerinaige
De Marie et son enfant,
Qui de mal et toute rage
Le vray pellerin deffend.

Puis elle dict:

Le chemin long m'a aux piedz agravé[e]
Dont ma personne est sy très fort grevée
Que j'en sens bien des douleurs non petites;

46 Ms. m'a agravé aux piedz A. L. agravé[e] G. P. *corr.* aux p. agravé[e]

Mais quant j'ay bien mes pennes esprouvées,
Doulces en moy doibvent estre trouvées,
Veu que j'acquiers par elles gros merites.
Tant aise suis quant ay mes heures dictes
Et mon saultier de cent cinquante Avez.
Cestuy [rosaire] est du Mont des Hermittes,
Dont plusieurs sont en le disant sauvez.
Des oraisons m'aÿde
De [la] saincte Bregide,
Qui revelation
Eut de tout le torment,
Que souffrit justement
Christ en sa passion.
De tous sainctz oraisons
J'ay pour toutes saisons,
Pour garder et guerir
De tous dangiers et maulx,
D'ennuis et de travaulx,
Où je puis encourir.
Puis voici ma neufvaine,
Qui n'est pas chose vainne.
Voiez ces neuf chandelles:
S'elles sont allumées
Et que droict les fumées
Voy monter au ciel d'elles,
Je sçay que ma priere
N'est pas mise en erriere,
Mais est receue aux cieulx.
De ces trois qui sont blanches,
Je les garde au dimanche
Dont j'espere bien mieulx.

---

53 et cent c. A. *serait peut-être préférable* (A. L.) — 54 Ms. Cestuy est delmoy des Hermittes A. L. *corr.* — 67 A. L. *corr.* Que je puis

Bref pour sauver mon ame
Par eau, par feu et flame,
Espargner je ne veulx.
Le corps d'une ame saincte,
Quant la vie est estainte,
On luy porte des veulx.

LA MONDAINNE *chante:*
Il est jour, dict l'alouette:
Sur bout, allons jouer sur l'herbette.

Puis elle dict:

Or sus; puisque je suis coiffée,
Je croy que ma journée est faicte.
En est il de mieulx estoffée,
Ny en beauté aussy parfaicte?
Puisque je me sens satisfaicte
De moy, en parle qui vouldra:
Leur bouche en demou[r]a infecte,
Et qui pis est ne m'en chauldra.

LA SUPERSTITIEUSE. Glorieuse Vierge Marie,
Et que le c[u]eur au corps me bat!
Celle qui deust estre mar[r]ie,
Et contre elle prendre combat,
Prent son plaisir et son ebat,
Comme le porceau dans la fange,
A faire en peché son sabat
Par sa paresse; ô cas estrange!

LA MONDAINNE. Mais où va ceste pelerine,
Qui me semble si foible et lasse?

LA SUPERSTITIEUSE. Au chemin par où je [chemine,
La mondanité point n'y passe.

LA MONDAINNE. Vous tenez bien la teste basse:
Je croy que vous jurez sans faulte.

LA SUPERSTITIEUSE. Mais à vous, mocque-
Set mal de la tenir sy haulte, [resse agasse,

LA MONDAINNE. Je leve ma teste,
Et mon corps honneste
A chascun je montre;
Il est beau et doux,
Et tenu de tous
Pour bonne rencontre.

LA SUPERSTITIEUSE. Vostre corps de chair
Estimez trop cher:
Ce n'est que charongne.
Il te fault mourir: . . .
Qui qu'en parle [et] groigne.

LA MONDAINNE. Ha! mes beaulz yeux pers
Norriture à vers
Ne deviendront poinct.

LA SUPERSTITIEUSE. Vous ferez ce sault;
Mourir il vous fault,
C'est le plus seur poinct.

LA MONDAINNE. Ceste mort rebelle
Sy june et sy belle
Ne m'oseroit prendre.

LA SUPERSTITIEUSE. Nul de sa main forte,
Quelque arme qu'il porte,
Ne se peult deffendre.

---

121 *G. Paris remarque qu'après ce vers un vers en -ir manque.* — 122 Ms. et A. L.: parle groigne. — 123 Ms. et A. L. yeux vers . . .

LA MONDAINNE. Poinct n'y veulx penser,
Mais mon temps passer
Sans ce dur remort,
Durant ma junesse ;
Puis après, vieillesse
Finira par mort.

LA SUPERSTITIEUSE. La mort n'a nulle heure,
Ny ne faict demeure
Pour force ou junesse ;
Soudain vous prendra.
Donc ne vous fauldra
Fier en vieillesse.

LA MONDAINNE. Puisque ainsy est que demain je mou[r]ray,
A belle bride abattue je cou[r]ray
A tout plaisir, dourmir, manger et boire:
Et passeray mon temps si plaisamment,
Que j'auray eu parfaict contentement
Avant le jour de la dance tant noire.

LA SUPERSTITIEUSE.
Non, non, ma seur, mieulx vault faire cecy :
Pour vain plaisir prenez peine et soucy,
En obliant pour l'ame vostre corps.
Quant est du mien tous les jo[u]rs [je] le tue,
Car pour gaigner paradis m'esvertue,
A tout le moings j'y faictz tous mes effortz.

LA SAGE *commance.*
Dieu a bien faict ung très beau don à l'homme
De luy donner raison, savez vous comme ?
Comme à ung ange. Est ce pas don honneste ?
Par la raison il assemble et assomme,

147 s. A. L. *corr.* — 152 Ms. dame G. Paris *corr.*

Ayme et congnoist les vertus et les nomme.
Par la raison il differe à la beste ;
Dieu luy a mis en hault regard et teste
Pour contempler ce qui est par sur luy ;
La beste en bas à la terre s'areste,
Et l'homme en hault, dont vient tout son appuy.
L'homme raisonnable
Est faict agreable
A Dieu et au monde ;
Dieu croit, ayme, adore,
Loue, prie, honore,
Là son esprit fonde.
Quant à son prochain,
Le bon c[u]eur la main
Mect à le servir.
Ce qu'il doibt il paie,
Et a tousjours joye
A vertus suivir.

LA SUPERSTITIEUSE.
Ma mie, voilà un propos
Qui est a[u] vostre differant.
Elle vit en ung grand repos :
Oions qu'elle va referant.

LA MONDAINNE. Mais allons à elle en courant,
Et luy declairons toutte chose.
A la veoir il est apparent
Qu'elle entend la rime et la prose.

LA SAGE. Voilà deux dames bien contraires
A leurs avis, venans icy ;
Entendre fault de leurs affaires.

---

173 Ms. et honore A. L. *corr.* — 176 A. L. *met* main *entre virgules.*

LA SUPERSTITIEUSE. Madame, la Bonté sans
Vous doint bon jour.

LA SAGE. Hé, grand mercy,
A vous deux j'en desire aultant.

LA MONDAINNE. Pour nous hoster hors de souc
A vous nous en venons baptant.

LA SUPERSTITIEUSE.
C'est, Madame, à vous veoir de loing,
Seullement à vostre apparence,
Nous semble qu'à nostre besoing
Vous debvez donner allegence.

LA SAGE. Or, parlez, car j'ay esperance,
En me monstrant comme advocas
Ce dont estes en difference,
Que je donray ordre à vos cas.

LA MONDAINNE. Madame, je suis corporel
Aymant mon corps, tant naturelle
Qu'à riens fors à vivre ne pense,
J'entens vivre joieusement
En biens, à honneur longuement,
En tous plaisirs, jeux, ris et dances.
J'ayme mon corps, voylà la fin:
C'est mon amy, c'est mon afin,
C'est mon tout, mon Dieu, mon idolle.

---

194 Ms. austant A. L. *corr.* — 197 Ms. ces M dame A. L. *corr.* Ça, Madame. — 204 Ms. donner A. L. *corr.* — 207 A. L. *met un point après* pe — 209 A. L. *corr.* et honneur[s].

LA SAGE. Voylà trop bestialle amour;
Si vous y faictes long sejour,
Par cest[e] amour deviendrez folle.

LA SUPERSTITIEUSE.
Pas ne suis comme elle, Madame.
Car je n'ayme riens que mon ame
Et ne veulx, sinon la saulver.
[Et] pour la rendre necte et pure,
Mal et peine en mon corps j'endure,
Pour ma vertu mieulx esprouver.

LA SAGE. Vostre ame sauver, las! ma mye?
Elle n'a plus grande ennemye
Que vostre gloire par trop grande.

LA SUPERSTITIEUSE.
Quoy! est ce mal faict de deffaire
Son corps, pour son ame parfaire,
Madame, je le vous demande?

LA SAGE. Premier voulez le corps destruire
Que vostre ame en vertu instruire :
C'est ruiner tout l'edifice.

LA SUPERSTITIEUSE.
Qu'est ce cy? n'est ce pas bien faict
De deffaire ung corps imparfaict
En jeunant, disant mon office,
Portant la here tous les jours
Et la discipline tousjours;
Pleurer, demourer sollitaire,

---

220 A. L. *corr.* [Mais] — 224 Ms. plus grande ennye. A. L. *corr.* [tres] grande envye. G. Paris *corr.* ennemye — 225 Ms et A. L. De v. gl.

Estre à beaulx genoulz nus au temple,
Donner par jeunes bon exemple,
Priant Dieu sans jamais se taire ?

LA SAGE Dieu a vostre corps mis sur ter
Auquel ne debvez faire guerre,
Sinon qu'il [soit] contraire à Dieu.
Souvent, cuidant bien faire, on erre,
Faisant cas de casser ung verre
Ou de jouer à quelque jeu.

LA MONDAINNE. Madame, aussy ne faictz je pa
Car j'ayme mieulx ung bon repas
Que tous les j[e]unes d'un caresme.
Garde je n'ay de mon corps baptre,
Mais en tous lieux le faiz esbattre
Bref, je n'ayme rien que moy mesme.

LA SAGE. Vous mesme vous n'aymez pas bie
Car vous, comme nous, n'estes rien,
Si du corps parlez seulement.

LA MONDAINNE.
Que mon corps n'est rien ? Je le touch
N'ay je pas deux yeulx, une bouche ?
Vous parlez bien estrangement.

LA SAGE Bien ung corps avez, je l'aloue.
Qui est faict de fange et de boue ;
Mais pas n'est l'homme ce corps là.

---

243 qu'il [est] A. L. — 249 A. L. *corr.* — 2
Ms. comme vous A. L. *corr.* — 256 *Peut être faut*
lire Quoi ! (A. L.) — 259 Ms. la loue. A. L. *corr.* l'
voue.

LA MONDAINNE.
N'est pas l'homme ce que je voy,
Que je puis bien toucher au doy?
Je ne puis entendre cela.

LA SAGE. Le corps sans ame n'est que masse
De terre et dure peu d'espace.
Il n'a veue. oye, ny parolle. . . .
Ne ta de chose dure ou molle.
Est-il pas vray? Respondez-moi.

LA MONDAINNE.
Mon corps sans mon ame n'ay veu,
Ny que tousjours mangé et beu
Il n'ait. parlé, veu ny ouy.
Je le sens oyr, veoir, parler,
Odorer, toucher, puis aller
Ung jour triste, et l'autre esjouy.

LA SAGE. Ce n'est pas luy qui parle et voy,
Mais la chair ainsy vous deçoit,
Qui vous faict cuider que c'est elle.
Elle est la flute du chantant,
Mais la voix qui en sort po[u]rtant
Ne vient pas de [la] chair mortelle.

LA MONDAINNE.
Qui est ce qui par mes yeulx voit,
Qui par ma bouche parle et boit,
Sinon moy, le corps que voicy?

---

263 A. L. au doy: Je — 267 *après ce vers un vers (en oi manque.* — 268 Ms. ne ta A. L. *corr.* C'est tas. Courteault *corr.*)

LA SAGE. Du corps pour son masque se sert
Vostre ame, et [si] très bien appert,
Si vous voullez oyr cecy :
Quant votre corps dort et sommeille,
Vostre ame, qui sans dormir veille,
Travaille vostre corps par songes.
Dans vostre corps l'ame immortelle
Est mise, et doibt prandre en tutelle
Le corps, vray masque ou bien mensonge;
Elle est de luy le mouvement,
Il n'est d'elle que l'instrument
Exerçant ses affections.
Quant mort a l'instrument cassé,
Que l'on dict l'homme est trespassé,
L'ame cesse ses actions;
Le corps convient ung jour pourrir,
L'ame ne peult jamais mourir.
Oblie donc ton corps pour elle,
Car, quelque grand beauté qu'il ayt,
Il deviendra puant et laid,
Et l'ame bonne et tousjours belle.

LA MONDAINNE. Madame, l'ame separée
Du corps, dont elle est tant parée,
Se doibt elle l'homme estimer ?

LA SAGE. Non, car l'ame tant seullement
N'est l'homme ; mais l'assemblement
Des deux l'homme l'on doibt nommer.
Cors sans ames sont cadavers,
Charongnes pour nourrir les vers,
Qui de l'homme n'ont nul effect.

---

286 A. L. et [si] très bien [il] appert (*corrigé dans l'Errata*) — 302 A. L. Cor[p]s

L'ame sans corps ne peult valoir
Et des euvres pert le pouvoir,
Donc elle n'est l'homme parfaict.

Mais l'ame au corps joincte et unie,
C'est l'homme: en ceste compaignie
De parfaicte confection
Ceste union apporte vie:
Mais si l'ame est du corps ravie,
C'est mort leur separation.

LA MONDAINNE.
Ce que vous dictes bon me semble,
Que l'homme soit les deux ensemble.
Parquoy je veux plus que jamais
Garder l'ame du corps saillir,
Et de le nourir ne faillir
En tout plaisir, je le promectz.

LA SAGE. Plus ne te fault estre amoureuse
Du corps, mais estre desireuse
De l'entretenir sobrement;
Mais tu doibz estre so[u]cieuse
De veoir ton ame vertueuse,
Ce doibt estre ton pensement;

Car l'ame plaine de malice
Au corps exercera son vice,
En se damnant avecque luy.
[Mais] l'ame de vertu remplie
Fera au corps euvre accomplie,
Car il n'est d'elle que l'estuy.

---

315 Ms. peult veoir. A. L. *corr.*

Bien ou mal qu'ensemble feroit,
Bien ou mal ensemble sentiroit,
Pour jamais en bas ou en hault.

LA MONDAINNE. Je crainctz ceste pugnition;
Pensant telle damnation,
A tout jamais le cueur me fault.
Helas! je suis si [très] mondaine
Si très subtile et si [très] vaine
Qu'a peu que ne me desespere.

LA SAGE. Desesperer, c'est bien le pire
Il fault que vostre cueur desire
La grace de son Dieu et pere.

LA MONDAINNE.
Moy qui n'ay aymé que ma chair
N'oserois de luy approcher,
Car en moy ne sens que peché.

LA SAGE.
C'est l'heure que au grand vaincueur
Fault declarer le mal du cueur
Qui par peché est tout taché;
Sur peché aura la victoire,
Et n'en demande que la gloire,
Vous en donnant tout le profit.

LA MONDAINNE.
Las! puis je croyre, moy villaine,
Que ceste bonté souveraine
Si grant honneur et bien me feist?

---

343 *Vers trop long d'une syllabe.* A. L. *corr.* Bien ou mal ensemble en auroit. — 347 Ms. pour tout jamais. A. L. *corr.* — 357 *Vers trop court d'une syllabe.*

LA SAGE. Il te fault croire fermement,
Puis suyvre son commandement,
En le servant de cueur et d'euvre.

LA MONDAINNE.
Je ne sçay pas où commencer:
Je craindz seullement de penser
Au mal qu'il fault que je desco[e]uvre.

LA SAGE. Pour vous mectre toute à delivre,
Je vous faictz present de ce livre:
C'est la loy et vielle et nouvelle.
En luy verrez ce qu'il faut faire
Et qui pour vous peult satisfaire,
Pour vous mectre en vie eternelle.

LA MONDAINNE.
Puisqu'il vous plaist de le me dire,
Incessamment je le veux lire,
Pour y chercher mon sauvement.

LA SAGE. Ignorance. des folz marrastre,
A sapience pour emplastre,
Bon sens, raison, entendement.

LA SUPERSTITIEUSE.
Dieu soit loué de veoir reduicte
Ceste pouvre folle seduicte.
Vous avez faict ung [grand] meritte:
Elle alloit à bridde avallée
Jusques au fondz de la vallée
De perdition très mauldite.

LA SAGE. Vous qui jugez sa vie infecte,
Cuydez vous estre plus parfaicte
Qu'elle et mener meilleure vie?

LA SUPERSTITIEUSE.
Meilleure: je ne le dis pas,
Mais j'aurois bien perdu mes pas,
Si sur son euvre avois envye.
Je ne joue ny [je] ne dance,
Ny [ne] despens en habondance.
Comme elle faict et jour et nuict.

LA SAGE. N'y a il peché que dancer?
Examinez vostre penser
Qui trop plus que le dancer nuict.

LA SUPERSTITIEUSE.
Ma pensée est de faire bien
En faict et dict et en maintien,
Profitant à moy et au monde.
Je dictz les sept heures du jour
Et de travailler n'ay sejour;
Pour me sauver là je me fonde.

LA SAGE. Mais vous la jugez toutesfois.

LA SUPERSTITIEUSE.
Sans faulte, Madame, non fais;
Je parle par compassion.

LA SAGE. Si vous voy[i]ez vostre peché,
Vostre œil en seroit empe[s]ché
De juger sa condiction.

LA SUPERSTITIEUSE.
Vous me faictes bien enrager;
Tenue suis de corriger

---

409 A. L. *corr.* le fais. — 412 Ms. et seroit A. L. ne seroit

Mon prochain, voiant son default;
Mais si son mal faict ne regarde,
De le corriger je n'ay garde.
Qu'est ce donc que faire me fault?

LA SAGE. Aux magistrats est bien l'office
De juger et faire justice;
Par eulx Dieu gouverne la terre.
Mais si sans peché vous sentez,
Contre elle vostre main mectez
Et jectez la premiere pierre.

LA SUPERSTITIEUSE.
Sans peché ne me sens je pas;
Si ay je retiré mes pas,
Tant que j'ay peu, de toute ordure;
J'ai delaissé accoustremens,
Festins, amours et instrumens,
Prenant une vie aspre et dure.

LA SAGE. Puisque peché encore faictes,
Las! juge competant vous n'estes.
Or, jugez vous donc la premiere.

LA SUPERSTITIEUSE.
Je me juge bien pecheresse
Et que je failly, mais si est ce
Que ne suis pa[i]llarde ou meurtriere;
J'en loue le Dieu de bónté,
Pour lequel mon corps j'ay dompté
Tant qu'il ne se peult soubstenir.
Je le bas, je le fais jeusner
Et en voiage cheminer,
Et de tous plaisirs abstenir.

---

432 A. L. *corr.* peché[s] — 437 Ms. Que je suis pallard ni meurtriere. A. L. *corr.*

LA SAGE. N'esperez pour ce rien gaigner,
Pour vostre corps en sang baigner,
Ou faire sur le feu rostir;
Car, si vostre cueur n'est joieulx
Et charitable et amoureux,
A Dieu ne faictes que mentir.
Dieu regarde du cueur le fons.
Voz peines, voiaiges et dons,
Faictz sans charité, il desprise.
Car luy qui est d'amour vray Dieu
Veult le cueur brusler de son feu,
Ainsi qu'umilité le brise;
Car, s'il n'est bien humilié
Et par amour à luy lié,
Rien ne sert vostre barboutter;
Et si en Dieu ne vous trouvez
Et sa presence n'esprouvez,
Vous avez beau partout trotter.
Et voiez vous ceste mondaine
Qui à bien faire n'a prins peine?
Je dy que son peché infame,
Duquel elle a la congnoissance,
A par humilité puissance
Estre de Dieu amye et femme.
Voiant Celluy qui luy pardonne,
Elle l'ayme d'une amour bonne
Et d'une charité ardante.
Elle est plus près de Dieu toucher
Que vous qui cuydez [le] chercher
Par une fidelité lante.

LA SUPERSTITIEUSE.
La loy de Dieu est icy nulle:
Celluy va tost qui se reculle,

455 A. L. [h]umilité

Et qui faict bien il a mal faict.
Il faut donc à la chair complaire
Et plus nulle bonne œuvre faire,
Et suivre le plus imparfaict.

LA SAGE. C'est orgueil qui vous faict parler.
Je vous dis qu'il vous [fault] aller
Le chemin des commandemens,
Et faire bien sans vous lasser,
Et de prier ne vous passer,
Rememorant les Testamens.
Mais si vostre cueur n'est bien net
D'orgueil, et une tache en ayt,
Je dis que peu vault vostre ouvraige.
Le cueur doux, humble et charitable,
A seulement Dieu agreable;
Aymer le fault de bon couraige.
Mais vous qui jugez le peché
Dont vostre cueur est entaché,
Je dis que vous avez besoing
De premier avoir la science
De juger vostre conscience,
Ou de Dieu vous estes bien loing.

LA SUPERSTITIEUSE.
Plus tost ma langue en ung feu arde,
Que je me confesse paillarde,
Moy qui suis chaste devant tous,
Ne qu'omicide je me nomme,
Qui n'ay frappé ne tué homme,
Mais plustost j'ay souffert des coups.

---

498 Ms. *et* A. L. ardre. 501 A. L. Et qu'homicide nul ne nomme (Courteault *rétablit la leçon du ms.*). — 503 A. L. souffers

LA SAGE. Ma mye, je ne vous puis taire
Qu'il n'est nul[le] pire adultaire
Que celle qui l'espoux delaisse
Et ayme son contraire et suict,
Et sa faincte doctrine ensuict,
Et soubz luy s'incline et abaisse.

LA SUPERSTITIEUSE.
Mon mary je ne laissay oncques.
Dont veufve [je] demeure adoncques,
Ny n'ay suyvy autre que luy.

LA SAGE. Le vray mary, le Dieu puissant,
Ne l'allez vous pas delaissant,
Mectant en autre vostre appuy?
En autre que luy vous fiez,
En esperant edifier
Vostre salut, plaisir, honneur;
Et luy, qui est le Dieu jaloux,
Ne veult, autre amy et espoux
Ayez, où mectez vostre cueur,.
Car tout vostre cueur veult avoir,
Vostre vouloir, vostre pouvoir,
Il le veult luy seul posseder,
Et ne vous permect le cueur mectre
En mary, enfans, pere ou maistre;
Le cueur à nul ne veult ceder.

LA SUPERSTITIEUSE.
Dieu ne nous a il pas permis
D'aymer noz enfans et amys?
Autrement serions pis que bestes.

---

521 A. L. *Point après* «espoux». Mectez donc en luy vostre cueur. G. Lanson rétablit le texte du Ms,

LA SAGE. Si vous aymez, comme il commende,
Le bon Dieu, à vostre demande
Trouverez les responses prestes.
Car en l'aymant parfaictement,
Vostre prochain pareillement
Aymerez, voiant en luy Dieu:
Ainsi aymerez Dieu haultain
Et aymerez vostre prochain,
Voiant Dieu en luy en tout lieu.

LA SUPERSTITIEUSE.
Ceste doctrine m'est bien dure.

LA SAGE. Or, me lisez ceste Escripture
Où verité se faict entendre.

LA SUPERSTITIEUSE.
Madame, je suys [bien] trop sotte
Pour chanter de si haulte notte:
Certe, je n'y puis rien comprandre.

LA SAGE. Ma mye, lisez hardiment
Le viel et nouveau Testament
Que vous a laissé vostre pere.

LA SUPERSTITIEUSE.
C'est à la personne savante,
Mais moy qui suis tant ignorante,
Cela me seroit impropere.

LA SAGE. Si vous fuyez la medecine,
Qui vous peult guerir la racine
De vostre mal, [vous] estes morte.

---

543 A. L. *corr.* [jà] trop s.

LA SUPERSTITIEUSE.
Bien que malade ne me sens,
Toustesfoys à vous me consens.

LA SAGE. Lisez la donc de bonne sorte
Pour guerir vostre maladie.
Lors, ne soyez plus si hardie
De dire que vous estes saine,
Mais quant vostre mal à planté
Sentirez, alors la santé
Vous y trouverez toute plaine.

LA SUPERSTITIEUSE.
J'y veulx lire pour vous complaire.

LA SAGE. C'est le mirouer qui esclaire
Voz cueurs, et [puis] qui les desco[e]uvre.
Grande joye j'ay de vous deux
Veoir lire en ces livres si neufz,
Que neufves serez en ceste euvre.

LA RAVIE DE DIEU BERGERE.

Elle chante.

Helas! je languys d'amour,
Helas! je meurs tous les jours.

Puis elle dict.

Qui vit d'amour a bien le cueur joieulx,
Qui tient amour ne peult desirer mieux,
Qui scet amour [n']ignore nul sçavoir,
Qui voit amour a tousjours rians yeulx,
Qui baise amour il passe dans les cieux,

557 ms. Laissez la. A. L. *corr.* — 561 A. L. aplanté — 564 Ms. J'ay vous lire pour A. L. *corr.* Lire je veulx — 566. 574. A. L. *corr.*

Qui vainc amour il a parfait pouvoir,
Qui ayme amour acomplyt son debvoir,
Qui est porté d'amour n'a nul[le] peine,
Qui peult amour embrasser, prandre et veoir,
Il est remply de grace souveraine.

LA MONDAINNE. Oyez quel chant.

LA SUPERSTITIEUSE. Mais oyez sa parolle.

LA SAGE. Ha! n'est ce pas langage d'une folle?

LA BERGERE *chante*:
La, la, la, la, la, la, la, la,
Quelle bonne chere est là,
Quant son amy près d'elle elle a:
Berger pour la bergere!

LA SAGE. A sa voix et à sa maniere,
Elle ayme, poinct n'en fault doubter.

LA MONDAINNE.
Arrestons nous pour l'escouter.

LA BERGERE *chante:*
Amour m'a faict,
De desplaisir mainte heure,
Mais le parfaict,
Qui dans mon cueur demeure,
M'a satisfaict
Et gardé que ne meure;
Dont pour luy chante et pleure.

---

578 Ms. et A. L. acomply — 579 A. L. *corr.* — 585 *trop court d'une syllabe. On pourrait lire:* Quel bonne chere (v. de 5 syll. comme le v. 587). — 590—6 A. L. fait de cette strophe 3 vers de 10 syllabes (v. l'Errata)

LA SAGE.
C'est pure amour qui si fort la tourmente.

LA SUPERSTITIEUSE.
Aussi d'amour seullement elle chante.

LA MONDAINNE.
Saluons la pour la faire parler.

LA SAGE. Il ne fault pas souldain à elle aller:
Approchons [nous] nostre beau petit pas.

LA BERGERE *chante:*
Jamais d'aymer mon cueur ne sera las,
Car Dieu l'a faict d'une telle nature
Que vray amour lui sert de no[u]riture:
Amour luy est, pour tout plaisir, soulas.

LA MONDAINNE. Saluons la.

LA SAGE. C'est bien dict.

LA SUPERSTITIEUSE. Dieu vous gard.

LA BERGERE. Et vous aussi.

LA SUPERSTITIEUSE. Nous venons ceste part
Vous visiter, sçavoir qu'icy vous faictes.

LA BERGERE *chante:*
Je garde mes brebiettes.

---

603 «Faut il lire: *tout plaisir* et *soulas*, en supprimant *pour?*» (G. Lanson).

LA MONDAINNE.
Quoy! n'avez vous autre exercice?

LA SAGE. Oysiveté engendre vice.

LA BERGERE *chante:*
Je fille quant Dieu me donne de quoy.
Je fille ma quenouille, ouoy.

LA SUPERSTITIEUSE.
Mais d'amour est tout vostre chant.

LA MONDAINNE.
Helas! c'est ung Dieu trop meschant.

LA SAGE. Certes, il faict d'estranges tours.

LA BERGERE *chante:*
O bergere, m'amie,
Je [ne] vy que d'amour.

LA SUPERSTITIEUSE.
Amour est dangereux pour vray.

LA BERGERE *chante:*
Je vy d'amourette [et] vivray.

LA SAGE. L'on vous en doibt moins estimer.

LA BERGERE *chante:*
Ces facheux sots qui mesdisent d'aymer,
Et n'en eurent en leur vie cognoissance:
Je vous jure Dieu et ma conscience
Qu'ilz ont grand tort d'un tel plaisir blasmer.

---

615 *La rime correspondante manque.*

LA MONDAINNE. Amour est un fin ennemy.

LA BERGERE *chante:*
J'ayme bien mon amy
De bonne amour certaine,
Car je sçay bien qu'il m'ayme
Et aussi fay je luy.

LA SAGE. La femme, s'elle est raisonnable,
Doibt penser amour dommageable.

LA BERGERE *chante:* Amour, nulle saison,
N'est amy de raison.

LA SUPERSTITIEUSE.
Puisqu'amour mect raison dehors,
De son salut n'a nul remors.

LA SAGE. Son estat va de mal en pire.

LA BERGERE *chante:*
Laissez parler, laissez dire,
Laissez parler qui vouldra.
Mesdise qui veult mesdire;
J'aymeray qui m'aymera.

LA MONDAINNE. Elle n'a ni crainte ni honte.

LA SAGE. Rien que d'amour ne faict son compte.

LA SUPERSTITIEUSE. Elle ne sent melencolye.

---

635 Ms. en pis.

LA BERGERE *chante:* Petite fleurette jollie,
Je sais bien que vous m'entendez,
Que vous m'aymez et attendez:
En vous me fie,
Je vous affie.

LA MONDAINNE.
Mais qu'est ce [donc] qui la contente?

LA BERGERE *chante:*
Une amour seure, gratieuse et plaisante.

LA SUPERSTITIEUSE.
Qui l'entretient en ceste amour aymée?

LA BERGERE *chante:*
Doulce memoire en plaisir consommée.

LA SAGE. Voicy une nouvelle loy:
Comment venez vous si contente?

LA BERGERE *chante:*
Seure et loial en foy,
Jusqu'à la mort amante.

LA MONDAINNE. N'avez vous d'autre vie envie?

LA BERGERE *chante:*
Chanter, rire est ma vie.
Quant mon amy est près de moy.

LA SUPERSTITIEUSE.
J'oy d'elle ce que croire n'oze.

648 A. L. *corr. (par erreur* ce [ce donc]). — 654 A. L. loial[e] — 659 A. L. J'oÿ

LA BERGERE *chante:*
Helas! il n'est si doulce chose.

LA SAIGE.
En sa fasson ny chant je n'entend rien.

LA BERGERE *chante:*
Que ne m'entendez! assez je m'entend bien.

LA SUPERSTITIEUSE.
Vous estes folle, par ma foy.

LA MONDAINNE. Pour telle la doibt on tenir.

LA BERGERE *chante:*
Amourettes, sauvez moy,
Que pourray je devenir?

LA SAGE. Je tiens malheureuse la femme.
Dont le cueur est d'amour martir.

LA BERGERE *chante:*
Heureuse tiens ma flamme,
Sans poinct m'en repentir.

LA MONDAINNE.
Mieulx vault vostre cueur [nous] ouvrir
Et vostre secret descouvrir.

LA SAGE. La peine amoindrit en parlant
Et croist quant l'on la va cellant.

---

661. 662 A. L. n'entend[z].

LA BERGERE *chante:*
Oh! combien est heureuse
La peine de celler
Une flame amoureuse
Qui fayct un c[u]eur brusler.

LA SUPERSTITIEUSE.
Vous perdez à dissimuler:
Or, parlez à nous franchement.

LA SAGE. Quand vous ne voiez vostre amant,
Chantez vous par esjouyssance?

LA BERGERE *chante:*
Las! on peult juger clairement
Par le desir de la presence,
Quelle douleur et quel tourment
Peult venir du mal de l'absence.

LA MONDAINNE. Maintenant qu'il n'est pas icy,
Vous debvez avoir grand soucy,
Car vous faillez à vos attentes.

LA BERGERE *chante:*
Vous qui estes ignorantes
Que c'est que [de] ferme foy:
O combien seriez contantes
Sy le sav[i]ez comme moy!

LA SAGE.
Comment vostre c[u]eur tousjours sent
Cest amour present ou absant,
Je ne sçay plus que j'en diray.

677 A. L. flam[m]e — 682 Ms. et A. L. pas esjouyssance — 689 Ms. faillez à vous pour tenter. A. L. faillez de patience — 691 A. L. que [la] ferme foy. — 693 Ms. Sy vous le savez. A. L. Sy vous le s[ç]av[i]ez.

LA BERGERE *chante:*
Je l'ayme tant, tant, tant,
Tousjours le serviray;
Pour vous ny pour vostre langage
Ne change ny chant ny courage,
Mais en sa voix [veulx] advancer.
Plustost mourir que changer mon penser.

LA MONDAINNE.
La mort rompra vostre accoinctance.

LA SAGE. Quant à moy je la laisseray.

LA BERGERE *chante:*
Encor, quant morte je seray,
L'esprit en aura souvenance.

LA SUPERSTITIEUSE.
Adieu, ma mie, car je pense
Que vous estes sur toutte folle.

LA MONDAINNE. Nous direz-vous nulle parole?
Au moins pour l'amour de l'amy,
Dictes nous ung mot ou demy.

LA BERGERE.
Que voulez-vous que je vous die?
Jugez avez ma maladie,
Avant que me toucher le poux.

LA SAGE. Or, puisqu'elle est en bon propos,
Devers elle veulx retorner.
Mais dictes nous, sans sejorner,
Qui est l'amy que tant aymez.

---

700 A. L. changeray chant ny c. — 714 A. L. pou[l]x

LA BERGERE. Vous qui si fort l'amour blasmez,
De l'amy ne vous fault enquerre,
Mais tant en dy que ciel et terre
Sa vertu ne peuvent comprandre.

LA MOMDAINNE. Vous l'aymez fort?

LA BERGERE. Je me doy randre
Coulpable de l'aymer trop peu.

LA SAGE. D'amour ne sentez donc le feu,
Si du mal ne vous contantez.

LA BERGERE. Je ne sçay quel [feu] vous sentez,
Mais le plus chault et plus cuisant
M'est le plus doux et plus plaisant.

LA MONDAINNE. Helas! ma mie, comme vous
J'ai gousté de ce feu tant doux,
Mais je m'en repens de bon cueur.

LA BERGERE. Si agreable est la licqueur
De cest amour, que plus bruslant
Est son feu, plus est excellent.
Et celluy qui le peult sentir
Ne s'en peult jamais repentir.

LA SUPERSTITIEUSE.
Helas! helas! sans repentance,
Mutation et penitence,
Vous estes en ung mauvais train.

---

725 Ms. sanctez (A. L. *corr.*) doncques le feu,

LA BERGERE.
Ceulx qui ont l'amour en la main,
Ou à l'œil, s'en peuvent retraire
Laschant la main, ou l'œil distraire
De regarder, mais qui le sent
Au fond du cueur, jamais absent
Estre n'en peult, jour ny moment.

LA SAGE. Faulte de sens et jugement
Vous donnent telle passion,
Que vous jugés parfection
Ce qui est imparfaict sans doubte.

LA BERGERE. Il est vray que je ne voy goutte,
Fors en amour, et n'ay pouvoir
De rien que cest amy [de] veoir,
Et ne le voy pas à demy.

LA MONDAINNE. Voiez vous amour ou amy?

LA BERGERE. Si fort l'un à l'autre ressemble
Que d'un regard les voy ensemble.

LA SUPERSTITIEUSE. Elle rage ou est idiotte.
Mieulx vous appartient la marotte
Que ne faict pas vostre houllette.

LA BERGERE. J'ayme mieulx une violette,
Par quy me vient le souvenir
De mon amy, que de tenir
En mon giron ung grand tresor.

---

753 A. L que c'est [mon] amy veoir. — 758 Ms. rague A. L. raille. — 764 Ms. gueron A. L. *corr.*

LA SAGE. Vous estimez donc bien peu l'or.

LA BERGERE.
Aultant qu'il vault, ne plus ne moins.

LA MONDAINNE.
Vous n'en tenez guere en vos mains:
Parquoy ne savez ce qu'il vault.

LA BERGERE.
Qui n'a [ny] faim, [ny] froid, ny chault,
Ny faulte de vie ou vesture,
[D']or ny d'argent certe n'a cure.

LA MONDAINNE.
Vous n'avez donc de rien affaire?

LA BERGERE. J'ay ce qui me peult satisfaire.
Cherche ailleurs son bien qui vouldra,
Jamais le mien ne me fauldra.
Je n'ay nulle necessité;
En voiant la diversité
Des estoilles, des fleurs, des champs,
En joye, en plaisir et en chants,
Doulcement passe ma journée.

LA SAGE. Ma mie, vous n'estes pas née
En ce monde pour rien ne faire:
A la loy il faut satisfaire
Qui commande de travailler.

LA BERGERE. Qui ne peult dormir ne veiller,
Luy est permis, c'est belle chose.

---

768 A. L. s[c]avez. — 772 Ms. donques. A. L. *corr.* — 786 Ms. ceste belle. A. L. *corr.* permis si belle chose.

LA SUPERSTITIEUSE.
Mais celle qui tousjours repose,
Nul bien ne luy peult advenir.

LA BERGERE. Qui atant le bien à venir.
Il ne l'a pas, mais qui le tient,
De travailler ne luy souvient.
Ne dy je pas vray?

LA SUPERSTITIEUSE. Non; qui l'a
Tout? mais monstrez moi cestuy là,
Auquel ne default quelque chose.

LA BERGERE. Ha! qui l'a, tient la bouche close
Et ceste odeur là pas n'esventte.
Garde vous n'avez qu'il s'en vente
Ny qu'ung seul semblant il en face.

LA SAGE. Sy juge l'on bien par la face
Quant le cueur est bien satisfaict.

LA BERGERE.
J'estime que c'est beaucoup faict
De juger par l'œil le penser.
Vous me voiez chanter, dancer:
Jugez donc que je suis contante.

LA SAGE. Mais plus tost vous juge ignorante,
Qui s'esjouict sans savoir quoy.

LA BERGERE. Vous avez bien jugé de moy,
Car ma joye ne congnois pas.
Je m'esjouis et prens soulas
Et ne congnois pas bien ma joye.

---

793 A. L. Tout: mais — 801 A. L. beaulcoup.

LA MONDAINNE.
Las! j'ay cheminé par sa voye,
Mais [ung] aultre chemin fault prendre.

LA BERGERE.
Quel chemin vous plaict il m'aprendre?
Je vis icy en passiance.

LA SAGE. C'est ce beau chemin de science,
Que chascun doibt tant estimer.

LA BERGERE. Je ne sçay rien sinon aymer.
Ce sçavoir là est mon estude,
C'est mon chemin, sans lacitude
Où je courray tant que je vive.

LA SUPERSTITIEUSE.
Elle est bien simple et bien naïfve.
Rien [ne] sçait et ne veult sçavoir.

LA BERGERE. Je sçay ce que je veulx avoir:
D'autre science n'ay besoing.
Tel cuide estre près qui est loing,
Mais qui est près, sy loing se cuide
Que sans cesser [il] crye à l'aide,
De peur qu'il a [d]'aymer trop peu.

LA SAGE. Or, allez desnouer ce neu.
Croiez qu'amour l'a abuzée,
Et quelque amy l'a amuzée,
Parquoy elle a perdu son sens.

LA BERGERE. Vous en parlez, et je le sens,
Mais non pas sy fort que je veulx,
Car mes desirs sont tousjours neuf[z]
Et recommancent par leur fin.

LA SUPERSTITIEUSE.
Ma mye, celluy est plus fin
Que bon qui à soy tant vous tire.

LA BERGERE. Je ne vous en veulx contredire,
Car vous ne mentez d'un seul mot.
Il n'est fol, ny facheulx, ny sot,
Mais est fin, sage, plus que moy:
Donc plus que moy aymer le doy,
Par sa très doulce tromperie.

LA SAGE. Mais vous deussiez estre marrie
D'estre aussy trompée et deceue.

LA BERGERE. Helas! telle joye ay receue
D'avoir sens et honneur perdu
Pour luy, que mon cueur s'est rendu
Entre ses bras, en sa puissance,
Pour penser en luy nuict et jour.

LA MONDAINNE. J'ay autrefois porté amour
A mon corps, à moy mesme seulle,
Dont maintenant fault que me deulle.

LA BERGERE.
Mon corps ne sens ny n'ayme poinct,
Car le sien où mon c[u]eur est joinct
Faict mettre le mien en oubly.
Le sien de vertu anobly,
Je le dis mien et le sens tel.

---

844 Ms. A. L. *corr.* Pour sa — 847 Ms. *et* A. L. joye j'ay.

LA SUPERSTITIEUSE.
Pas n'ay aymé mon corps mortel,
Mais l'ay [h]aÿ et tourmenté,
Pour veoir par tourment augmenter
De mon ame le grand loyer.

LA BERGERE. Mon ame perir et noier
Or puisse en ceste doulce mer
D'amour, où n'y a poinct d'amer.
Je ne sens corps, ame ne vie,
Sinon amour, ny n'ay envye
De Paradis, ny d'enfer craincte;
Mais que sans fin je soys est[r]aincte
A mon amy, unie et joincte.

LA SAGE. Je n'y congnois teste ny poincte,
Bref à elle nous [ne] parlons
Et nous faisons ce que voulons,
Car elle ne nous veult entendre.

LA BERGERE.
Je suis trop sotte pour apprendre;
Parquoy ne veulx faire ne dire
Rien que ce [qui] me faict tant rire,
Ny les fascheux ne veulx hanter.

Elle chante:

Dames, qui m'escouttez chanter,
Qui me voiez joieuse et rire,
Je vous veulx mes plaisirs conter:

---

865 A. L. Oh! puisse (*G. Lanson rétablit* or) — 873 Ms. et A. L. nous parlons — 878 Ms. Rien que ce me faict tant rire; A. L. Rien [de] ce [qui] me f. t. r. — 879 Ms. henter A. L. *corr.*

Contraincte suis de le vous dire.
Ne me doib je pas contanter,
Quant j'ay le bien que je desire?

LA SAGE. Puisqu'à son chanter se remect,
Sa contenance nous promect
Qu'elle ne se veult amander.

LA MONDAINNE. Il ne fault raison demander
Où est ung si foible cerveau.

LA SUPERSTITIEUSE.
Mais n'est ce pas ung cas nouveau,
Que corps, ame, honneur et richesse,
N'estime auprès de la liesse
D'amour, dont parle [si] souvent?

LA BERGERE *chante:*
Autant en emporte le vent.

LA SAGE. Je m'esbah[y] comme amour forte
Si fort en joye la conforte,
Que de rien ne se plainct ny deul[t].

LA BERGERE *chante:*
Il ne faict pas le tour qu'il veult.

LA MONDAINNE. Si son amour estoit divine,
Bien l'eussions congnu à sa mine:
Elle en eust dict quelque passage.

LA SAGE. L'amour de Dieu faict l'homme saige,
Prudent, de bonne conscience,
Estudiant en sapiance,
Jour et nuict et matin et soir.

---

901 A. L. congnu[e].

LA SUPERSTITIEUSE.
Elle sçait ung bien. c'est se seoir,
Car pour nous ne s'est pas levée.

LA MONDAINNE. La sottie en est esprouvée;
Jamais plus sotte ne vidoy.

LA BERGERE *chante.* Ho, ho, ho, ho, y, y, y, y.
On, on, on, on, on, on, on, on.

LA MONDAINNE. Elle rit et de nous se mocque.

LA SUPERSTITIEUSE.
Sa teste est telle que sa tocque:
C'est d'une bergere ignorante.

LA SAGE. Mais qui pis est berbis errante,
Qui au pasteur poinct ne retorne.

LA BERGERE *chante.* Et je seray sa mignonne,
Il sera mon grand mignon.

LA SAGE. Ces motz ne vaillent ung oignon.
Laissons la et nous retirons.

LA MONDAINNE. Et en vous suivant nous lirons;
Il me tarde que tant j'ajourne.

LA SUPERSTITIEUSE.
Mieulx vault que lire je retourne,
Le temps perdons de plus parler.

---

910 vidoy ? — 911 A. L. Ho, ho, ho, he. — 913 Ms. rid. A. L. *corr.* — 917 Ms. poinct et retroie A. L. *corr.* — 920 Ms. oignons — 923 Ms. je journe A. L. *corr.*

LA BERGERE *chante.* Laissez-moy aller, aller,
Laissez-moy aller jouer.

LA SUPERSTITIEUSE.
Vostre chant ne pouvons louer,
Dont par charité j'ay regret.

LA MONDAINNE.
Et moy je m'en vois mal contante.

LA BERGERE *chante.*
Vostre amour est froide et lante,
[Si] n'entend poinct ce secret.

LA SAGE. D'une chanson elle me chante
Qui [et] nuict et jour la poursuit,
Sans nul arrest : par quoy s'ensuyt
Qu'il n'y a grand sens en sa teste.

LA SUPERSTITIEUSE.
Elle est du tout ou folle ou beste,
Ou opiniastre ou glorieuse.

LA BERGERE *chante.* J'estime malheureuse
Celle qui n'ayme poinct ;
Et celle trop facheuse
Qui craint venir au poinct,
Ouquel la seureté
Est la bienheureté.

---

926 A. L. *point après* aller. — 931 s. Ms. poinct se secret. A. L. *deux points après* lante : N'entend[z] p. son secret. *Le vers est trop court d'une syllabe.* (G. Lanson : N'entendez point ce secret.) — 944 A. L. Est là bien h.

LA SAGE. Oyez, malheureuse elle juge
Celle qui n'est au grand delluge
D'amour, ainsi qu'elle, p[e]rie.

LA MONDAINNE. Elle est digne de moquerie.

LA SUPERSTITIEUSE.
Mais de pitié voiant ses termes
Nous debvons gecter grosses larmes,
Priant Dieu qu'il [le] luy pardonne.

LA SAGE. Peult estre qu'un jour sera bonne;
Pensez quelle avez [vous] esté;
L'iver ne resemble à l'esté.
Retirons-nous, car il est tard.

LA BERGERE. O doux Amour au doux regard,
Qui me transperse de ton dar[d]!
O l'ignoré,
L'Amy de moy tant adoré,
Le vertueulx mal honoré,
Et l'incongnu,
Pour tout autre qui est tenu!
L'un est dict vestu, qui est nud,
Et l'astre, obscur.
La coriette qui pare un mur,
Et le caillou sy fort et dur,
On le dict mol;
Et le saige on [le] nomme fol,
Et qui est Pierre, on nomme Pol.
Ainsy chacun

---

947 Ms. qu'elle prie. A. L. pri[s]e — 954 A. L. [h]iver. — 962 Ms. qui n'est tenu. A. L. *corr.*

Parle son langaige commun.
Mais mon c[u]eur qui n'en ayme qu'un
D'un seul caquet,
Obliant Jaques [et] Jaquette,
Corps, chemise, cotte et jaquette,
Homme [et] [h]abis,
Tresor et biens, moutons, brebis,
Boire, manger, pain blanc ou bis,
Plaisir, santé,
Pour plaisir peult [le] frequenter,
Plus aimer, tant plus et [h]anter.
Helas ! j'ay peur
De n'aymer poinct d'assez bon cueur,
Ou de faincte amour, quelle [h]orreur !
Sy j'amois fort,
Cest amour me donroit la mort ;
Mais puisque suis vivant et fort,
Je n'ayme assez.
Bras et gembes seroient lassez,
Sy d'amour estoient pourchassez :
Non, mais plus fors,
Car Amour par ses grandz effors
Peult bien resuciter les mors.
Or t'esvertue,
Amour, et tout soudain me tue.
Puis, quant tu m'auras abatue,
Me feras vivre.

---

972 Ms. qui nen ame cun. A. L. *corr.* — 974 Ms. jobliant A. L. *corr.* — 975 A. L. [et] chemise (Courteault *rétablit le texte du ms.*) — 976 A. L. *corr.* — 980 Ms. pour plaisir peult . . . plus aimer tant plus en enter. A. L. pour [son] plaisir veult frequenter Plus amy tant plus le [h]anter. — 985 Ms. jamois A. L. j'aymois. — 991 Ms. et A. L. fort.

Pour toy veulx estre folle et yvre
Sans jamais en estre delivre.
Mais toy, Amour,
S'il te plaict me faire ce tour,
Que tu me brusle[s] sans sejour,
Ton consummer
Me donra ung estre d'aymer,
Me rellevant pour m'assommer,
Et ta lumiere,
Qui en moy sera toutte entiere,
Comme toy [me] fera legiere.
Tu l'as faict et je t'en mercie.
Voila l'estat de bergerie
Qui suivant d'Amour la banniere
D'autre chose ne se soucye.

1010 Ms. de la bergerie. A. L. *corr*

NOTES.

INTRODUCTION.

P. Bayle (Dictionnaire historique et critique) cite un passage de l'*Histoire de l'Heresie* de Florimond de Rémond (L. VII. Ch. III. p. 849) qui semble se rapporter aux comédies de la Reine: elle composa «une traduction tragicomique presque de tout le Nouveau Testament, qu'elle faisoit représenter en la salle devant le roy son mary, ayant recouvert pour cet effect les meilleurs comédiens qui furent lors en Italie».

COMEDIE DE LA NATIVITÉ.

v. 61. Bethleem en hébreu «maison de paix».

v. 74. Dans la Nativité du manuscrit de Sainte-Geneviève (éd. Achille Jubinal, Mystères inédits du XVe siècle) Joseph demande «du feu à un maréchal ferrant qui refuse grossièrement de lui en donner, à moins qu'il ne l'emporte en son manteau. Ce miracle s'opère» (Petit de Julleville. Les Mystères, Paris 1880, II, p. 387). Dans le Miracle de la Nativité qui fait partie des «Miracles de Nostre Dame» publiés par G. Paris et Ulysse Robert (Paris 1876), Marie et Joseph sont bien reçus par Zebel (dans la passion de Greban ce personnage se nomme Sadoc) dans «un lieu» où «la foraine gent leurs bestes, quant ils sont venuz au marchié» mettent. Nous retrouvons cette explication dans la Légende dorée (trad. de Teodor de Wyzewa, Paris 1910, p. 38).

D'après Marguerite l'étable semble être proche, mais différente du lieu où «l'on met les bestes du marchié». Le lieu «sy fort ouvert» où les bergers trouvent l'Enfant rappelle l'étable délabrée telle que la représentent les peintres du 15e siècle. On remarquera que Marguerite ne parle ni du bœuf ni de l'âne (sauf une allusion v. 810 ss.). Joseph répare l'étable, trait qui se trouve dans les «Méditations sur la Vie de Jésus-Christ» (voy. Mâle, L'art religieux de la fin du moyen-âge en France, p. 25).

v. 77. qui vivifie et tue voy. v. 268. 787. Tr. Roys v. 33 ss.

v. 141. O Salomon: cette pensée ne se trouve pas textuellement dans le livre de Proverbes, mais on lit dans le ch. VI 32 «mais celui qui commet adultère avec une femme est dépourvu de sens».

v. 226 ss. Réminiscence du Cantique des Cantiques Ch. II. 7—9. «Filles de Jérusalem, je *vous conjure par* les gazelles et les *biches des champs, ne réveillez pas, ne réveillez pas l'amour avant qu'elle le veuille*» mon bien-aimé «vient *sautant sur les montagnes* et bondissant sur les collines. Mon bien-aimé est semblable à la gazelle ou au *faon des biches*».

v. 356. «Agnus dei qui tollis peccata mundi» (Ordinaire de la Messe) voy. v. 930.

v. 396 s. comp. Apocalypse V, v. 4 ss. «Et je pleurai beaucoup de ce que personne ne fût trouvé digne d'ouvrir le livre ni de le regarder.»

v. 412 ss. Allusion à la tentation de Jésus (Luc IV), attribuée au Père lui-même et considérée comme un fait accompli.

v. 520. Les peintres du XVe siècle représentent aussi Joseph une chandelle à la main (voy. p. ex. l'Ado-

ration de l'Enfant de Memling à l'Hôpital S. Jean de Bruges ou la Naissance du Christ du maître de Flémalle au Musée de Dijon, où Joseph et la Vierge sont à genoux devant l'Enfant ou une miniature des Heures d'Anne de Bretagne par Jean Bourdichon: Bédier et Hazard, Hist. de la littérature française, Paris 1923, I, p. 100).

v. 524. diversoire: on trouvera dans le dictionnaire de Godefroy des exemples de l'emploi de ce terme biblique (Luc. II in diversorio).

v. 524. Les noms des bergers signifient: *Sophron*, le Prudent; *Elpison*, l'Espérant; *Nephalle*, le Sobre ou le Vigilant (F. Frank, Notes de l'éd. des Comédies); *Christilla* est un diminutif féminin de Christus; *Dorothée*, don de Dieu; *Philetine* est un dérivé de *Philos*, ami.

v. 685 ss. Mélange caractéristique de réalisme et de symbolisme religieux.

v. 707. Le flageolet se retrouve, dans une gravure des Heures de Simon Vostre, dans la main du «beau Roger» (v. E. Mâle, L'Art religieux de la fin du moyen-âge en France, p. 39). M. G. Cohen le signale dans la Nativité qu'il a publiée d'après un manuscrit de Chantilly (voy. G. Cohen, Mystères et Moralités du Ms. 617 de Chantilly, Paris, Champion 1920, p. CXXV).

v. 799. voy. Esaie VII, 14: Voici la Vierge sera enceinte; elle enfantera un fils et lui donnera le nom Emmanuel.»

v. 810 dens un acteur: Esaïe I, 3 «Le bœuf connaît son possesseur et l'âne la crèche de son maître» comp. Légende Dorée «le bœuf et l'âne, reconnaissant miraculeusement le Seigneur, s'agenouillèrent

devant lui et l'adorèrent» (25 décembre trad. Wyzewa, p. 41 et Mâle, Art relig. du 13e siècle, p. 248).

v. 889 Allusion à Jean VI, 35 «Je suis le pain de vie».

v. 895. voy. Matthieu XX, 16.

v. 961. Je suis le chemin, la vérité et la vie (Jean XIV, 6) comp. Tr. Roys v. 304.

v. 964. voy. Luc II, 19.

v. 1085 ss. Tout ce passage est une profession de foi de Marguerite elle-même (comp. Tr. Roys v. 749 s.).

v. 1132. la vie d'Adam c.-à-d. la vie corporelle

COMÉDIE DE L'ADORATION DES TROIS ROYS.

v. 1. Dans l'Exode I, 14 Dieu dit à Moïse: Je suis celui qui est. Dans le Tiers livre du poëme des Prisons on trouvera de longues variations sur ce thème (A. Lefranc, Dern. poésies de M. de N.).

v. 142. comp. Marc I, 11: tu es mon fils bienaimé, en qui j'ai mis toute mon affection.

v. 449 ss. L'étoile est *erratique, se tient basse*, est hors du cercle *d'estoille ou planette*, elle disparaît lorsque les mages arrivent à Jérusalem et reparaît pour conduire les Rois à Bethléem; toutes ces données sont traditionnelles et relatées dans la Légende Dorée (trad. Wyzewa, p. 75). Dans le récit de l'adoration des Rois, de leur rencontre avec Hérode, de l'avertissement qu'ils reçoivent en songe, Marguerite suit pas à pas les données de la Légende Dorée.

v. 632. le sot et vain Cuyder, c.-à-d. l'orgueil qui a fait chasser l'ange Lucifer du Ciel et Adam d'Eden (comp. Innoc. v. 1055).

v. 659. voy. Genèse XV, 4—6 (les promesses faites par l'Eternel à Abraham).

v. 737 ss. Balaam est désigné de *prophete meschant* parce qu'il a frappé son ânesse (Nombres XXIII, 23 ss.); *de l'estoille a chanté*: «une étoile est sortie de Jacob et un sceptre s'est élevé d'Israel» (prophétie de Balaam, Nombres XXIV, 17).

v. 743. Ce passage assez obscur se rapporte à la prophétie de Daniel (Daniel IX), annonçant la mort de l'Oint dans «sept semaines et soixante-deux semaines». Un esprit *prompt* comprenant les prophéties qui annoncent la venue du Christ (*«aubades qui chantent Christ venu»*) pénètre l'obscurité, l'*ombre* qui entoure cet événement; *ebdomades*, les semaines dont il est question dans la prophétie de Daniel. comp. v. 906 ss.

v. 749 ss. Exposé de la doctrine de la grâce.

v. 916. Esaïas: cette prophétie se trouve non dans Esaïe, mais dans Michée V, 1 (voy. Matthieu II, 6).

v. 948. «Si quelqu'un savait ce cas merveilleux.»

v. 1137. Gaspard veut baiser les pieds de l'Enfant. Le geste traditionnel du roi est de baiser la main de l'Enfant, dévotion anticipée à la plaie du Crucifié.

v. 1149—1232. D'après Jacques de la Voragine les présents des trois Mages signifient «la royauté du Christ, sa divinité et son humanité: car l'or est pour le tribut royal, l'encens pour le sacrifice divin, la myrrhe pour la sépulture des morts», et Greban dit de même, «toy démontrant roy, Dieu et mortel homme».

COMÉDIE DES INNOCENTS.

v. 50. On trouvera dans Le Roux de Lincy, Livre des Proverbes II, p. 350 s. v. *fou*, deux autres exemples de ce proverbe.

v. 203 s. Allusion à Jean VI, 35. «Je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi, n'aura jamais faim.»

v. 205. Jean XV, 1. «Je suis moi le véritable cep de vigne.»

v. 436 s. La mort du fils d'Hérode est relatée dans la Légende dorée (trad. Wyzewa, p. 59).

v. 651. Le personnage de Rachel, femme de Jacob, est introduit en souvenir du massacre des Innocents dans Matthieu II, 17: «Alors s'accomplit ce qu'il avait été dit par Jérémie le prophète (Jérémie XXXI, 15): On a ouï dans Rama (lieu de sépulture de Rachel, mère de Joseph et de Jérémie) des cris, des lamentations, des pleurs et de grands gémissements : Rachel pleure ses enfants, et n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus» (comp. v. 693 *Point consoler je ne me veux . . .*)

v. 685 vers évidemment fautif.

v. 688 *maison de paix*, comp. Nat. v. 61.

v. 878 *et par vers:* voy. Apôtres XX, 23 et il expira, rongé des vers.

COMÉDIE DU DÉSERT.

v. 25. *j'en ai affaire*: allusion à la parole de Jésus: «Le Seigneur en a besoin», lorsqu'il envoie deux disciples chercher l'ânesse et l'ânon (Matthieu XXI, 3), avant l'entrée à Jérusalem.

v. 91 s. Des formules analogues sont employées par la Bergère dans la Comédie jouée au Mont de Marsan.

v. 110. Ceste grande Pierre: voy. Fulgentii espiscopi Ruspensis Sermo II in purificatione beatæ Mariæ Virginis: lapis humilis abscissus de monte sine manibus . . . crescat in montem magnum impleatque universum orbem terrarum (Migne Patrologia 65 p. 839).

v. 118. Césure dite épique come. v. 735.

v. 191. Le Mouton et le Veau, l'hostie sanglante, opposée à l'*hostie pacifique*, et symbolisant l'Ancienne Alliance comp. v. 689 ss.

v. 301. La verrière que traverse le rayon du soleil sans la briser est une image traditionnelle de la virginité de Marie.

v. 311. Elisabeth dit à Marie: «Tu es bénie entre les femmes» (Luc I, 42).

v. 587—98. comp. Genèse IX, 8—17 (fin du déluge; l'arc, «signe de l'alliance» établie entre Dieu et «toute chair qui est sur terre»).

v. 673. La colombe apporte à Noé «une branche d'olivier arrachée» (Genèse VIII, 11).

v. 682 ss. Ce passage, obscurci par des inversions audacieuses, semble signifier: «Celui qui entend bien l'*harmonie de l'esprit* (concordance entre l'image et son interprétation allégorique comp. Dés. 1295), va te voir, toi, Jésus, *sous la cérémonie* (le sacrifice de Melchisédec), mettant fin à tout sacrifice (*oblation*); il verra que *c'est toi qui es Melchisédec, le prêtre dont homme vivant n'a pu connaître la race*». Allusion au passage mystérieux de la Genèse XIV, 18—20, où il est dit que «Melchisédec, roi de Salem, fit apporter

du pain et du vin. Or il était sacrificateur du Très-Haut. Et il bénit Abraham». Melchisédec est considéré comme un des prototypes de Jésus qui est désigné de grand sacrificateur «selon l'ordre de Melchisédec» (Epître de Paul aux Hébreux V, 10). Marguerite veut dire que Jésus a supprimé les sacrifices sanglants de l'Ancienne Loi. «La figure accoustrée» désigne le sacrifice du pain et du vin de Melchisédec, qui n'est qu'une *ombre*, c.-à-d. un reflet, une allégorie de la vérité (comp. Dés. 1312), la Sainte Cène et la mort expiatoire du Christ. Là encore Marguerite est dans la tradition de la théologie et de l'iconographie du moyen-âge. (v. E. Mâle, L'art religieux du XIIIe siècle, p. 187 s.).

v. 743 ss. Allusion au livre scellé de sept sceaux que seul peut ouvrir l'Agneau (Apocalypse V s.). Pour Marguerite ce livre est un rouleau fait de la peau du Christ *que Charité dilate comme un parchemin.*

v. 958 «Gédéon, juge d'Israël, étendit une toison dans l'aire, et la rosée du ciel y descendit sans que l'aire fût mouillée. La toison où descend la rosée est la Sainte-Vierge qui devient féconde; l'aire qui reste sèche est sa virginité qui ne subit aucune atteinte» (Honorius d'Autun, *Speculum Ecclesiae* cité par E. Mâle. L'art religieux du XIIIe s. p. 180) comp. Livre des Juges VI, 36. 1.

v. 1020. C. des C. II, 16. Mon bien aimé est à moi, je suis à lui.

v. 1039. ce bouquet de myrrhe: comp. C. des C. I, 13. Mon bien-aimé est pour moi un bouquet de myrrhe Qui repose entre mes seins.

v. 1043 ss. L'interprétation traditionnelle a vu dans ces paroles de Siméon à Marie: «une épée te

transpercera l'âme» (Luc II, 35) une allusion à la douleur de Marie au pied de la Croix.

v. 1103 ss. Les présents offerts à Marie par les anges, fruit du dattier, poire de *bon chrétien* (ce nom se trouve aussi dans Rabelais IV. Livre, 54), pomme d'amour, fleurs (pensées, lys, roses), miel, eau vive, prise au rocher d'où Moïse la fit couler au désert, confondue avec l'eau amère de Mara, ont un sens symbolique qui est expliqué par les vers 1123 ss. Le palmier fait partie du paysage dans les gravures et les peintures du XVI[e] siècle, représentant le repos au désert.

v. 1134 voy. I Samuel XIV, 27: Jonathan, fils de Saul, mange du miel qui coulait à la «surface de la terre» et «ses yeux furent éclaircis».

v. 1154 voy. Exode XV, 23—25. Les Israélites rencontrent dans le désert la source amère de Mara. L'Eternel indique à Moïse «un bois qu'il jeta dans l'eau. Et l'eau devint douce.» Par une interprétation allégorique ce bois désigne ici le bois de la croix *(la grande vertu du bois)*.

v. 1163 voy. Matthieu IV, 4 et Luc IV, 4. «L'homme ne vivra pas de pain seulement.»

v. 1269. L'Eléphant considéré comme symbole de l'orgueil?

v. 1440. Archelaüs: voy. Matthieu II, 22, s.

v. 1442. ce fin renard: allusion à la parole de Jésus: «allez et dites à ce renard» (Hérode) Luc XIII, 32.

v. 1479 ss. Allusion à Matth. II, 22, 23: «Mais ayant appris qu'Archélaüs régnait sur la Judée à la place d'Hérode, son père, il craignit de s'y rendre; et, divinement averti en songe, il se retira dans le

territoire de la Galilée, et vint demeurer dans une ville appelée Nazareth, afin que s'accomplît ce qui avait été annoncé par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen.» (Cette prophétie ne se trouve pas dans les textes des prophètes.)

COMÉDIE DU TRESPAS DU ROY.

v. 15. M. G. Lanson explique ainsi ce vers : «François I a mieux aimé souffrir (Et mal souvent a mieux aymé choisir) lui-même, que d'exposer son peuple.»

v. 49. On trouvera dans l'Appendice de l'édition des *Dernières Poésies* une note détaillée sur ce timbre de chanson et dans la Préface.

v. 61. Allusion au psaume CXXXVII, 1 et 2 (Sur les bords des fleuves de Babylone Nous étions assis et nous pleurions En nous souvenant de Sion. Aux saules de la contrée Nous avions suspendu nos harpes).

v. 118. 201. 217. voy. pour les timbres de ces chansons l'Appendice de l'édition des *Dernières Poésies*.

v. 245. Allusion à la Croix et au Salut.

v. 285. c. à d. Garde qu'elle ne crie en me voyant, car si son œil montre son deuil, elle connaîtra par son œil mon deuil (provoqué par le cri d'Amarissime), comme un frère reconnaît le chagrin de son frère.

v. 297 s. Il faut supposer que malgré sa promesse Amarissime pleure.

v. 334. *aiant* se rapporte à *valeur* «qui triomphe de cela» (*sur ce* semble être une erreur du copiste).

v. 340. *les liens* de l'*ennuy*, du chagrin.

v. 341. «Ce passage semble signifier que la douleur *(ennuy)*, en immobilisant Amarissime, pourrait

finir par amener sa mort, en d'autres termes, que son corps tomberait en pourriture» (A. L.) Ne s'agit-il pas plutôt de Pan dont le corps tombera bientôt en pourriture; n'en (c. à d. à cause de lui) mourons pas nous aussi, ajoute le raisonnable Securus.

v. 351. voy. l'Appendice de l'édition des *Dernières Poésies.*

v. 373. c. à d. que nos larmes coulassent éternellement.

v. 399 s. Allusion au Jugement Dernier.

v. 417. Vers de dix syllabes sans césure à moins de corriger le vers comme nous le proposons en note.

v. 418. Le Grand Pasteur est Dieu. *Reduict* se rapporte à *Pan. Le vray estre*, la vraie nature divine.

v. 439. Le fait de le savoir [heureux] bien m'eût été autant [que l'avoir].

v. 447. c. à d. plus a de moyen, d'occasion de souci et de cure.

v. 535. *general don* semble pouvoir être maintenu, c'est le don fait à tous les bergers.

Le verset final est tiré du Livre de Job ch. II, 10 et I, 21.

COMÉDIE JOUÉE AU MONT DE MARSAN.

v. 54. «Il s'agit probablement soit du Mont Carmel soit d'Einsiedeln» (N. D. des Ermites) (A. L.)

v. 57. Sainte Brigitte (1302—1373) fondatrice de l'ordre religieux des Brigittines. On la représente en costume de pélerine avec le bourdon et une gourde. La légende raconte qu'elle a reçu en mourant les Saints-Sacrements de la main de Jésus.

v. 83 ss. La Superstitieuse songe à elle-même «c'est là une perspective qui, aux yeux de la Superstitieuse, justifie toutes les austérités» (A. L.).

v. 85. voy. pour ces chansons l'Appendice des *Dernières Poésies de M. de N.*

v. 152. La dance tant noire: allusion à la danse Macabré.

v. 165 ss. «C'est la traduction des vers célèbres: Os homini sublime dedit etc.» (A. L.) (Ovide, Métamorph. I, 85 ss.)

v. 279. Image comparable à celle que A. de Vigny a développée dans *la Flûte* (Les Destinées).

v. 343. corr. qu'ensemble feront . . . ensemble en iront?

v. 376. Allusion à Jésus et à sa mort expiatoire.

v. 409. non fais c.-à-d. je ne la juge pas, je ne la condamne pas, j'ai pitié d'elle.

v. 416. c.-à-d. «mais si je ne contemple le méfait de mon prochain, je n'ai garde (je ne songe pas à) de le corriger» (M. A. Lefranc explique ces vers ainsi: «Mais si mon prochain n'a pas lui-même conscience de ses fautes, je n'ai garde de le corriger».)

v. 464. Marguerite semble faire allusion à la parabole du pharisien et du péager (Luc XVIII, 9—14).

v. 474. c.-à-d. d'après cela la loi de Dieu est renversée: celui qui recule avance, celui qui fait des bonnes œuvres, pèche: dans ce cas il faut renoncer aux bonnes œuvres.

v. 521. M. G. Lanson interprète ainsi ce passage: «*Dieu ne veut pas que vous ayez un autre ami où vous mettiez votre cœur.* Ainsi le sens de la première phrase est complet et net; et *car* se rapporte à

l'idée à laquelle il doit se rapporter: Dieu ne veut pas . . ., car il veut . . . L'omission de *que* (devant *ayez*) se rencontre plus d'une fois dans les Dernières Poésies. Le subjonctif *mettez* est absolument correct à cette date.»

v. 621. Césure dite lyrique.

v. 649. Césure dite épique.

v. 753. c.-à-d. je n'ai pouvoir de rien que de voir cet ami.

v. 833. c.-à-d. et moi je le sens.

v. 895. Ce vers est le refrain de la ballade *en viel langage françois* de Villon (Testament v. 385 ss. v. Bibliotheca Romanica 35. 36, p. 45). Il se retrouve au v. 1016 du *Jugement du povre amant banny* (Romania 34, p. 402) et dans l'*Amant rendu cordelier à l'observance d'amours* v. 1701 (éd. de Montaiglon 1881).

v. 910. Le texte semble être altéré. Faut-il corriger: jamais plus sotte ne vid (vit) on, rimant avec *on* avec omission d'un vers en-y?

v. 916. Un refrain analogue: Ou, ou, ou, ou, oup, ou, ou, ou, oup est cité comme «Chant et huchement des Bergeres et responce de la Bergere compagne» dans la *Vénerie* de Jacques du Fouilloux (1561) (Bédier-Hazard, Hist. de la littér. française, Paris 1923, I, p. 145).

v. 917. *retorne* rime avec *mignonne* (On trouvera des exemples de rimes analogues dans H. Chatelain, Recherches sur le vers français au 15e siècle, Paris 1907, p. 51—53).

v. 922. «Il s'agit de la lecture de la Bible» (A. L.)

v. 963 s. La bergère semble vouloir comparer l'ignorance des hommes, qui méconnaissent Amour,

«l'ignoré» «l'inconnu», à l'erreur de celui qui croirait l'astre obscur, le caillou mou etc. Mais que signifie coriette? M. A. Lefranc y voit un «terme de construction, dont le sens n'a pu être précisé».

v. 991. *fors* se rapporte à *bras* (et *gembes*) qui, loin d'être *lassez*, seraient forts.

Note sur quelques Timbres de Chansons par M. Th. Gérold, professeur à l'Université de Strasbourg. Comédie jouée au Mont de Marsan.

v. 625. *J'ayme bien mon amy.*

comp. J'aimerai mon amy
De bone amour certaine
Car je sçay bien qu'il m'ayme
Et aussi fais je luy.

Manuscrit de Bayeux XXIX (éd. Th. Gérold, Public. de la Fac. des Lettres de l'Université de Strasbourg fasc. 2 p. 32).

v. 610. *Je fille quant Dieu me donne de quoy*, voy. le *Second Livre des Recueils à quatre parties* Paris 1564, les premiers vers se retrouvent dans un manuscrit de la bibliothèque d'Utrecht du commencement du 16e siècle. (Chansons populaires des XVe et XVIe siècles p. 48 éd. Th. Gérold. Bibliotheca Romanica 190—2.)

v. 620. *Ces facheux sots* . . . Cette chanson se trouve anonyme dans le recueil de chansons allemandes, flamandes et françaises publié par G. Rhaw sous le titre de *Tricinia* Wittembergae 1542.

v. 651. Doulce memoire en plaisir consommée... voy. Hortus Musarum de P. Phalise, Louvain 1552. (Roland de Lattre a composé une messe sur la mélodie de cette chanson.)

GLOSSAIRE.

Advouer *protéger* T. R. 652. *approuver* Innoc. 610.
afin, *parent* M. de M. 212.
agasse *agace, pie* M. de M. 110.
ahardre *attacher* T. R. 990.
alouer *accorder* M. de M. 259.
amende (payer l') *être déclaré coupable* Inn. 291. 469. Des. 981.
annuit, *cette nuit* Nat. 122.
appeau *appel* Tr. du R. 399. Des. 942.
arguër *pousser, tourmenter* Nat. 1126.
assommer *faire la somme de, nombrer* M. de M. 162.
avallée (à bride) *à bride abattue* M. de M. 387.
aveindre *parvenir* Dés. 828.

bailler. la b. crue, *la bailler belle* Nat. 1016.
baptant (venir) *venir rapidement* M. de M. 196.
barboutter *marmotter* M. de M. 458.
Cea = ça T. R. 1088.
c[h]ymere *employé comme adjectif* Tr. du R. 117.
consentir (se) à *être d'accord avec* M. de M. 556.
cours (prendre le) *s'enfuir* Inn. 157.
cuyder *outrecuidance* Inn. 1053.

declore *découvrir, manifester* Tr. du R. 346.
defaillir *manquer de* Nat. 1121.
delict *joie.*
delivre *libéré.*
delivre (mettre à) *libérer* M. de M. 372.
delivre (au) *librement* T. R. 696.
desroy *désordre* T. R. 678.
desserte *ce que l'on mérite* Inn. 599.
desservir *gagner en servant* Nat. 1042. Dés. 1251.
desvier *perdre la vie* Inn. 426.
diversoire *hôtellerie* Nat. 524.
doint *subj. de* donner.

embler *enlever* Inn. 377.
empire adj. *empyrée* T. R. 1399.
enchanter *ensorceler* Tr. du R. 415.
enferme *infirme* Inn. 192. 665.
entendis *pendant ce temps* Tr. du R. 414.
ententif *attentif, soigneux* Inn. 138. 258.
erre (grand) *rapidement, en hâte* Inn. 485.
escarté *égaré* Nat. 459.
esme *appréciation* Nat. 1020.
esmoyer *mettre en émoi* Des. 1022.
esserdre? T. R. 993.

faerie, fairie *féerie, illusion* Nat. 1167. Tr. du R. 409.
faillir à ses esmes *se tromper* Nat. 1020.
fascher (se) *se dégoûter, se lasser* Tr. du R. 421.
feisselle *corbeille, servant à presser le fromage* Nat. 698. 937.
feindre (se) *hésiter* T. R. 1161. Dés. 1553. Nat. 671.
feuille (servir de) *faire ressortir* Nat. 1150.
fiens *fiente, fumier* Tr. du R. 341. Inn. 916.
fonde *fronde* Nat 843.
foren *forain, étranger* T. R. 1383.

gras *fertile?* Dés. 116.
guyngnier *guignier, cerisier (genre bigarreau)* Dés. 439.

heriter (s') *se mettre en possession d'un héritage, s'établir* Dés. 1379.
hongner *grogner, grommeler* Inn. 523.

imperer *régner sur* Nat. 494. 769. T. R. 348. Dés. 650.
impropere *inconvenant* M. de M. 551.

lame *dalle du tombeau* Dés. 1409.
langeon *petit lange* Inn. 946.

main adv. *de bon matin* T. R. 1375.
mains *moins* Innoc. 433.
mais subst. *objection* T. R. 1277.
mais que *pourvu que* Nativ. 365. Inn. 255.
mercher *marquer* T. R. 558
merite *œuvre méritoire* M. de M. 386.

mesgnie *suite d'un seigneur* T. R 532.
montjoie *bonheur* T. R. 480 Inn. 503.
mocqueresse, fém. de *mocqueur* M. de M. 110.

nocent (de nocentem) *malfaisant* Inn. 88.

ouvrouer *atelier* Inn. 344.

peculier *particulier* T. R. 753.
plaint *plainte* Tr. d. R. 168. 347.
planté (a) *abondamment, beaucoup* Nat. 373. M. de M. 561.
premier adv. *plutôt* M. de M. 229.
pretente *prétention, aspiration* Dés. 699.

ramentevoir *rappeler* Dés. 417.
recouvrir *dans le sens de recouvrer* Innoc. 808.
recueil *accueil* Tr. d. R. 298.
refrigere m. *raffraîchissement* Inn. 1014.
repue *nourriture* Nat. 79.
requeste, à grans requestes *de façon très recherchée* Nat. 1048.
rescorre *secourir* Inn. 156.
retoricque *poésie* Tr. du R. 43.

satisfaire à *suffire* Tr. du R. 317.
semons part. passé de semondre *inviter, exciter* Nat. 604.
si subst. *condition, difficulté.*
simois *cordon du maillot* Innoc. 946.
sommes (à) *en nombre* Tr. du R. 261.
somme (prendre en) *prendre ensemble* Dés. 41.
sottie *follie* M. de M. 909.

ta, *tact* M. de M. 268.
terme *frontière* Inn. 191.
travail *peine* Inn. 179.
travailler (se) *se tourmenter* Tr. du R. 487.

value f. *valeur* Nat. 173. T. R. 800. Dés. 1215.
voir *vrai* Tr. R. 519.
voire *vraiment.*
vuyder de *sortir de* Nat. 1158. T. R. 634.

No

225|227 **Molière,** L'école des femmes. — La critique de l'école des femmes. — L'impromptu de Versailles. — Remerciement au roi. — Intr. F. Ed. Schnéegans.
228|229 — Le Malade imaginaire. — Intr. par F. Dosdat.
231 — Les Fâcheux. — Intr. par F. Ed. Schnéegans.
249|250 — Le Bourgeois gentilhomme. — Intr. par C. This.
255 — Monsieur de Pourceaugnac. — Intr. Schnéegans.
256 — L'Amour médecin. — Intr. par F. Ed. Schnéegans.
288|290 — Dom Juan ou le Festin de Pierre. — Intr. p. F. Ed. Schnéegans.
26|28 **Musset, A. de,** Comédies et Proverbes. — (La Nuit vénitienne. — André del Sarto. — Les Caprices de Marianne. — Fantasio. — On ne badine pas avec l'amour.) — Intr. par H. Gillot.
55|58 — Poésies (1828—1833). — Intr. par H. Gillot.
165|167 — Barberine. — Lorenzaccio. — Intr. par H. Gillot.
279/281 **Palissy, Bernard,** Recepte véritable. — Intr. par F. Ed. Schneegans.
67|70 **Pascal,** Les Provinciales. — Intr. par Ph. Aug. Becker.
60|61 **Pathelin,** Farce de Maistre. — Intr. par F. Ed. Schnéegans. (Edition avec 3 illustr. frs. 4.—.)
32|34 **Prévost,** Manon Lescaut. — Intr. par H. Gillot.
11 **Racine,** Athalie. — Intr. par G. Grœber.
127 — Phèdre. — Intr. par J. Friedolsheim.
230 — Andromaque. — Intr. par F. Dosdat.
251 — Esther. — Intr. par F. Dosdat.
9 **Restif de la Bretonne,** L'an 2000. — Intr. par G. Grœber.
53|54 **Roland, Chanson de.** — Intr. par G. Grœber.
188|189 **Ronsard, P. de,** Odes. Ier livre.
193 — Odes. IIe livre.
198/199 — Odes. IIIe livre.
200 — Odes. IVe livre.
203|204 — Odes. Ve livre.
(Intr. par H. Vaganay)
159|160 **Rousseau,** Les Rêveries du Promeneur solitaire. — Intr. par F. Ed. Schnéegans.
125|126 **Scribe,** Le verre d'eau. — Intr. par W. Wurzbach.
201/202 — et **Legouvé,** Les doigts de Fée. — Intr. W. Wurzbach.
168|174 **Stendhal** (Henri Beyle), Le Rouge et le Noir. — Intr. par H. Gillot.
18|20 **Tillier,** Mon oncle Benjamin. — Intr. par G. Grœber.
112|114 — Belle-Plante et Cornélius. — Intr. par G. Grœber.
257|259 **Urfé, H. d',** L'Astrée. I-IV.
264|267 — V-VIII.
282/285 — IX—XII.
(Première Partie. Intr. par H. Vaganay)
268|269 **Vigny, Alfred de,** Chatterton. — Intr. Schnéegans.
35|36 **Villon,** Maître François, Oeuvres. — Intr. Schnéegans.
87|88 **Voltaire,** Zadig ou la Destinée. — Intr. par B. Heller.
175|176 — Tancrède. — Intr. par L. Jordan.

Biblioteca italiana.

No.

220|224 **Ariosto,** Orlando furioso. Canto I—XI. — Intr. C. Orlando.
128|129 **Beccaria, C.,** Dei delitti e delle pene. — Intr. Palmarrochi.



7 **Boccaccio,** D ... r.
21|22 —
48|49 —
59 — — Quarta giornata.
66 — — Quinta giornata.
85|86 — — Giornata sesta e settima.
89|90 — — Giornata ottava.
93 — — Giornata nona.
99|100 — — Giornata decima.
120|122 — La Fiammetta. — Intr. par G. Gigli.
146|148 — Il Filostrato. — Intr. par P. Savj-Lopez.
157|158 — Il Corbaccio o il laberinto d'amore. — Intr. Sorrento.
94|95 **Brunetto, Latino,** Il Tesoretto e il Favolello. — Intr. Wiese.
162|164 **Bruno,** Candelaio. — Intr. par E. Sicardi.
5|6 **Dante,** Divina Commedia. I: Inferno.— Intr. p. G. Grœber.
16|17 — — — II: Purgatorio.
30|31 — — — III: Paradiso.
40 — La Vita Nova. — Intr. par F. Beck.
178 **Foscolo, Ugo,** Poesie Giovanili. — Poesie liriche e satiriche originali. — Intr. par G. Tecchio.
211/212 — — Ultime lettere di Jacopo Ortis. — Intr. par G. Tecchio.
213 — — Dei Sepolcri. — Le Grazie. — Intr. par G. Tecchio.
109 **Goldoni,** La Locandiera. — Intr. par R. Schmidbauer.
124 — Le Donne Curiose. — Intr. par R. Schmidbauer.
260|261 — La vedova scaltra. — Intr. par Tecchio.
154|156 **Guarini,** Il Pastor Fido. — Intr. par C. Orlando.
71|72 **Le cento novelle antiche** (Il novellino). — Intr. Sicardi.
62|63 **Leopardi,** Canti. — Intr. par P. Savj-Lopez.
91 — Pensieri. — Intr. par P. Savj-Lopez.
194|197 — Operette morali. — Intr. par P. Savj-Lopez.
123 **Machiavelli,** Mandragola. — Intr. par S. Debenedetti.
108 **Maffei,** Merope. — Intr. par H. Hauvette.
239|240 **Manzoni, Alessandro,** Poesie. — Intr. par E. Nalli.
110|111 **Metastasio,** Didone abbandonata. — Intr. par C. Battisti.
206|207 — Ezio. — Intr. par C. Battisti.
12|15 **Petrarca,** Rerum vulgarium fragmenta. — Intr. par Grœber.
47 — I Trionfi. — Intr. par C. Appel.
130|131 **Poliziano,** L'Orfeo e le Stanze. — Intr. par F. Neri.
115|116 **Redi,** Poesie Toscane. — Intr. par C. Orlando.
78|79 **Strozzi,** I madrigali. — Intr. par L. Sorrento.

Nr. Biblioteca portuguesa.

10 **Camões,** Os Lusíadas. Canto I, II.
25 — — Canto III, IV.
45 — — Canto V, VI, VII.
51|52 — — Canto VIII, IX, X. — Intr. par C. Michaëlis de Vasconcellos.
